

L'ÉQUIPAGE

JOSEPH
KESSEL

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Joseph Kessel
de l'Académie française



L'Équipage

Roman

1923



KOTOBONLINE
Livres pour Tous

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

À Sandi

PREMIÈRE PARTIE

I

La cantine toute neuve, avec ses courroies bien serrées et le nom fraîchement peint Aspirant Jean Herbillon, encombrait le vestibule. Le signe du départ marquait la maison.

Le père, qui tordait sa chaîne de montre, regarda l'heure et, d'une voix trop ferme :

– Il faut descendre, Jean, dit-il.

– Alors, décidément, tu veux partir seul ? demanda la mère. En grand garçon ?

Le jeune homme baissa la tête pour ne point voir le difficile sourire.

– Oui, maman. J'aurai plus de courage. Vous aussi. Et puis, n'oubliez pas que Georges m'accompagne.

Ils ne dirent plus rien. Les bruits de l'avenue rendirent plus sensible le silence qu'ils se trouvaient impuissants à rompre. Ils attendirent avec avidité que cet adieu prît fin, que la porte se refermât sur une séparation qui pourtant les déchirait, tellement était intolérable l'instant où, désarmés, ils n'avaient ni la force d'avouer leur angoisse, ni celle de feindre.

Jean, surtout comptait les secondes, ces dernières et lourdes, secondes où tout était faux des sentiments exprimés, et le stoïcisme de son père et la vaillance de sa mère, et sa gaieté à lui. Il n'y avait de véritable que la souffrance de ses parents, étale et torpide, et son impatience de les quitter pour ne la plus subir. Il savait que, le seuil franchi, sa tristesse tomberait comme un voile gênant, arraché par la course vers l'action, l'avenir...

Une voix d'enfant retentit, note discordante et triomphale :

– Jean, la voiture est là. J'ai eu du mal à la trouver, tu sais.

– Je comptais sur toi, dit le jeune homme en souriant à son frère.

Il pressa le départ. Devant les visages soudain tendus, sa gorge s'était nouée et il ne voulut point qu'on le vît faiblir.

Il y eut quelques baisers maladroits, de fiévreuses et vaines paroles.

Les deux frères roulaient à travers des rues que la guerre et la nuit dépeuplaient. Une lueur bleuâtre filtrait des réverbères maquillés. Dans l'ombre de la voiture, le petit rivait son regard sur Jean et il ne savait trop ce qu'il admirait le plus en lui, du courage, des étoiles ailées au col ou du brillant fauve des cuirs. Jean, pour lui, était la guerre magnifique et telle qu'on la voit peinte dans les gravures.

Le jeune homme savourait pleinement cette adulation, car l'image qu'il se faisait de lui-même était presque aussi ingénue.

Il avait vingt ans. C'était son premier départ pour le front. Malgré les récits qu'il avait entendus au camp d'entraînement, malgré un sens assez aigu des réalités, sa jeunesse n'acceptait pas la guerre sans l'habiller d'une héroïque parure.

À la gare de l'Est, il affermit son képi, tira sa vareuse et dit à Georges :

– Conduis le commissionnaire au train de Jonchery, puis attends-moi.

Des soldats couvraient les quais. Les joies de la permission éclairaient encore leurs visages. Jean passait parmi leurs groupes avec un sentiment de fierté fraternelle. Il était enfin l'égal de ceux qui portaient. Il les aimait pour leurs souffrances, surtout pour le signe que la mort dépose sur les hommes qu'elle guette. Et ce soir, comme son être lui paraissait contenir la même essence précieuse, il reportait sur lui un peu de cet amour et de ce respect.

Par instants, sa pensée allait à la ville noyée d'ombre avec une dédaigneuse pitié. Elle n'abritait que des hommes qui ne pouvaient pas ou ne voulaient pas se battre. Lui, marchait parmi les guerriers.

Des bras l'enlacèrent. Un parfum familial l'enveloppa.

– Jean, mon chéri, murmura une voix essoufflée et tremblante, j'ai eu si peur de ne pas arriver.

Il porta sur la jeune femme ses yeux encore tout chargés du naïf enivrement qu'il avait de lui-même et dit :

– Je savais bien que tu viendrais.

Son ton était calme, presque indifférent, mais il celait une grande tendresse et un orgueil plus grand encore. Sans Denise, il eût manqué à son départ une nuance chaude. Il la regardait avec des yeux neufs. Il lui sembla qu'il dérobaît pour la première fois son visage et son corps à la buée trouble de leur passion et qu'à la lueur des arcs il les apercevait dans une parfaite nudité.

Comme elle était fraîche ! il ne trouvait que ce mot pour la peindre pleinement. La bouche, la nuque, les épaules, les hanches minces étaient comme lustrées d'une onde toujours nouvelle.

Et sa pensée, aussi vive, avait le charme changeant de l'eau des sources.

Cependant la jeune femme avait pris son bras ; serrée étroitement contre lui, elle doublait son flanc d'une chair douce, et ils marchaient distraitement, coupant le flux des capotes délavées.

Avec Denise, Jean ne comptait pas les minutes ainsi qu'il l'avait fait chez lui. Près d'elle, il se sentait léger. Malgré l'imminence du départ, malgré le front auquel il appartenait déjà et dont les tentacules étaient visibles dans les trains obscurs, il avait l'impression que leur entretien avait le privilège d'une durée indéfinie car la facilité souriante qui marquait leur union semblait empêcher toute angoisse.

Un coup de sifflet perça la rumeur de la gare. Denise se pressa plus fort contre le jeune homme et ce mouvement lui fit sentir enfin qu'ils allaient se quitter. Dans les yeux de sa maîtresse il ne lut ni peur, ni chagrin, mais une adoration muette. Il s'inclina sur sa bouche, et bien que ce baiser fût celui du départ et qu'il pût, dans leur vie, être le dernier, le jeune corps sous les lèvres fermes, se renversa faiblement.

Ils coururent vers le train qui frémissait. Aux portières se penchaient des torsos arrachés à la paix de la ville. Georges, inquiet, fouillait le flux des uniformes flétris pour y retrouver – brillant comme un métal fourbi – la silhouette de son frère. Quand il l'aperçut enfin, accompagné d'une jeune femme, il dit plus militairement peut-être qu'il ne l'aurait voulu :

– Jean, ta cantine est placée. Monte vite.

Les wagons tressaillirent. Herbillon serra rudement la main du petit, baisa les doigts de son amie et sauta sur le marchepied, comme le train s'ébranlait. Jusque dans ce mouvement il mit une grâce voulue, tellement le souci de bien

tenir un rôle se mêlait à son émotion.

Dans son compartiment, il fut surpris de ne trouver que des civils. Il lui parut singulier et choquant que pour aller à leurs affaires ou leurs plaisirs, des hommes prissent le véhicule qui le menait au péril. Il avait pensé voyager avec des officiers, des camarades de l'héroïque école buissonnière que le front était encore pour lui. Et il se trouvait en présence d'un petit vieillard fripé, de trois adolescents prétentieux et d'une jeune femme au maintien trop réservé pour des yeux trop tendres.

Cette déception lui donna pourtant conscience de ses avantages nouveaux. Il s'assit dans le coin que son frère lui avait retenu, croisa insolemment ses jambes serrées de cuir éclatant et se mit à fumer une pipe qui s'éteignait sans cesse, car il n'avait pu apprendre à se servir d'un accessoire qu'il jugeait indispensable à l'esthétique de son personnage.

Le train, rivière ardente, fuyait parmi les rives d'ombre. Jean arrêta parfois son regard sur celui de la jeune femme qui se détournait après un bref sourire. Elle avait des dents brillantes ; son chapeau versait jusqu'aux lèvres une pénombre secrète, mais sous la blouse de soie on devinait des seins fermes et libres. Cela suffit pour éveiller chez Jean le goût de la conquête et il émanait de son visage un désir si candide que le petit vieillard lui adressa un sourire de complicité. Mais, abaissant les paupières, l'inconnue feignit de dormir. Jean, déçu, sortit dans le couloir.

Il appuya son front contre la barre métallique de la fenêtre. Des lumières palpitaient dans la plaine ; des cours d'eau luisaient comme une soie profonde. Dans l'élan du train. Herbillon croyait entendre l'impétueux tumulte de son désir : arriver, arriver à l'escadrille. Depuis un an, son jeune orgueil, son amour de la gloire et du risque, en avaient fait le but de son existence. Et maintenant qu'il était observateur breveté, qu'il avait effectué une dizaine de vols au camp du Plessis, qu'il connaissait les signaux de réglage et le télégraphe Morse, il brûlait de prendre place parmi les surhommes qu'il imaginait et dont il était sûr de se montrer digne.

Il était si noyé dans sa rêverie qu'il n'entendit point son compartiment se vider peu à peu, et qu'il tressaillit lorsqu'une voix, tout près de lui, demanda :

– Nous arrivons bientôt à Fismes, monsieur ?

Il aperçut alors presque contre son épaule la jeune femme qu'il avait

renoncé à séduire. D'un coup, souvenirs et songes s'effacèrent. Comme la question était posée sur ce ton engageant qui n'exige pas de réponse précise, Jean, à son tour, demanda :

– Vous allez si près des lignes, madame ?

– Un oncle m'attend.

Son sourire montrait qu'elle n'essayait point de faire croire à cette parenté.

Ils revinrent dans leur compartiment. Jean offrit une cigarette qu'elle accepta. Elle riait facilement, avait un langage commun mais vif. Herbillon sut bientôt qu'elle allait rejoindre un commandant qui subvenait à son entretien, sans lui plaire. Après quelque défense, il obtint de l'appeler par son petit nom qui était Nelly et voulut pousser plus loin ses avantages.

Cependant le souvenir de sa maîtresse l'arrêta. Elle se montrait si douce et si fidèle. Allait-il la tromper, à peine quittée ? Mais un argument décisif eut raison de son scrupule. Il serait au front demain. N'avait-il pas droit à toutes les faiblesses ? Il enlaça la jeune femme, qui ne résista point.

Quand Nelly le quitta, une lassitude légère ferma les yeux de l'aspirant qui savoura quelques minutes le souvenir d'un facile triomphe. Soudain, il eut le sentiment qu'une ombre s'asseyait près de lui. Avec un frisson, il regarda. Personne. Personne également dans le couloir, dans le wagon entier. Un grand silence, coupé de cahots espacés s'abattit sur sa tête et il comprit que sa brusque solitude avait été pour lui comme une présence.

Le train roulait avec une précaution craintive, les lampes brûlaient en veilleuses, et, dehors, la nuit avait une densité de marbre noir. Le jeune homme murmura comme s'il venait seulement de saisir le sens du mot :

– Le front !

Collant son visage aux vitres il tâcha, sans y parvenir, de percer l'ombre dont la mante immense couvrait les tranchées proches et des milliers d'hommes en alerte.

Un coup sourd lui sembla retentir dans sa poitrine.

– Le canon, murmura-t-il encore, comme devant une nouvelle révélation.

Tendu, il écouta, pour ne point perdre une rumeur, une haleine de ces

terres inconnues. Un pénible sentiment le dédoublait. Il avait quitté Paris depuis quelques heures à peine. Il croyait voir encore le visage de ses parents, presser le bras de son amie, il avait encore dans les yeux l'étalage bariolé d'un kiosque devant lequel, à la gare, il s'était arrêté. Et, en même temps, il se sentait déjà rivé aux lieux où l'on mourait. Par la même fenêtre où s'était encadrée la claire figure de Denise, il apercevait, maintenant, le front ténébreux et secret.

Doucement, tendrement presque, le train avançait comme s'il devinait que l'être humain devenait désormais très fragile. Dans ce bercement, ce silence, parfois martelé par un tonnerre lointain, l'ivresse qui, depuis le départ, avait étourdi le jeune homme, s'évaporait. Bientôt, il ne trouva plus rien en lui qu'une impression anxieuse de solitude et, dans son esprit désarmé, d'étranges questions s'insinuèrent. Quel besoin avait-il eu de s'engager ? De choisir l'arme la plus périlleuse ?

Il revit nettement un appareil en flammes qui s'était abattu près du terrain d'école et il songea qu'un jour sa chair pourrait grésiller de même.

Que ce train était odieux de rouler si lentement ! Il semblait porter des cercueils. Et cette lueur falote des lampes et cette plaine écrasée par la nuit !

Herbillon, maintenant, s'accusait. Il savait bien ce qui l'avait poussé dans l'aviation. Ce n'était pas une soif d'héroïsme, mais de la vanité. Il s'était laissé tenter par la séduction de l'uniforme, des insignes glorieux, par le prestige de l'homme ailé sur les femmes. Elles, surtout, l'avaient décidé. Un mouvement de haine le souleva contre ces faibles et perverses créatures, pour lesquelles il allait donner sa vie. Denise lui parut détestable entre toutes pour ne l'avoir point dissuadé.

Cherchant avec une rancune brusque d'autres griefs, il se souvint qu'il ignorait tout de la jeune femme : ses amitiés, sa demeure, son nom même ; qu'il ne possédait aucun portrait d'elle et que, seule, l'alliance oubliée un jour à son doigt lui avait appris qu'elle était mariée. Ce mystère qui avait été pour lui jusque-là d'un profond attrait, lui parut une marque indigne de méfiance et de froideur.

Il pensa que par son aventure avec Nelly, il en avait tiré une juste vengeance et tâcha de dissiper son anxiété dans ce souvenir.

Mais le train glissait maintenant avec tant de prudence qu'on pouvait,

semblait-il, le suivre au pas. Jean eut envie de descendre pour secouer l'insupportable langueur qui l'oppressait et ce désir lui fit percevoir sa détresse.

"J'ai peur", songea-t-il malgré lui.

Il essaya de se défendre, mais les arguments s'effaçaient devant le dégoût de lui-même dont il était plein. À quoi servait de se mentir ? Toutes ses révoltes contre lui et contre Denise venaient de la peur.

Lui qui riait en parlant de péril, qui tenait pour lâches ceux qui semblaient comprendre le mot de crainte – lui, l'aspirant Herbillon, il avait peur. Et cela avant même d'avoir touché le danger.

La honte qu'il éprouva fut telle qu'il ne s'aperçut point qu'elle avait complètement effacé son effroi.

II

Le glaive large du soleil traversa les paupières d'Herbillon. Il se retourna, jaloux de son sommeil, mais le toit vibra sous un choc sonore, le dressant tout étourdi de lumière et de bruit.

Son premier regard se posa sur la pièce vide et sur la planche qui portait un pot à eau, sans comprendre. Quelle était cette cage sombre tapissée de papier goudronné ? Mais il aperçut sa cantine, fermée encore, et, cette maille retrouvée, toute la chaîne des souvenirs se renoua. C'était l'escadrille.

Il sauta du lit, se jeta sur son uniforme. La rumeur qui l'avait éveillé venait d'un moteur : on volait, il devait être tard. Avec désespoir, il pensa qu'on le croirait paresseux. À ce moment, la porte étroite livra péniblement passage à un soldat massif et maladroit comme un ours.

– Je suis l'ordonnance, dit-il. Mon lieutenant veut de l'eau chaude ? J'apporterai le café après.

Le soldat était borgne, ce qui donna de la timidité au jeune homme. Il répondit en hésitant :

– Non, merci. Je préfère l'eau froide. Il réfléchit et se força d'ajouter :

– Vous auriez dû me réveiller plus tôt.

– Le capitaine a dit qu'on laisse dormir mon lieutenant, fit le soldat en clignant son œil unique.

– Ah, le capitaine... murmura Jean.

– C'est un homme qui sait les choses, continua posément l'ordonnance. Mon lieutenant aura bien le temps pour tout.

Le ton familier du soldat plaisait à l'aspirant. Mais il pensa qu'il devait se faire respecter.

– C'est bien, dit-il sèchement. Je ne déjeunerai pas ce matin.

Le soleil l'attirait et cette rumeur assourdissante qui tantôt se taisait, tantôt reprenait avec fureur et qu'il reconnaissait pour le tourbillonnement des hélices. Quand il quitta sa chambre, l'obscurité l'arrêta. Il se trouvait dans un étroit et long couloir plein d'ombre, sur lequel donnaient deux rangées parallèles de portes. Apercevant à sa gauche une trouée lumineuse, il marcha vers elle.

Il entra dans une vaste pièce où quatre fenêtres aspiraient la clarté. Elle était tapissée de carton à gaufrures et devant la toile cirée blanche, jonchée de fleurs bleues, qui couvrait une longue table, Jean eut un sentiment de fraîcheur et de gaieté. Il considérait un édifice de planches, qui garnissait l'un des coins de la chambre lorsqu'il entendit :

– Le bar vous attire déjà, monsieur l'aspirant. Vous promettez.

La voix sonnait haute, mordante et si riche de joie qu'Herbillon en fut pénétré comme d'une onde chaude. Il se tourna d'un bloc. Devant lui, dans la gueule obscure du couloir, se tenait un jeune homme, les bras croisés derrière le dos. Il portait une tunique noire dont l'étoffe luisait autant que les boutons dorés. Elle enveloppait strictement un torse mince et fort, un cou étroit. La finesse élancée de ce corps répondait à celle du visage net, aux yeux étirés et ardents, au nez droit, à la moustache légère qui s'arrêtait aux commissures des lèvres.

"Il n'est pas beaucoup plus vieux que moi, se dit l'aspirant, et n'a pas de décorations. C'est un nouveau."

Content de trouver un camarade qui ne l'intimidât point avant d'affronter les vieux officiers de l'escadrille, il se présenta avec désinvolture :

– Aspirant Jean Herbillon.

– Capitaine Gabriel Thélis, commandant l'escadrille, répondit le jeune homme.

Il tendit la main et Jean aperçut à sa manche trois filets d'or ternis. Il lui sembla que ses joues allaient crever sous l'afflux du sang qui lui monta d'un jet au visage et la rougeur qui lui brûlait la peau accrut encore son abominable confusion.

Oubliant qu'il n'avait pas de képi, il porta ses doigts à son front et, tendu, balbutia :

– Oh pardon, mon capitaine.

Un vol de pensées torturantes le traversait : il s'était conduit comme un fat ridicule ; au lieu de la vénération qu'il sentait maintenant pour ce chef juvénile, il avait montré une insupportable familiarité. Il devait être perdu à ses yeux.

Pendant qu'il tenait raidi et le front en sueur, le capitaine ne le quittait pas d'un regard que le reflet du soleil patinait d'or. Et soudain la pièce fut emplie d'un beau rire clair et sain.

Des doigts fermes se posèrent sur l'épaule d'Herbillon et la voix qui l'imprégnait de bien-être dit :

– Assez de respect. Venez voir les appareils.

Ils furent vite sur le terrain situé tout près de leur baraque. Ceinturé par le ruban précis de la route et frangé par un rideau confus d'arbres lointains, le champ s'étalait large et plat pour s'arrêter brusquement sur deux chutes abruptes où s'abîmait le paysage. De la faille creusée au Nord montait une vapeur bleuâtre de rivière, au Sud une fumée grise de foyers humains. Jean situa de la sorte le cours de la Vesle et le village de Rosny. Il ne s'attarda point à cette étude. Son regard avide voulait épuiser en un instant tout ce que le terrain contenait, en puissance, de bataille et de vie hasardeuse. Il alla des hangars immenses, semblables à des cathédrales tronquées, aux groupes de mécaniciens dispersés, au vaste T de toile blanche étendu sur le sol pour marquer la direction du vent. À son profond étonnement, il trouva le terrain de guerre en tous points pareil à celui de l'arrière où il avait fait son instruction.

Cependant Thélis l'examinait. Dès le premier instant, Herbillon lui avait plu – malgré sa vareuse outrageusement neuve et son harnachement inutile de cuirs – par la franchise de ses traits, la volonté du front dur, la simplicité des yeux clairs et par tout l'élan qui animait son corps. Mais la nature ironique du capitaine ne pouvait manifester de sympathie qu'en plaisantant.

– Vous n'êtes guère matinal, le bleu, dit-il tout à coup.

Herbillon tressaillit.

– Je sais, poursuivit Thélis, vous êtes arrivé tard. Mais à votre place, je me serais levé avec le soleil pour voir partir les camarades.

Jean n'osa point répéter ce que lui avait dit l'ordonnance et baissa la tête. Impitoyable, le capitaine continuait :

- Vous êtes muet. Bon. Alors dites-moi ce qu'on vous a enseigné.
- Mais... tout, mon capitaine.
- C'est trop.

Herbillon, froissé, entreprit l'énumération de ses connaissances : T. S. F., réglages, photographie. Thélis l'interrompt.

- Savez-vous regarder ?

Cette fois, l'aspirant crut que le capitaine plaisantait, mais le ton net de Thélis effaça son sourire.

– Je ne veux pas être drôle, dit-il. On apprend à regarder, je vous assure. Il y faut même du temps.

Il l'interrogea encore sur plusieurs détails techniques et, à chaque réponse de Jean, grommelait :

- On verra, on verra, ce n'est pas si facile.

Mais la question que le jeune homme attendait sans cesse et qui lui paraissait essentielle – celle du courage – Thélis n'y fit même pas allusion. Ce silence blessa Herbillon : il y vit un ménagement dédaigneux. Sa peur de la veille s'était complètement dissipée et, sur le plateau où le soleil et l'air vifs stimulaient l'envol des hommes, il se croyait inaccessible à l'effroi. Il voulut le prouver.

– Quand pourrai-je monter, mon capitaine ? demanda-t-il avantageusement.

– S'il fait beau, je vous emmènerai demain, répondit Thélis que la question ne parut point surprendre.

- Sur les lignes ? insista Jean.

- Non, sur Monte-Carlo.

Malgré sa moquerie, Herbillon dit encore :

– On se battra, n'est-ce pas, mon capitaine ? Thélis le regardait avec une sorte de tendresse railleuse.

– J’espère bien que non, fit-il. S’il fallait se battre à chaque sortie, le métier ne vaudrait plus rien.

Le jeune homme retint un mouvement de surprise et de déception, mais le capitaine devinait tout ce qui se passait sous le front de l’aspirant : son désir de montrer sa bravoure, son ambition de gloire et de bataille, sa foi dans les prouesses quotidiennes. Il se rappela sa propre arrivée, trois ans plus tôt, à l’escadrille et ses pensées, sœurs de celles qu’il lisait dans les yeux d’Herbillon. Il eut envie de lui expliquer beaucoup de choses, mais il savait que le jeune homme ne le croirait point et songea :

"C’est une bonne recrue."

Sans s’apercevoir qu’il appliquait cette louange bien plus au jeune sous-lieutenant qu’il avait été qu’à l’aspirant qui se tenait devant lui.

– Vous avez du cran, j’en suis sûr, dit-il avec bonté. Les nouveaux sont toujours plus courageux que nous, les fatigués !

Soudain, il fronça le sourcil, jeta un coup d’œil sur le terrain et se dirigea rapidement vers un groupe réuni devant un hangar. Pour ne point rester isolé sur le vaste champ où il ne connaissait personne, Herbillon le suivit.

Ils furent bientôt près d’un bessonneau qui, un pan de toile relevé, laissait voir dans sa haute nef la masse confuse des avions. Des mécaniciens nonchalants bavardaient. Au milieu d’eux, assis sur un bidon d’essence, un gros lieutenant fumait une très vieille pipe. À l’arrivée du capitaine, les hommes se redressèrent ; l’officier, sans bouger, sourit largement.

– Beau temps, hein ? mon vieux Thélis. Tu ne voles pas ?

Il s’étirait avec béatitude, mais la bouche crispée de Thélis lui fit abandonner sa pipe.

– Es-tu de service pour te chauffer au soleil ? cria le capitaine. Regarde là-haut.

Il y avait de la colère dans sa voix, dans son regard noirci et Jean s’étonna de cet accent de chef sévère chez ce jeune homme affable et railleur. Mais le gros lieutenant ne s’émut point. Suivant le geste de Thélis, il leva les yeux vers l’indicateur du vent placé sur un hangar et fit avec placidité :

– Cette satanée brise change tout le temps. Il fit signe à deux hommes et

se dirigea vers le T gigantesque pour en modifier la direction. Quand il revint, Thélis grommela :

– Lézard obèse.

Puis, se tournant vers Jean, il présenta :

– Herbillon, voici mon vieux camarade Marbot, chef des observateurs et le meilleur d’entre eux.

Le jeune homme considérait avec respect celui que le capitaine recommandait ainsi et craignait que le lieutenant ne fût blessé d’avoir été réprimandé devant lui. Mais le gros homme dit :

– Merci d’avoir été là, jeune camarade. Thélis n’a pas voulu trop abîmer mon prestige à vos yeux, sinon, j’en aurais entendu de cruelles.

Thélis ne put s’empêcher de dire :

– Tu me connais bien, éléphant, mais, dis-moi, y a-t-il longtemps que Berthier est parti ?

– Environ deux heures, mon capitaine, répondit un mécanicien.

– Il devrait être rentré. Je lui avais fixé une reconnaissance rapide.

Marbot, qui avait repris sa place sur le bidon, fit une grimace de mépris :

– Il y a des gens qui n’en ont jamais assez.

– C’est vrai, répondit distraitement Thélis. Il regardait avec une étrange émotion le ciel qui était d’un bleu tendre, l’horizon qui tremblait dans la fine lumière. Marbot haussa les épaules.

– Tu as envie de voler, hein, toi aussi ? dit-il. Il n’y a pourtant pas de mission.

– Je vais essayer mon nouveau moteur.

Herbillon tourna vers Thélis des yeux suppliants.

– Emmenez-moi, mon capitaine, fit-il.

– Je vous ai dit : demain, répondit sèchement Thélis. J’entends qu’on me comprenne. En attendant, étudiez la carte, ce ne sera pas sans utilité.

Tandis que le capitaine s’éloignait vers son appareil, Marbot dit à Jean

décontenancé :

– Ne vous tourmentez pas, mon vieux. Thélis est le meilleur garçon qui soit sous le ciel, mais il a peur d’être trop jeune pour se faire obéir. Voilà tout.

Herbillon n’aurait jamais imaginé un aviateur aussi gros et débraillé que Marbot. Un uniforme bleu sale, trop vaste, flottait sur les membres robustes du lieutenant ; un chandail de troupe gris enveloppait son cou ; ses pieds s’agitaient doucement dans une paire de sabots. Avec sa pipe ébréchée, entre ses petites dents jaunes, il semblait un paisible fermier qui, la journée finie, rumine au soleil.

Comme s’il devinait les pensées du jeune homme, Marbot déclara :

– Faut être confortable avant tout. Une chambre, un cuisinier savant, une bonne pipe et l’on est paré. Je vous enseignerai tout cela. En s’arrangeant, on s’en tire même avec votre solde.

Il se mit à exposer le budget qu’il prévoyait pour Herbillon. Au mess, les aspirants ne versaient que trois francs par jour. On lui donnerait une culotte et une vareuse de troupe que le tailleur accommoderait, pour qu’il pût conserver son uniforme neuf. Il lui resterait, le tabac payé, de quoi faire des économies.

Jean écoutait avec la crainte sourde que Marbot, à son tour, ne se moquât de lui. Quoi ! c’étaient là les recommandations premières que lui faisait son chef direct. Sur ce terrain où le brûlait une fièvre héroïque, il entendait des comptes de ménage. C’était une gageure !

Mais non, le gros lieutenant ne raillait point. Une manière d’attendrissement glissait même sur ses joues pleines tandis qu’il supputait la somme que l’aspirant pourrait réserver à ses permissions. Puis il se tut comme s’il n’avait rien d’autre à communiquer au jeune homme. Celui-ci, malgré ses déboires avec le capitaine, demanda faiblement :

– Et pour le travail, quels conseils me donnerez-vous ?

Marbot savoura une bouffée profonde et répondit :

– Aucun. Il faut y passer pour savoir.

Un bourdonnement sauvage crispa ses traits d’une grimace.

– C’est Thélis, grommela-t-il, qui fait du bruit. Allez regarder, mon vieux.

Cela doit encore vous amuser.

De la carlingue, la tête du capitaine surgit, joyeuse. Le vent de l'hélice soulevait ses courts cheveux noirs, dilatait ses lèvres d'un rire silencieux. Tantôt, il ralentissait le moteur, tantôt le lançait à pleine fougue. L'avion palpitait comme une bête impatiente et l'homme tremblait de la même avidité de l'espace.

Enfin, Thélis sauta sur le sol. Comme il avait revêtu, pour l'essai, un bourgeron de manœuvre, il sembla faire un instant partie des mécaniciens qui entouraient l'avion et avec lesquels il plaisantait librement. Puis il marcha vers Jean en demandant :

- Quelle heure est-il ?
- Plus de midi, mon capitaine.
- Et Berthier n'est pas là. Cet animal finira par m'inquiéter.

Le mot donna un étrange sentiment de plaisir à Herbillon. C'était le premier qui lui rappelât qu'il était au front et qui justifiât ses fiertés, ses rêves. Le visage du danger se montrait enfin. Il fut comme déçu lorsque Marbot dont les petits yeux perçants avaient fixé dans le ciel un point pour lui invisible, cria :

- Le voici, mon capitaine.

Un biplan vira au-dessus du terrain et vint érafler le sol de sa béquille d'atterrissage. Le pilote sortit d'abord. Engoncé dans sa combinaison, casqué de cuir, les lunettes relevées sur le front, il semblait un scaphandrier de l'air. De ses traits Herbillon ne put distinguer qu'une cicatrice qui partait de la bouche pour s'enfoncer sous le passe-montagne. Il boitait.

- Vous en prenez à votre aise, Deschamps ! cria le capitaine.

Le pilote répondit avec un accent traînard de paysan tourangeau :

- Berthier voulait tout voir.

Il enleva son casque. Sa bouche était déformée par la balafre lie de vin qui montait jusqu'à l'oreille. Un poil blond mal rasé poudrait d'ocre sa face massive. Jean le trouva déplaisant, mais quand l'autre eut défait sa combinaison, il resta stupide devant les palmes et les rubans glorieux qui criblaient cette poitrine.

Une silhouette bizarre vint distraire son attention. Du siège de l'observateur se levait un corps qui, malgré l'enveloppement des fourrures et des lainages paraissait maigre. Un cliquetis soulignait ses mouvements. Les mains tenaient un éventail capricieux de planchettes de nickel et de bois ; à l'épaule, aux poches de la combinaison, pendaient des instruments dont Herbillon n'arrivait pas à deviner la destination. Le casque de liège et les lunettes elles-mêmes avaient une forme inusitée. Jean observa que, du capitaine au dernier des mécaniciens, chacun accueillait ce camarade avec un sourire où se mariaient l'ironie et la tendresse et qui s'élargit encore lorsque Thélis interpella le personnage :

– Alors, Berthier, vous nous rapportez le mouvement perpétuel de là-haut ?

Du passe-montagne jaillit une voix qui fit naître chez Herbillon, et sans qu'il pût en définir la raison, un sentiment d'affectueuse douceur. Cette voix avait la limpidité naïve, l'ingénuité prenante qui font le charme des accents enfantins. Elle disait :

– Pardonnez-moi, mon capitaine. J'ai complètement oublié l'heure. Dans la Tranchée des Cannibales il y avait un point blanc que je voulais définir à tout prix.

– Et alors ?

– Je n'y suis pas arrivé, mon capitaine, ce sera pour la prochaine fois.

Marbot hocha gravement la tête.

– Pierre, Pierre, dit-il, tu me déshonores.

– Mais, gros, s'écria vivement Berthier, figure-toi...

– Non non, cria Thélis. Vous ne finiriez pas votre discours avant la nuit. Nous avons faim, nous. Courez au secteur faire le rapport et préparez-vous à payer le retard.

Deschamps, qui examinait soigneusement son appareil, passa sur son front un pouce informe et observa :

– C'est une sortie qui nous coûtera cher. Quatre accrocs aux ailes.

– Quatre bouteilles, dit Thélis. Vous vous êtes battus ?

Jean eut un mouvement.

– Non, fit Deschamps. Ce doit être un gros noir.

– Vous voilà renseigné, Herbillon, cria le capitaine. Un flacon par trou rapporté des lignes.

– Et vous savez, grogna Marbot, ce mécréant n’entend pas plaisanterie là-dessus. Quand toute votre solde y passerait !

Le soir de ce premier jour d’escadrille, Herbillon regagna sa chambre, ivre de fatigue.

La conversation de la table bourdonnait à ses oreilles comme une volée de balles ; dix visages, inconnus la veille, découpaient avec une obsédante précision leurs traits dans sa mémoire. Il tâchait de mettre l’étiquette d’un nom sur chacun d’eux et n’y parvenait point. Pour ceux qu’il avait connus sur le terrain il pouvait encore le faire : le capitaine et son rire fascinant, le gros Marbot, Deschamps le mutilé, Berthier et sa voix puérile, son regard nuageux !

Il se souvenait également du toubib, médecin pilote qui portait ses ailes d’or sur des parements de velours grenat. Une figure le hanta longuement : bec d’aigle, moustaches tombantes, d’Artagnan vieilli ; puis une autre, glabre, hautaine et pâle.

Un trait commun à tous le poursuivait singulièrement : l’éclat un peu hagard des yeux, lumière fiévreuse qui veillait dans tous les visages, qu’ils fussent placides ou nerveux, ardents ou tristes, sorte d’offrande qui s’élevait de ces hommes insouciantes à la mort.

Regard brûlé chez Thélis, rêveur chez Berthier, terne chez Deschamps, vif sous la graisse chez Marbot ; ils portaient tous cette flamme trouble qui les embrumait et les attisait tour à tour. Jean mira son visage dans une glace et une grande fierté chauffa ses veines : il crut reconnaître en ses prunelles l’expression étrange et fraternelle.

Du coup, il fut rassuré. Ce regard-là démentait les propos qui l’avaient décontenancé le jour durant. Ses camarades avaient beau ne parler que de solde, de vin, de permissions et de femmes, leurs yeux chantaient leurs aventures. Blasés, ils l’étaient sans doute, mais par trop d’exploits. Lui entraît

seulement dans l'épopée. Demain le capitaine l'emmènerait, sûrement il y aurait combat, ils abattraient peut-être un ennemi.

Déjà, il ébauchait la lettre qu'il écrirait alors à Denise.

Le lit de camp, étroit et dur, fut délectable à ses membres que des heures de station sur le terrain et dans le mess avaient rompus. Tout ce que les autres faisaient avec naturel et simplicité, sans y prendre garde, exigeait de lui une tension de tout l'être. Il surveillait sa démarche, sa voix, redoutant de montrer aussi bien une excessive timidité qu'une déplaisante superbe. De cet effort il était encore plus énervé que las et, malgré sa fatigue, il s'endormit très tard.

En rouvrant les yeux sur une clarté laiteuse, il crut que le jour n'était pas levé. La pensée qui, obscurément, avait habité son sommeil, lui revint avec un halo de joie confuse : il volait ce matin. L'ordonnance Mathieu entra tenant un broc fumant.

– Comment ? fit Herbillon, cherchant des yeux sa montre.

– Il est dix heures, fit le soldat. Je ne vous ai pas réveillé, vu le temps. Pleine mélasse, mon lieutenant.

– Mais il faisait si beau hier, murmura le jeune homme.

– Le ciel change vite par ici, mon lieutenant. Il vous enverra peut-être du soleil tout à l'heure. Et puis, allez, mon lieutenant, vous serez bientôt content d'avoir un peu de brouillard le matin, comme tout le monde.

Sur ces mots Mathieu s'en alla, laissant Herbillon désespéré. Il avait mis tant d'espoirs autour de ce vol qui devait être sa véritable entrée dans l'escadrille. Après, il se fût considéré sinon comme l'égal des officiers chevronnés qui l'entouraient, du moins comme leur camarade plus jeune. Tandis que, maintenant, il allait rester le novice, le subalterne moral.

Ses yeux errèrent à travers la chambre qu'il n'avait pas eu le loisir d'examiner la veille. Il frissonna : un véritable cercueil tendu de noir et rapiécé, à la fenêtre, par le chiffon blême de la brume.

"Je ne pourrai pas vivre ainsi, songea-t-il. Il faudra que j'égayé les murs."

Ce désir fixa un but à son désœuvrement et il se leva, moins triste.

En apportant un bol de café, Mathieu demanda :

– Mon lieutenant veut des sabots ?

– Ah ! non, s'écria Jean avec répugnance, au souvenir de la silhouette débraillée de Marbot.

Mais en même temps, il réfléchissait : à quoi bon lacer des bottes ? Le matin sale, la chambre désolante ne disposaient point à l'élégance.

– Tout le monde en porte ? fit-il en hésitant.

– Presque, mon lieutenant.

Cela décida le jeune homme.

– Donnez-m'en une paire, dit-il. Il cherchait dans sa cantine des gravures et des photographies pour mettre quelques taches claires sur l'insupportable bitume des murs, lorsqu'on frappa doucement à sa porte. Certain que c'était l'ordonnance, il ne se retourna point. Mais une voix, dont il reconnut au premier son le timbre charmant, demanda :

– Je ne vous gêne pas, monsieur ?

Pour toute réponse, Jean serra fortement la main de Berthier. Le lieutenant était couvert d'une peau de bique jetée sur un pyjama de toile grise.

– Vous devez vous ennuyer, fit-il. Les premiers jours sont difficiles.

– C'est vrai.

La réponse était montée aux lèvres d'Herbillon sans qu'il eût songé à la retenir. Pourtant il y voyait un aveu de faiblesse qu'il n'eût fait à nul autre. Mais sans le connaître, il savait avec certitude qu'à Berthier on pouvait ne cacher aucun sentiment, pourvu qu'il fût sincère. Il avait senti cela dès l'instant où il l'avait vu descendre de carlingue.

– Vous êtes déjà prêt, continua Berthier. On voit que vous arrivez. Vous prendrez vite nos habituâtes de douce paresse. Pour l'instant, venez chez moi. Nous y serons mieux.

Jean le suivît dans le corridor où s'affairaient les ordonnances et pénétra dans une chambre en tous points pareille à la sienne, sauf qu'un poêle à pétrole l'emplissait d'une âcre et chaude haleine. Aux murs, des vêtements pendaient en désordre et partout, sur la table grossière, sur les planches mal clouées, sur les tabourets, sur le lit même s'amoncelaient des assemblages

surprenants de métal et de bois, des fils de fer ; des lambeaux de toile, des boulons, des vis, des pneumatiques éclatés.

Berthier, montrant ce chaos, eut le sourire d'un homme qui s'excuse d'une manie qu'il sait ridicule mais qui lui est très chère.

– C'est mon magasin, fit-il. Je rapporte ici tout ce que je trouve sur le terrain et m'en sers pour construire, pour inventer.

Puis s'animant, malgré lui, il plaida :

– On me plaisante, naturellement. Mais tenez, voici un tire-douilles spécial pour mitrailleuses que toute l'escadrille a copié. Et cette combinaison de planchettes extensibles et repliables, pour les cartes, ils disent qu'elle est inconmode, mais quand je l'aurai perfectionnée, ils la voudront tous. Évidemment je suis un peu à l'étroit dans ma carlingue avec tout ce que j'emporte, mais, en définitive, je vous assure, c'est très pratique. Il se mit à rire, en ajoutant :

– C'est Thélis qui se montre le plus féroce dans ses moqueries.

– Mais vous l'aimez bien ? demanda Herbillon, frappé par la tendresse dont Berthier avait enveloppé le nom du capitaine.

– Si je l'aime ! s'écria son camarade en élevant la voix. Mais, mon ami, il n'est personne ici qui ne voudrait mourir pour lui. Je ne sais pas comment vous expliquer cela. Ce garçon de vingt-quatre ans est notre âme, la vie de l'escadrille. Sa joie, son courage, sa jeunesse ! Il a la croix comme observateur, six palmes comme pilote, et n'en parle jamais. Il volerait dix heures par jour si nous le laissions faire. Et quel camarade, vous verrez !

La louange fervente se développait comme une parure, harmonieusement, autour du visage hardi qui du premier regard avait ému le jeune homme.

– Et les autres ? demanda-t-il.

– Tous charmants, dit Berthier, mais Thélis est sur un autre plan. Et chacun de nous le sait.

Ils conversèrent longuement. Jean apprit à connaître ses compagnons : le paysan Deschamps engagé dans l'infanterie, réformé pour blessures, engagé dans l'aviation, réformé une seconde fois après un capotage dans la brume du soir qui lui avait brisé les côtes, arraché un pouce, déformé le visage, engagé

encore et qui, depuis, avait abattu trois avions ; le capitaine Reuillard, observateur venu du train des équipages, vieux soldat naïf et coléreux ; André de Neuville, plein de morgue et de bravoure, très froid, très dur, le moins aimé des camarades ; le gros Marbot, ancien adjudant de carrière, entré dans l'aviation simplement pour la prime de vol qui lui permettrait d'épouser plus vite une fermière de Normandie, homme paisible qui n'aimait pas le risque inutile et qui, à l'occasion, était le plus sûr et le plus courageux des observateurs.

De tous, Berthier parlait avec une bienveillance involontaire, confiante, et de minute en minute il devenait pour Herbillon plus proche et plus cher.

La cloche sonnant le déjeuner interrompit leur entretien.

– Il faut que je m'habille vite, s'écria. Berthier. Le capitaine n'aime pas le retard.

En pénétrant dans le mess où plusieurs officiers étaient déjà réunis, Herbillon fut salué par un cri unanime :

– Au bar, l'aspirant.

Comme il ne comprenait point, on lui expliqua qu'étant le plus jeune, il était chargé de verser à boire et de percevoir le prix des consommations. Bousculé, étourdi, mais heureux de cette familiarité naissante, il prit place derrière l'échafaudage couvert de bouteilles.

Les bouches buvaient sec et parlaient haut. Les journaux venaient d'arriver et les nouvelles de Paris nourrissaient la discussion, mais tout était noyé dans cette gaieté sonore et facile qui est le privilège des écoliers et des soldats. Elle s'enfla encore lorsque le capitaine parût.

– À la bonne heure, on respecte les coutumes, dit-il en apercevant Herbillon au comptoir. Un vermouth, le bleu, et faites bonne mesure aux anciens.

À ce moment la silhouette de Marbot boucha l'entrée du couloir. Il était en chandail. Thélis se jeta vers lui en criant :

– Pas de mécano ici.

Marbot, sa pipe couleur d'encre aux lèvres, soupira :

– On est si bien sans vareuse.

– À l’amende, cria Deschamps.

– Non, fit avec une angoisse véritable le gros lieutenant. Vous n’allez pas me faire cela.

– Alors, habille-toi, obscène, dit Thélis impitoyable.

Marbot revenu, Deschamps proposa :

– Dis donc, mon capitaine, on devrait montrer au bleu le quadrille de l’escadrille.

Et, soudain, Herbillon, saisi par des bras solides, hissé par-dessus le bar, fut emporté dans une ronde sauvage et grossièrement rythmée qui ne cessa qu’à l’apparition du premier plat.

À table, il continua d’apprendre son métier de cadet. Il dut lire le menu et Thélis le prévint, fort sérieusement, que pour le suivant, il aurait à le versifier ; tous les quolibets furent pour lui, on le menaça de toutes les corvées. Mais sous cet orage de moqueries, il se sentait fier et joyeux, car elles formaient le premier lien avec ce groupe d’hommes unis et dans lequel il brûlait de se fondre.

À la fin du repas, il était si bien pénétré de son rôle, que la sonnerie du téléphone crépitant, il courut vers l’appareil. Le corps d’armée demandait le chef d’escadrille.

Thélis obtint le silence d’un geste et prit l’écouteur.

Devant le front soucieux du capitaine, une attention inquiète remplaça la gaieté sur tous les visages. Soudain Thélis s’écria :

– Mais c’est impossible, voyons, mon colonel, par ce brouillard.

De nouveau s’établit un silence où l’on sentait que, par le sortilège d’un fil invisible, activaient de loin les décisions du sort. Thélis dit encore :

– Je vous assure, mon colonel, c’est pure folie.

Puis :

– On essaiera, mon colonel, mais je ne réponds de rien et ne prends que des volontaires. Sinon il me faut un ordre écrit.

Lourdement, il pendit le récepteur et Jean entendit courir des murmures dont il ne comprenait pas le sens.

– Naturellement, ces messieurs ne doutent de rien !

– Toujours pareils au corps d'armée !

– Qu'ils tiennent un seul jour le palonnier entre les jambes !

– S'ils avaient des yeux au moins ! Cependant le capitaine, s'étant approché d'une fenêtre, scrutait le ciel fangeux. Une crispation de colère tirait sa bouche qui, visiblement, hésitait à parler. Enfin il marcha vers la table et dit brièvement.

– On croit à un rassemblement de l'autre côté. Le général veut qu'on aille voir.

– Il n'a qu'à s'y faire conduire par son chauffeur, grommela Marbot.

– Tais-toi, cria rudement Thélis. Tu as bien vu que j'ai protesté, il n'y a rien à faire.

Il ajouta d'une voix plus basse et comme honteuse :

– Et l'on me défend de voler, de même qu'à Marbot, parce que... parce que... c'est ainsi.

Les derniers mots avaient été dits avec une sorte de fureur et chacun devina. Dans le brouillard, la mission était trop hasardeuse ; le commandement n'y voulait point risquer les chefs.

– Donc il me faut deux hommes et des meilleurs, continua Thélis. Je ne peux pas demander cela aux sous-officiers.

Dans le mess il y avait trois pilotes : le toubib, récemment arrivé, André de Neuville et Deschamps. Jean était sûr que ce dernier allait immédiatement répondre à l'appel. Mais le mutilé, qui fixait obstinément la table, murmura comme à la torture :

– Je ne peux pas, mon capitaine. Vingt Boches si tu veux, mais pas la bouillie.

Herbillon se souvint de l'effroyable capotage dans la brume que lui avait raconté Berthier.

Alors Neuville, sans dire un mot, se dirigea vers les hangars dont la masse grise semblait une des excroissances difformes de la brume. Il fallait encore un observateur. Marbot sortit de la pièce en criant :

– Je ne veux pas voir ça. Le plafond est à trente mètres.

Les yeux de Thélis rencontrèrent l'humble prière du regard d'Herbillon ; il dit très doucement :

– Non, mon petit, vous ne serviriez à rien.

Jean subissait son inexpérience comme une honte suprême, mais déjà Berthier se proposait :

– Mon capitaine, après Marbot je suis le plus vieux ici.

– Non, pas vous, s'écria Thélis. Je...

Il allait dire "Je vous aime trop" mais le sentiment profond qu'il avait de son métier de chef domina sa tendresse.

– Allez-y, mon vieux, fit-il fermement.

Dehors, le moteur bourdonnait déjà. L'escadrille entière assista au départ. Jusqu'aux hommes de corvée, tous étaient venus et les yeux se portaient, stupéfaits, incrédules, vers l'horizon si proche qu'il bornait la vue de l'extrémité du plateau et que le poids du brouillard accablait.

Les mécaniciens qui, cambrés contre les ailes, retenaient l'élan de l'avion, allaient le lâcher quand Thélis se hissa d'un bond jusqu'à la carlingue de Berthier et cria :

– Si le plafond est le même sur les lignes, je vous défends d'aller plus loin. Vous m'entendez, hein ?

De Neuville fit un signe. L'appareil, libéré, se détacha du sol, la brume le dévora presque aussitôt. Les groupes se dispersèrent et il ne resta sur le terrain que Thélis, résolu à guetter le retour des camarades et Jean qui ne voulait pas quitter le capitaine.

Neuville n'avait pu virer pour prendre de la hauteur. À peine séparé de la terre, il avait eu le goût fade du brouillard sur les lèvres. Tout de suite, le pare-brise fut couvert d'une buée si épaisse que, pour se diriger vaguement, il dut le baisser. Le vent qui flagellait son front dispersait parfois la brume en nuées fines et les pourchassait comme un troupeau de cavales. Alors Neuville apercevait en bas des plaques vertes ou grises que le rideau laiteux recouvrait

vite.

Il remonta son passe-montagne jusqu'au nez, baissa son casque jusqu'aux sourcils et pensa tout à coup :

– Je dois avoir une belle figure de lâche sous ce masque.

Il avait peur, mortellement peur. Tous ses camarades le croyaient intrépide ; seul, il savait combien sa chair était accessible à l'épouvante.

Elle vivait à ses côtés perpétuellement. Il ne pouvait monter en avion sans angoisse, ni même songer à un vol sans que son cœur devînt plus lourd et plus lent à battre.

Mais n'admettant point qu'un homme de sa lignée et de son élégance pût vivre dans la boue des boyaux et des sapes, il avait demandé cet emploi de pilote dangereux entre tous, et dont son orgueil le poussait encore à accroître les risques. La lutte poignante qu'il soutenait sans cesse contre son effroi lui avait façonné ce visage pétrifié qui écartait de lui toute amitié.

Les doigts crispés sur le gouvernail de profondeur, il allait droit vers les lignes. Il écoutait le moteur avec une attention nerveuse, hanté par l'idée qu'une panne était pour eux un arrêt de mort, car il faudrait atterrir au hasard et dans l'espace d'un instant. À mesure qu'ils approchaient de l'Aisne le brouillard se faisait plus dense, plus bas, semblait pressé contre le sol où affleurerait le dessin pâle des tranchées.

Neuville se tourna vers Berthier, chef de l'équipage, qui sourit et pointa sa main vers l'avant.

Lui aussi tremblait, mais d'une autre crainte, celle de manquer sa mission. Bien qu'il fût à l'escadrille depuis deux ans, il avait à chaque vol l'émoi d'un novice. Disposé au songe et le sachant, il redoutait de ne point saisir les choses dans leur pleine réalité et, descendant d'avion après avoir exténué son pilote, croyait toujours avoir laissé échapper un détail essentiel. Mais l'idée du péril, de la mort, ne l'effleurait même point, tellement son esprit ingénu était incapable d'imaginer une fin précise à ses rêveries. Ils étaient sur les lignes. Entre la brume et le sol il y avait une sorte de couloir fuligineux où l'avion s'engouffra de plein jet. Il était si près de terre qu'on distinguait le creux des boyaux, le relief des parapets.

"Quinze mètres au plus ! songeait Neuville, les dents coincées. On doit

tirer d'en bas."

Mais sa main de vieux et adroit pilote ne tremblait point et l'appareil s'enfonçait sûrement en terre ennemie. Ils battirent ainsi tout le front entre Soissons et Reims, sans rien voir. Enfin, à regret, Berthier donna le signal du retour.

Sur le terrain, Thélis marchait à grands pas, suivi par Herbillon. Le capitaine mâchait des jurons refoulés lorsqu'une sorte de clarté joua sur son visage. Ouaté par le brouillard, un faible murmure venait de la Vesle. L'aspirant ne le distinguait pas de la rumeur du vent, mais à regarder Thélis, il comprit que l'avion rentrait.

Marbot, le toubib, tous les camarades couraient déjà sur le terrain. Le biplan jaillit de la brume.

– L'atterrissage ne sera pas commode, murmura Thélis encore soucieux.

Mais regardant le virage doux et sensible de l'appareil, il dit, ému par l'art de la manœuvre :

– Décidément Neuville est un as. Et quel cran !

Maintenant l'avion roulait vers les hangars. Arrivé à la hauteur du groupe qui l'attendait, Neuville descendit de sa carlingue, mais Berthier, dans la sienne, demeurait immobile. Le capitaine le secoua en riant.

– Allons, rêveur.

Il s'arrêta net, releva le visage de l'observateur. Les yeux étaient clos. Dans la combinaison, il y avait une déchirure, près de l'épaule.

– Neuville, cria Thélis, on a tiré sur vous d'en bas ?

– Je l'ignore, mon capitaine, le moteur parlait trop fort.

Sa voix était impassible, mais il gardait encore son passe-montagne pour laisser à ses traits qu'il savait décomposés le temps de remodeler leur froideur.

Avec précaution on retira Berthier de l'avion.

Il respirait faiblement. À l'anxiété des visages tendus vers lui, Jean mesura l'affection pénétrante qu'il avait inspirée. Le docteur pilote défit la

combinaison, la vareuse du blessé, regarda la plaie, se redressa très pâle.

– Hé bien ! lui demanda Thélis.

– Ici, je ne suis pas médecin, mon capitaine, mais pilote, cria le docteur d'une voix dure. On vous renseignera à l'hôpital.

Thélis ne répondit rien à ce refus trop vif. Comme chacun, il avait compris...

Jean ne put s'empêcher de penser à la gaieté qui, moins d'une heure auparavant, coulait à pleins bords dans l'escadrille.

Tant que la brume persista, il n'y eut pas de rires au mess. À table, les couverts moins serrés dissimulaient mal une place vide, la pièce était trop sonore. Mais à force de tendre leur énergie pour oublier Berthier, ses camarades y réussirent.

Seul, Jean, dont la sensibilité fraîche gardait des événements un sillage plus profond, ne voulait point chasser de sa mémoire l'unique entretien qu'il avait eu avec le mort, ni le visage aux paupières baissées, déjà raidi et doux encore. Il voulut en parler à Thélis, à Marbot, mais les deux hommes arrêtaient ses efforts d'un ton qui n'admettait point qu'il insistât. Ce semblant d'indifférence eût choqué l'aspirant si le vieux capitaine Reuillard ne lui avait tout expliqué d'un mot.

– Il n'y faut point penser, petit, dit-il, ou l'on n'aurait plus de courage.

Dans le silence qui effaçait volontairement le souvenir d'un camarade aimé palpitaient un instinct de défense et une joie secrète de vivre encore.

Quand le vent d'Ouest bouscula les nuages au-delà de Reims, laissant au-dessus du terrain un ciel propre et luisant, cette volonté d'oubli s'affirma. Bien qu'il n'y eût, en dehors des reconnaissances ordinaires, aucune mission à remplir, Thélis décida que toute l'escadrille prendrait l'air et Marbot lui-même, qui n'aimait point les vols inutiles, approuva la mesure, disant :

– Il faut laver les mauvais souvenirs.

Le terrain bourdonna, ruche monstrueuse.

Le capitaine surveillait tout : les essais des moteurs, les départs, les

atterrissages, les gestes des mécaniciens. Il trouvait une plaisanterie pour chaque pilote. Sa voix qui mordait sur les nerfs comme une flamme résonnait partout. Il courait des hangars aux appareils, aidait à lancer une hélice, à vérifier un carburateur. Soudain, comme enivré par le mouvement impétueux qu'il avait déchaîné, il roulait sur l'herbe avec son bel épagneul doré qui ne le quittait point, tous deux confondus dans la même allégresse animale. Ainsi, d'un avion à l'autre, il transmettait le feu qui le brûlait et chacun des équipages qui s'envolaient, cellule perdue dans le vaste ciel, sentait frémir entre lui et les camarades le lien que tressait le capitaine de tout son être ardent.

Ce jour-là, Herbillon fit son premier vol. Le soir approchait quand le capitaine lui fit le signe qu'il guettait anxieusement. Dans la crainte de retarder le départ, Jean avait apporté dès le matin tout son équipement sur le terrain. Il fut prêt avec une rapidité qui fit sourire Thélis et bondit dans sa carlingue.

Jusque-là il n'était monté que sur des appareils d'école, de lentes machines d'où l'on voyait, comme d'un balcon, se dérouler le paysage. Maintenant vibrait sous lui un avion de guerre, solide et prompt, construit pour les combats, engin de meurtre qui avait un profil de requin. Mais comme l'ouverture où il insérait son corps était étroite, encombrée d'un tabouret, des cartes qu'il emportait et de la crosse des mitrailleuses jumelées ! Comment s'y mouvoir pour observer à l'aise et pour se battre ?

Le capitaine lui demandant s'il était prêt, Herbillon baissa la tête, et aussitôt une anxiété voluptueuse caressa tout son corps. L'avion roulait avec de rapides cahots puis il n'y eut plus de secousses, mais un glissement doux. Ils avaient quitté le sol. Et le vent de la marche et le vent de l'hélice le baignèrent de cette ivresse du large qui grise les marins, au départ, sur la proue des navires.

Le capitaine prit de la hauteur au-dessus du terrain. À chaque virage, l'horizon reculait, le relief fondait et quand les hangars ne furent plus que des feuilles blanches, Thélis, montrant à Herbillon ses mitrailleuses, feignit d'appuyer sur la gâchette. L'aspirant comprit qu'il devait essayer les armes. Il appuya contre sa poitrine la plaque d'acier qui soudait les deux tubes et tira. Un crépitement net, joyeux, perça le rythme du moteur. Deux traînées rouges fusèrent vers le ciel. Il cria d'enthousiasme :

– Les balles lumineuses !

Une fusillade lui répondit, qui le dressa, prêt à tirer, mais dans le chant des balles il reconnut la mesure sur laquelle on l'avait fait danser au mess. Pour vérifier sa mitrailleuse, Thélis jouait le quadrille de l'escadrille. Il sourit à l'aspirant et une gaieté frémissante emplissait celui-ci. Il eut envie de rire, de chanter, de pleurer. Il s'admirait prodigieusement, car il se voyait beau, ardent, grave et portant le feu dans l'espace infini. Il eût voulu que sa maîtresse et toutes les jeunes femmes de l'univers le vissent en cette splendeur d'archange, toutes celles vers qui allait son désir imprécis et poignant. Tout ce qu'il avait lu sur les aviateurs, toute la gloire dont son attente les avait nimbés, il le disposait autour de son front en une couronne d'orgueil.

Sans discerner ce qui se mêlait d'artificiel à son exaltation, il s'accouda théâtralement à la tourelle des mitrailleuses, caressa la gâchette de son gant fourré. Mais un regard vers le sol le tira de cette attitude. Le terrain avait disparu et il ne reconnaissait plus rien. Fiévreusement, il chercha les taches des hangars, sans les retrouver. Privé de son unique point de repère, il saisit sa carte que le vent faillit lui enlever aussitôt.

Il dut mettre sa tête à l'abri dans la carlingue pour consulter le plan, mais dès qu'il essayait de l'appliquer au paysage, il en perdait l'orientation. Comme pour chercher un appui, il regarda le capitaine, mais devant cette nuque enveloppée de fourrure et de cuir, il comprit qu'il était seul, que les deux mètres de fuselage qui le séparaient du pilote étaient, en l'air, une infranchissable distance.

Alors il tâcha simplement de loger dans sa mémoire les formes des lieux qu'ils survolaient pour leur donner à son retour un nom et une figure.

Des routes, nettes comme une bande de peinture fraîche, se nouaient autour des figures géométriques des champs et des bois. Les villages semblaient des osselets groupés par un cornet capricieux. Les rivières – couleuvres immobiles et bleues – dormaient entre des lignes vertes.

Et ce furent les tranchées, damier gigantesque et fantaisiste, entrelacs de veines pâles dans un sol gris où s'enfonçait l'éperon de l'Aisne et de son canal. Thélis, inclinant l'avion, indiqua une sorte de cloque neigeuse, percée de lacs d'ombre, qui surgit entre les haubans. Jean reconnut la côte 108, car il

avait vu des clichés du monticule éventré par les ruines de deux entonnoirs, où gîtaient coude à coude Français et Allemands. Ils étaient à la limite indéfinissable où commençait le ciel ennemi.

Ému, Herbillon songea :

"Nous allons chez eux."

Aussitôt il se prépara au combat, et, croyant voir surgir, de tous les points de l'espace, des avions ennemis, il les défia mentalement.

Mais le vaste ciel était nu et, malgré le bruit du moteur, le jeune homme sentit le silence du crépuscule qui gonflait l'horizon. Le sol était rosé et les tranchées devenaient des ruisseaux bleus. La cathédrale de Reims, parmi son peuple de maisons, ramassait sur sa détresse les derniers feux de ce soleil qu'Herbillon apercevait encore, alors qu'il avait disparu pour les regards terrestres.

Et Jean eut honte soudain du puéril orgueil qui l'avait agité. Il se trouva très faible, très humble et très petit. L'avion lui parut immobile, chétif, et il eut peur d'un châtiment terrible pour ceux qui osaient troubler l'agonie mystérieuse du jour.

Il ne sortit de cet enchantement que par un heurt brusque. Thélis piquait durement vers les tranchées ; une gerbe sanglante jaillit de sa mitrailleuse et s'enfonça dans les boyaux. Puis Herbillon fut de nouveau jeté contre la tourelle et, comme une fusée, l'avion monta.

Un bruit étouffé, dissous dans l'air, parvint alors aux oreilles du jeune homme qui se pencha. Sous le fuselage, une boule de fumée brune se balançait mollement. Une autre la doubla sur la gauche, une autre apparut au-dessus de l'appareil et toutes étaient denses et pommelées comme de jeunes arbres au printemps.

Thélis se retourna vers Herbillon pour voir l'effet que produisaient sur lui les premiers obus. Eût-il tremblé d'effroi, l'aspirant eût trouvé dans son orgueil un sourire de défi, mais il n'avait pour cela aucun effort à fournir. Les éclatements, loin de l'effrayer, lui plaisaient par leur éclosion imprévue, leur épanouissement régulier, et leur languissante ondulation qui en faisaient des ballonnets légers fondant en mèches grises.

Au geste insouciant du capitaine, il répondit par un geste joyeux, fier de

sa bravoure. C'étaient là ces gros noirs, dont tant de vieux pilotes parlaient avec respect ? Une forme harmonieuse, un bruit très doux ! Y avait-il de quoi troubler un cœur de bonne trempe ?

Maintenant, ils étaient partout, en haut, en bas, sous la queue et presque au bout des plans. Dans cette floraison qui s'évanouissait pour renaître sans cesse, l'appareil manœuvrait. Cabré, à plat, jeté sur une aile, piquant, il glissait entre les étranges bouées, tandis que Jean cahoté, la main accrochée au rebord de la carlingue, suivait avec amusement ce qui lui semblait un jeu de Thélis, sans comprendre un instant que la vie et la mort en étaient les tableaux.

Soudain l'avion dansa brutalement. Malgré son inexpérience, l'aspirant sentit que cette fois ce n'était point par la volonté du capitaine. Il ne savait comment expliquer cette impression, mais il y avait eu dans l'appareil une manière d'abandon qui lui rappela qu'il était sur une machine inerte, assemblage de fer, de toile et de bois, et non sur une bête sensible et docile comme il lui avait semblé jusque-là.

En même temps le souvenir de la terre lui vint. Il la regarda, si lointaine et détachée de lui, perdue dans une brume ténue qui commençait à s'épaissir. Et il éprouva le désir aigu d'y retourner.

III

À la même heure, Deschamps buvait chez les sous-officiers, laissant tomber des paroles paresseuses que tous écoutaient avec respect.

Ce mess était, comme l'autre, garni d'une table et d'un bar. Mais tout y portait une marque plus simple, plus négligée. La caserne s'y retrouvait avec les planches disjointes, les bouts de cigares traînant sur le sol, une haleine plus épaisse. Et les hommes, de visages plus massifs, de corps plus noueux vêtus de drap plus rude, se laissaient aller davantage au flux de leurs sentiments qu'ils avaient moins de peine à démêler.

Il y avait là trois pilotes : Virense, gros garçon cramoisi ; Brûlard, mécanicien passé au pilotage ; Laudet, dont les cheveux gris casquaient une figure jeune ; les deux mitrailleurs Gival et Malote, et Dufrêne le photographe. Ils avaient tous volé, poussés par la fièvre de Thélis, et en gardaient la trace dans leurs yeux plus brillants.

En leur compagnie, Deschamps se dilatait. Jusqu'à sa nomination de sous-lieutenant, qui était récente, il avait vécu dans cette baraque, mangé à cette table, bu de ce gros vin bleu qui maintenant emplissait son verre. Le jour où le tailleur de l'escadrille avait cousu le galon d'officier sur sa vareuse de troupe avait été le plus glorieux de sa vie. C'était l'achèvement d'une ambition qu'il nourrissait secrètement, honteusement presque, et qui lui paraissait démesurée.

Mais, la première griserie dissipée, sa nouvelle existence le gêna, comme un uniforme trop strictement coupé. À table, les voix étaient trop douces, les gestes trop réservés et il lui fallait surveiller les mouvements de ses mains épaisses, déformées par les travaux de la campagne et de la guerre. Ses plaisanteries sonnaient faux, il goûtait mal celles des autres.

Et comme il manquait de simplicité, qu'il tirait de ses blessures et de ses exploits un juste orgueil, il souffrait d'une manière trouble et tenace.

Il ne retrouvait son équilibre que chez les caporaux et les sergents. Pour eux il était le grand homme, le signe vivant des honneurs auxquels ils pouvaient prétendre, et, chacun connaissant la façon dont il les avait mérités, leur admiration était pure d'envie. De tous, Brûlard, qui avait été son mécanicien, se montrait le plus exalté.

Un pilote, entrant, interrompit la conversation. Avant de parler, il but une large rasade.

– C'est bon, fit-il, après trois heures de réglage.

Virensse demanda :

– Il y a encore quelqu'un en l'air, Verraux ?

– Le capitaine vole toujours. Je l'ai vu loin de l'autre côté, comme je m'en allais.

Il enleva lentement ses fourrures, le bas de soie qui lui servait de passe-montagne et apparut mince, les cheveux lisses, les lèvres humides, avec des mouvements félins de rôdeur et d'amant. Puis il annonça :

– J'ai vu une tête nouvelle sur le terrain.

Il avait appuyé sur ces mots de manière à fixer l'attention de chacun. Seul, Deschamps ne tourna pas la tête.

– C'est un lieutenant qui s'est mis à causer avec Marbot quand nous sommes descendus, reprit Verraux. Je crois qu'il vient chez nous.

Il regarda Deschamps qui demeurait immobile et lui demanda :

– Tu sais quelque chose, toi ?

Une contraction élargit la cicatrice du mutilé, mais il répondit froidement :

– J'en ai entendu parler. C'est le lieutenant Maury.

– Il paraît, qu'il sera chef des pilotes, insista Verraux.

Cette fois, Deschamps ne put contenir sa colère.

– C'est vrai, cria-t-il, et c'est honteux.

Il sort de l'école et parce qu'il a deux ficelles, on le met au-dessus de gars qui en ont vu d'autres.

Il frappa sur sa poitrine, faisant résonner les décorations qui ne le quittaient jamais.

Brûlard s'était levé, tirant avec des mains tremblantes sa petite moustache rêche.

– On va te faire ça, Louis ? s'écria-t-il.

– Le capitaine n'y peut rien, observa Verraux avec amertume. C'est la nouvelle circulaire : il faut un officier à deux galons pour commander les vieux pilotes.

– Qu'il essaye de me donner un ordre, fit Laudet paisiblement. J'aurai du sable dans le moulin.

– Et moi donc ! cria Brûlard.

– J'enraye mes mitrailleuses, dit Gival.

– Et moi, mon magasin, appuya le photographe Dufrêne.

Deschamps, ravi, écoutait l'objet de cette révolte. Depuis deux jours qu'il connaissait la nomination du nouveau, il était ulcéré. Confident du capitaine, pour lequel il avait un attachement de chien et une jalousie de femme, il avait été frappé cruellement par la nouvelle qu'un inconnu sans mérite allait rompre leur intimité.

– Allons voir sa tête, proposa-t-il.

Du terrain se levait en une poudre lumineuse la cendre bleutée du soir. Le champ était nu et le mécanicien qui attendait le retour de Thélis frissonnait sous la fraîcheur. Près des hangars les pilotes aperçurent un homme qui, la tête baissée, se promenait à pas lents. Sa haute taille était voûtée, le manteau très collant dessinait avec une impitoyable précision la maigreur étriquée du torse et l'asymétrie légère des épaules.

Entendant venir Deschamps et ses camarades, il marcha vers eux.

– Bonjour, messieurs, s'écria-t-il, je suis le lieutenant Claude Maury.

Et il tendit ses deux mains.

Mais Deschamps, imité par les autres, se contenta de porter les doigts à son képi, sans répondre.

Les bras de Maury retombèrent le long de son corps, inertes. En face du

groupe d'où l'hostilité se dégageait comme une émanation sensible, il demeura hésitant, désarmé. Il boutonnait fiévreusement son manteau, cherchant en vain un mot, une attitude qui répondit à la froideur de ces hommes. Mais un moteur murmura dans le ciel tendre et les regards se tournèrent vers l'orient brumeux où naissait la forme d'un avion...

Le capitaine sauta le premier sur le sol. Herbillon fut vite auprès de lui et la même animation marquait leurs visages.

– Hé bien, le bleu, fit Thélis, avez-vous repéré la batterie qui nous a sonnés ?

– Pas du tout ! avoua Jean avec bonne humeur.

– La garce tire bien, je te l'avais dit, mon capitaine ! s'écria Deschamps, fier d'étaler aux yeux de l'intrus son intimité avec le chef.

Thélis avait aperçu la silhouette nouvelle qui s'avavançait et son visage s'était figé. Il ne voulait point, par des plaisanteries, diminuer son prestige devant cet officier dont il ne connaissait rien.

Herbillon ne sut point si Maury lui inspira de la sympathie ou du malaise. Était-ce la bouche mince, taillée douloureusement entre des joues glabres, qui l'attirait ? Ou ce haut front couvert de fines veines bleues ? Mais, comment aimer ce teint grisâtre répandu sous la peau et cette distance excessive entre le nez et la lèvre supérieure ? Et ce corps gauche, cassé aux genoux, au bassin, aux épaules, prêtait-il à la pitié, à la répulsion ou au rire ?

Cependant, Maury renseignait le capitaine sur ses états de service. Jean se mêla aux pilotes qui, d'une attention aiguë et malveillante, suivaient la conversation. Sur leurs visages, il déchiffra facilement une animosité primitive et que rien ne semblait pouvoir désarmer.

Quand Thélis emmena l'aspirant rédiger son rapport au secteur, l'ombre couvrait le terrain, mais assez légère encore pour qu'il y distinguât une haute silhouette qui restait immobile et abandonnée, comme une épave.

"Qu'y a-t-il de changé ici ?" pensa Herbillon en pénétrant dans le mess.

De Neuville tambourinait contre une vitre, Marbot mordillait son éternelle pipe, Deschamps, le toubib, Reuillard et les observateurs Charensole et

Baissier discutaient les mérites rivaux de deux avions. Tout semblait dans l'ordre accoutumé.

Mais, apercevant Maury qui se tenait dans un coin, Jean comprit que cette nouvelle présence, tant qu'elle ne serait point absorbée par leur groupe familial, en briserait l'harmonie.

Il passa derrière le bar, demandant :

– Qui a soif, ce soir ?

Maury eut un mouvement vers lui, s'arrêta, puis, s'adressant à tous :

– Messieurs, dit-il, voulez-vous baptiser mon entrée parmi vous ?

La phrase était-elle trop recherchée, l'accent n'était-il pas assez direct ? Mais Herbillon sentit chez tous une hésitation qui s'accrut, lorsque Deschamps déclara d'un ton brusque :

– Merci, je ne bois pas.

Les autres vinrent s'accoter au bar comme à regret, et tout à coup Jean vit les lèvres étroites de Maury s'abaisser en un pli fugitif, mais si navré, qu'il sut que cet homme souffrait profondément de la gêne qu'il faisait naître.

Tout en préparant les mixtures demandées, il l'examina. Des plis aux tempes, des cheveux gris marquaient fortement les traits du nouveau camarade, mais il était surtout vieilli par une fatigue intérieure qui semblait frapper d'impuissance tous ses élans. Quand ils croisèrent leurs regards, celui de Maury ne se déroba point. Ce fut Jean qui, le premier, dégagea ses prunelles, car ces yeux très doux, très légers, pénétraient trop avant dans son être intime, le dépouillaient trop vite de ces voiles que l'on oppose à l'étranger.

L'alcool, ce soir, ne chauffait point la gaieté, la conversation traînait, insipide, et chacun attendait avec impatience Thélis pour qu'il dissipât le malaise.

Quand il parut, net, brillant, paré de cette joie qui le soulevait toujours en présence de ses compagnons, Maury lui-même eut un sourire de délivrance. Spontanément, il demanda :

– Quel âge avez-vous donc, mon capitaine ?

De l'admiration et une sorte d'hommage douloureux frémissaient dans sa voix. Mais rien ne pouvait déplaire davantage à Thélis que le rappel, par un étranger, de cette jeunesse qu'il croyait sa faiblesse. Il répondit sèchement :

– Nous sommes rarement vieux dans l'aviation.

À la façon brusque dont la tête de Maury s'affaissa, on l'eût pu croire frappée. Puis, machinalement, il promena son regard sur les officiers rassemblés. Thélis disait vrai : le plus âgé de ces hommes n'avait pas trente ans. Comme honteux, il effleura de la paume ses tempes grises.

Déjà, l'aspirant lisait le menu qu'il habillait de plaisanteries faciles et de rimes sans prétention. Le capitaine, dont l'humeur était mobile comme celle d'un enfant, louait en riant les efforts d'Herbillon et invita d'un geste affable Maury, lieutenant le plus ancien à s'asseoir auprès de lui.

Avant que le dîner commençât, les serveurs disposèrent huit bouteilles cachetées sur la table.

– Quel est le fou ? demanda Thélis. Voyant l'embarras d'Herbillon, il dit :

– C'est vous ?

– Je me suis permis, mon capitaine... pour ma première sortie.

– Mais ne vous excusez pas, mon vieux. Ce serait le comble.

– Certes oui, grogna Marbot, tout en débouchant avec précaution la première bouteille.

Il trempa ses lèvres dans le vin sombre et soupira :

– Dommage que ce soit si cher. J'en goûterais volontiers chaque jour.

Un rire général commenta sa tristesse, le repas fut attaqué gaiement. Maury sentit circuler entre ses camarades et lui un peu de cette fraternité animale qui naît de la chaleur et des plaisirs de la table. Le vin aidant, ses pommettes grises rougirent, une lueur fragile estompa la détresse de ses yeux.

Thélis félicitait l'escadrille de l'entrain qu'elle avait montré dans la journée, mais Marbot s'écria :

– Laisse-nous donc tranquilles. Tu en fais plus que nous. Tu es le premier à partir, le dernier à rentrer.

– C'est bien vrai, mon capitaine, appuya Deschamps. Je n'aime pas te

savoir dehors quand la brume vient. J'aurais peur à ta place.

Maury, à ce mot, tourna la tête vers lui avec curiosité. Le mouvement fut pour le mutilé l'occasion de montrer la fureur dont il était plein.

– Oui, j'ai peur, vous entendez, vous là-bas, cria-t-il. Et j'attends que vous en ayez fait autant que moi pour me juger.

Une stupéfaction pénible pesa sur les officiers.

– Voyons, fit Claude, je ne vous ai rien dit.

Mais Deschamps, enragé par le reproche qu'il sentait dans les yeux de tous, ivre de rancune et de vin, avait perdu la réserve qu'il s'imposait à la table du capitaine.

– Je tiens à vous le dire, cria-t-il. Ce ne sont pas les plus braves qui croient les autres lâches.

Maury n'avait pas bougé ; ses lèvres tremblaient un peu aux commissures.

– Je vous défends, dit-il à voix basse mais ferme, de me parler ainsi.

– Oh ! Monsieur le chef pilote...

Un coup de poing, qui fit grelotter les verres, couvrit la voix de Deschamps. Le capitaine était debout, soulevé par une telle colère que tous baissèrent les yeux pour ne pas rencontrer les siens.

– Assez cria-t-il. Je ne veux pas de ces querelles d'ivrognes. Deschamps, aux arrêts, tout de suite, dans ta chambre, jusqu'au matin. Et vous, Maury, vous...

Il attendit que le mutilé fût dehors pour ajouter :

– Rien, vous avez eu raison.

Mais Claude se leva.

– Mon capitaine, dit-il, permettez-moi de me retirer. Je suis fatigué du voyage.

Thélis ne le retint pas. Il lui en voulait secrètement de l'avoir obligé à punir le meilleur de ses pilotes.

Le repas terminé, Thélis, de Neuville, le toubib et Charensole

commencèrent leur bridge quotidien ; Marbot entreprit une réussite ; Baissier qui avait pour le lendemain un réglage difficile, étudiait des photographies.

À l'ordinaire, Herbillon se tenait derrière le capitaine qui lui enseignait les finesses du jeu. Mais, ce soir, son attention était distraite, sa pensée accompagnait Maury.

Trop peu de jours s'étaient écoulés depuis son arrivée à l'escadrille pour qu'il pût songer sans émotion à la chambre dénudée où le nouveau camarade était allé terrer sa peine, après avoir lutté avec des forces débiles contre une inexplicable animosité. Sa pitié le poussait à le rejoindre. Mais ne blesserait-elle point cet homme plus âgé que lui et supérieur en grade ? Un souvenir le traversa, très doux et très cruel, qui fut décisif : celui de Berthier entrant dans sa chambre.

Il trouva Claude sur son lit, ployé, les mains lâches. Il avait dû s'y laisser tomber et rester sans mouvement. Lorsque l'aspirant entra, il ne bougea point. Il fallut que le jeune homme heurtât sa cantine pour lui faire lever la tête.

L'ampoule électrique, nue, blessait les yeux d'une lumière qui venait se casser net contre les murs qu'elle faisait plus noirs encore. Elle dévoila pleinement les traits de Maury, sans laisser à un pouce de chair la miséricorde : de l'ombre. Et ce visage apparut comme détrempé de lassitude.

Maury en eut conscience ; d'un rude effort, il ne laissa plus paraître qu'un intérêt poli. Herbillon, en hésitant, commença l'entretien.

– Excusez-moi de vous déranger, dit-il. Mais je sais combien on est désemparé en débarquant.

Sans le vouloir, il avait mis dans cette phrase une douceur profonde et s'étonna de l'effet qu'elle produisit. Maury s'était dressé, et, saisissant les mains du jeune homme, s'écria :

– Quel bien vous me faites, mon petit, quel bien !

L'aspirant ne sut que répondre. Cet homme semblait porter une plaie secrète que chaque parole imprudente pouvait enflammer.

Claude se mit à marcher à travers la pièce avec des gestes brusques d'automate dérégulé, livrant ainsi au jeune homme tous les défauts de son corps. Il cherchait visiblement à se maîtriser, à engager une conversation

paisible, mais sans y réussir. Enfin, il demanda, le dos tourné et d'une voix dont il ne parvenait point à vaincre la vibration :

– Que leur ai-je donc fait, à tous ?

– Mais rien, voyons. C'est un simple malentendu.

– Non ! Non ! cria Maury. Deschamps me hait, je gêne les autres et jusqu'au capitaine...

– Ne dites pas de mal du capitaine, fit vivement Herbillon. Vous l'aimerez demain, j'en suis sûr.

Maury hocha la tête avec un sourire déchiré.

– Mais je l'aime déjà. Il porte une limpide noblesse qui ne peut tromper. Seulement, pourquoi...

– Vous a-t-il répondu sèchement ? interrompit Jean. Vous avez eu tort de lui parler de son âge.

– Et pourtant je ne pouvais lui faire plus belle louange.

Il reprit les mains de l'aspirant.

– Écoutez, je vous jure qu'il n'est rien pour moi de plus divin que la jeunesse.

Il ajouta, le visage envahi par cette étrange expression d'absence qui trahit les obsessions et comme si un double redoutable entraînait en lui :

– Ni de plus terrible.

Son regard se posait, avec un mélange de joie et de crainte irraisonnée, sur les épaules harmonieuses d'Herbillon, sur son visage encore tendre.

– Ils vous ont aimé tout de suite ici ? demanda-t-il.

Il devina la gêne du jeune homme, passa de longs doigts sur son front.

– Je suis, dit-il sourdement, d'une sensibilité stupide ce soir. Ne me jugez pas là-dessus. Il est des jours où, vraiment, on est à bout.

Il reprit sa marche à travers la chambre, dont il parcourait en quelques enjambées l'espace exigü, de nouveau en quête d'une phrase propre à détourner cet étrange entretien vers un cours plus normal. L'aspirant ne pouvait le quitter du regard, comme fasciné par le mouvement mécanique et

troublé par ce tourment intérieur qui glissait à travers ces propos décousus, ces aveux intermittents et fiévreux.

Enfin, ne pouvant plus supporter un silence que rien ne semblait devoir briser, il proposa :

– Si nous buvions quelque chose ? Maury s’arrêta, ne comprenant point d’abord.

Puis soudain :

– Mais naturellement, s’écria-t-il. J’aurais dû vous demander cela tout de suite. Je vous demande pardon. Que préférez-vous ?

Il s’agitait, tâchant de deviner, avant qu’il parlât, le désir de Jean. Mais sans le laisser répondre, il s’écria :

– Attendez ! peut-être aimez-vous le whisky ? J’en ai là ; on dit que c’est excellent.

Comme le jeune homme approuvait, il se baissa vers une de ses cantines, l’ouvrit avec des mouvements précipités. Herbillon vit qu’elle était remplie de livres.

Claude surprit son regard et, pour la première fois, l’aspirant aperçut aux lèvres de son étrange camarade un sourire véritable et chaud.

– J’en ai beaucoup, dit-il très doucement, penché sur les reliures.

Et, aussitôt, fébrile :

– Ils sont à votre disposition, vous savez. Quand l’envie vous en prendra, entrez ici, emportez ce qui vous plaira.

Herbillon nourrissait pour les livres cette rare et sensible tendresse qui peuple la vie de compagnons éternels. Maury la devina dans les paroles que le jeune homme choisit pour le remercier. Alors, soudain apaisés et unis, ils examinèrent les volumes.

Beaucoup étaient neufs, attendant l’épreuve, mais il y en avait d’usés qui montraient une dilection singulière. Claude expliquait ses préférences, citait des vers dont Herbillon disait la suite.

Une douceur profonde les rapprochait tandis que, dehors, le vent se levait avec des plaintes humaines.

Les yeux de Claude enveloppèrent Herbillon de reconnaissance et d'amitié. Puis, du fond de la cantine, il tira une bouteille intacte, la déboucha, emplit deux gobelets jusqu'aux bords. L'aspirant suivait ses mouvements avec inquiétude.

– Vous voulez que je sorte ivre ? demanda-t-il.

Claude répondit avec une confusion naïve :

– Je vais vous faire un aveu. Je n'ai jamais goûté de whisky ; je ne sais pas la quantité qu'il faut. Mais je veux devenir un véritable aviateur, boire, jouer. Vous m'enseignerez tout cela.

Une crispation déforma ses traits. Il ajouta sans qu'Herbillon pût définir si c'était avec ironie ou amertume :

– C'est ainsi qu'on plaît aux femmes, n'est-ce pas ?

IV

La brume habitait Herbillon à la paresse des matins nonchalants. De vagues remords luttèrent contre le secret plaisir qu'ils lui versaient et qui lui semblait voisin de la lâcheté. Mais que faire contre un ciel qui depuis deux semaines persistait à traîner au ras des hangars ?

Dans la chambre, l'ordonnance vaquait à sa besogne ; l'eau chantonnait sur le poêle à essence et le jeune homme écoutait bruire le rythme devenu si familier qu'il croyait avoir vécu de lui pendant de longues années.

Il se leva très tard et, sommairement vêtu, alla vers le mess où le vaguemestre avait dû déposer le courrier. Sur la table il ne restait que trois lettres, toutes à son adresse. Il s'étonna du mouvement avide avec lequel il les prit. C'étaient pourtant celles qu'il recevait chaque jour, les missives fidèles de ses parents, de son frère, de Denise, et dont il connaissait d'avance le ton affectueux, ardent ou puéril.

Pourtant, au poison triste que ce matin chacune de leurs lignes glissait en lui, il comprit que l'inaction forcée où il vivait avait rompu son équilibre moral et sentit tout à coup avec accablement quelle distance infinie représentaient les quelques heures de voyage qui le séparaient des êtres dont il tenait entre ses doigts la tendresse pour un instant fixée.

Se laissant aller à sa mélancolie, il envisagea plein d'amertume son existence qu'il avait rêvée héroïque et tissée d'imprévu. Rien de plus monotone, de plus vide que ces journées de paresse en sabots, écoulées en bavardages, en parties de cartes, en flâneries de la baraque au terrain, du terrain à la baraque. Les vols mêmes étaient réglés comme un travail de bureau et se passaient le plus souvent en tranquilles promenades. Il murmura :

– On dirait que nous sommes retirés à la campagne avant l'âge.

Il entendit le pas d'un camarade et, comme s'il craignait de révéler sa

faiblesse par son prétexte, glissa dans sa poche les lettres qu'il tenait encore. Puis se redressant, il feignit de sourire.

Maury qui entraînait ne s'y laissa point tromper.

– Le cafard ? dit-il affectueusement.

Il avait une voix si attentive que Jean avoua sans réticence :

– Je me sens bien seul ce matin.

– Ce matin uniquement ? Vous avez de la chance.

Avant de répondre il avait jeté un regard sur la table vide.

Jean se souvint alors avec fierté des enveloppes qui gonflaient sa vareuse et son destin lui parut beaucoup plus doux. Comme, timidement, Maury demandait s'il n'avait point vu de lettres pour lui, il ne put s'empêcher de dire :

– J'ai trusté les dernières.

Mais la souffrance qui marqua les traits de son camarade lui fit regretter ses paroles. Pour les effacer il proposa :

– Je vous emmène chez Florence, à Jonchery. Nous avons besoin de nous distraire.

Ils allaient s'engager dans la descente qui menait du plateau vers la Vesle lorsqu'une automobile les rejoignit. Le commandant Mercier, chef du secteur, qui s'y trouvait, leur offrit de les conduire. Cela dissipa complètement le malaise d'Herbillon. Un chef bienveillant le menait vers un cabaret tenu par une belle fille. N'était-ce point suffisant pour trouver la vie aimable ?

Le chauffeur freina devant une porte basse ; Claude et l'aspirant entrèrent dans le débit. Deux longues tables couvertes d'une toile cirée en guenille, des bancs boiteux, en formaient, avec le comptoir, tout l'ameublement. Comme il y faisait obscur, ils ne distinguèrent pas, dès l'abord, les figures de deux soldats attablés dans le fond. Mais l'un d'eux se leva, salua, et ils reconnurent la moustache nerveuse du sous-officier pilote Brûlard. Près de lui, Deschamps fumait.

Durant les deux semaines qui s'étaient écoulées depuis leur querelle, le mutilé avait eu le temps d'apprécier la réserve de Maury et son hostilité avait

fondue. Jean voulut mettre à profit l'occasion de les réconcilier définitivement. Il prit Claude par le bras et l'entraîna vers les camarades. Affable, Deschamps leur dit :

– Que buvez-vous ? Brûlard régale, il est nommé sergent.

Herbillon aimait le charme vulgaire et triste de l'endroit, sa chaleur purement matérielle, le repos du corps affalé, de la pensée vide et le geste de verser et de boire. Maury le regardait avec étonnement. Il ne pouvait comprendre que ce garçon dont il avait pu juger la sensible finesse, prêt plaisir à ce lieu grossier, malodorant, à ces entretiens communs. Lui, s'y trouvait affreusement gêné. Tout lui paraissait répugnant et hostile, depuis les lithographies gluantes, jusqu'au vin rouge, avalé sans raison, par gorgées copieuses.

Un cri de Deschamps augmenta son malaise.

– Te voilà enfin, Florence !

Sur le seuil du cabaret venait d'apparaître, ses cheveux rouges défaits par une course rapide, une grande fille aux lèvres peintes. Des seins robustes et un peu haletants bosselaient son chandail bleu, la jupe très courte découvrait les jambes dont la chair apparaissait à travers les déchirures des bas de soie ravaudés. Elle semblait connaître le mutilé de longue date et vint s'asseoir auprès de lui.

Deschamps, par la nuque, l'attira. La placidité rustique avait fui de son visage bouleversé par un désir primitif. La lueur des yeux, la torsion des lèvres, le révélaient si crûment que Maury se détourna, gêné comme devant une possession.

– J'ai un rapport à faire, dit-il. Il faut que je rentre.

Se levant en même temps que lui, Herbillon enfouit ses lèvres dans la nuque chaude de la fille.

Ils marchèrent en silence à travers les rues de la petite cité, animées par les automobiles de l'état-major. Un trouble naissait dans l'esprit d'Herbillon encore attaché à l'image de Florence pressée contre Deschamps. Maury, sans le regarder, demanda :

– Comment pouvez-vous embrasser une femme que tient un autre ?

- Deschamps n'est pas jaloux de Florence, voyons !
- Je le crois volontiers. Mais cela ne vous répugne point ?
- Pourquoi donc ? elle a une peau admirable.
- Vraiment, vous êtes attiré par des corps faciles et qui sont à tous ?
- Je vous avoue que toute silhouette de belle fille m'émeut.
- Mais enfin, il y a bien une femme que vous aimiez ?
- Certes.

Et le fantôme charmant de Denise accompagna le jeune homme sur la route boueuse.

– Et cela ne vous gêne point, reprit Claude, de penser à elle, après en avoir caressé une autre ?

Herbillon réfléchit et s'écria :

– Non, vraiment, pas du tout.

Un souvenir le fit sourire. Autant pour montrer la sincérité de ses paroles que pour donner un exemple de ses succès, il raconta son aventure dans le train quelques minutes après qu'il eut quitté sa maîtresse.

Maury l'écoutait avec une stupeur nuancée de confuse envie. Comme il était sain ce garçon qui ne connaissait de l'amour que la joie physique et comme dans l'orgueil naïf de sa bonne fortune, il gardait une candeur fière ! Cependant, Herbillon voulut désarmer la réprobation qu'il devinait chez son camarade.

– N'allez pas me croire, dit-il, capable seulement de sensualité. Il est des femmes pour tout. Aux unes le désir, aux autres la tendresse.

– Oui, fit rêveusement Maury. Le vieux mythe de Platon : l'Aphrodite vulgaire et l'Aphrodite céleste.

– Parfaitement et toutes deux règnent sur moi.

– Hé bien ! non, je ne peux pas admettre cela, s'écria Claude. À reproduire les mêmes gestes sans qu'ils soient embellis d'un sentiment profond, l'on use la richesse d'amour véritable qui nous fut donnée.

Un frisson l'agita et il dit soudain, d'un accent pareil à celui des malades

soumis à l'idée fixe et qu'Herbillon se souvint de lui avoir déjà entendu :

– Mais cet amour-là, croyez-vous qu'on le puisse discerner chez une femme ?

Sans attendre la réponse de l'aspirant interdit, il poursuivit à voix basse, monotone et dolente, tandis qu'une onde triste amollissait son visage :

– J'ai une femme, une jeune femme. Elle est mon livre le plus riche et le plus vaste, celui de mon bonheur. Elle est pour moi douce, amie. Mais j'ai toujours vécu en marge de mon désir. On dirait qu'une faculté d'adaptation, de réflexe que chacun possède naturellement me fait défaut. Je suis trop conscient et il en va de même pour mon amour. Je cherche désespérément dans les yeux que je chéris cette étincelle, cette vibration profonde qui rassure et je ne les trouve point. Pour l'éveiller tous les moyens me sont bons, jusqu'aux plus ridicules.

Le chemin montait durement, le vent se ruait contre leurs poitrines. Il s'arrêta pour parler plus vite :

– Ne riez point ! C'est pour cela que je suis parmi vous. Un jour, dans la boue de ma sape, un pilote est venu. Il était propre, ses bottes brillaient et même à mes yeux désabusés il avait le nimbe mystérieux que les ailes dorment à l'homme. Et j'ai pensé qu'ainsi je plairais mieux. Mais regardez-moi. Cet uniforme, cette élégance que vous portez si facilement, sur mon corps semblent une dérision. Voilà quinze jours que je suis ici, je n'ai pas volé. Les camarades me reçoivent mal. Et ce matin, je n'ai pas de lettres.

Par cette phrase qu'il détacha violemment des autres, Maury livrait la raison profonde de ses confidences qui, malgré une intimité chaque jour plus étroite, avaient stupéfait Herbillon. Dans la solitude où Claude étouffait et qui était celle qui avait entouré sa vie, il éprouvait le besoin invincible de dire son tourment au seul homme peut-être qui fût venu à lui spontanément.

Telle était donc la douleur banale que cachait ce front hautain et riche de subtiles pensées ! À la grande pitié du jeune homme, un peu de mépris se mêla. Il ne comprenait point encore qu'on pût souffrir pour une femme.

Ils s'étaient remis en marche. Le vent dépouillait le ciel de ses nuages qui fuyaient vers l'est en cohortes massives.

– Allons, répondez-moi, dit nerveusement Maury. Votre amie est-elle

mystérieuse ? A-t-elle des replis subits, des mutismes pires que des révoltes ? Son amour semble-t-il affaibli, tamisé par des rêves obscurs ? Découvrez-vous parfois, dans ses yeux, du regret ou une intolérable pitié ?

Alors, comme pour se venger de l'interrogatoire pressant, de la déception que Claude lui avait causée, et aussi dans le dessein confus de faire éclater devant un témoin anxieux la plénitude de son bonheur, Herbillon, à l'image tracée par Maury, opposa, trait pour trait, celle qu'il se faisait de sa maîtresse.

Il dit la joie parfaite de leurs rencontres, sa gaieté légère, sa fraîcheur, la qualité ingénue et fière de son abandon, et cet élan enfin qui la livrait.

Chaque mot enfonçait Maury plus profondément dans sa détresse.

– Assez, murmura-t-il. Cela ne sert à rien. Vous êtes trop jeune.

Une voiture de l'escadrille les croisa.

– Mon lieutenant, dit à Maury le chauffeur, vu l'éclaircie, le capitaine vous attend ainsi que le lieutenant Deschamps.

– Il est chez Florence, cria Herbillon.

– J'y allais, fit l'homme avec un sourire entendu.

Thélis avait déjà fait sortir les appareils des deux pilotes. Apercevant Claude, il cria de loin :

– Vous allez me promener sur les lignes, Maury.

Une fois de plus Herbillon l'admira. Si le capitaine emmenait toujours les observateurs arrivés sur le front pour éviter le danger de leur inexpérience à ses camarades, il ne confiait jamais un observateur aux nouveaux pilotes sans avoir contrôlé lui-même leur science et leur courage. Ainsi, tous les dangers de ces premières heures de vol où l'œil inhabile aperçoit trop tard l'ennemi meurtrier, où les mains gauches manœuvrent avec peine avions et mitrailleuses, étaient son privilège.

– Déjeunez sans nous, continua Thélis tourné vers Jean, et dites à Deschamps de nous rejoindre au-dessus du Chemin des Dames.

– Vous ne voulez pas que je monte avec lui, mon capitaine ?

– Non, monsieur ; l'aspirant, il fait équipage avec Gival. Vous ne méritez

pas encore un autre pilote que moi.

Le repas venait de commencer, lorsque Deschamps entra, portant sa fourrure.

– Mon moulin renâcle, dit-il furieux. Il ne sera prêt que dans une demi-heure.

Il mangea peu, grommelant :

– Le Chemin des Dames est un mauvais coin. Le bleu ne saura pas se retourner.

– Allons, calme-toi, dit Marbot. Thélis en a vu de plus dures.

– Oui, mais c'est lui qui tenait le manche à balai.

Impatient, il s'en alla sur le terrain. Un moteur grondant au-dessus de la baraque apprit aux camarades qu'il était parti.

Le déjeuner achevé, Marbot, comme à l'ordinaire, alla fumer sa pipe devant la porte. Le vieux capitaine Reuillard, qui ne pouvait pas plier sa mémoire aux fantaisies des signaux Morse, s'installa près du manipulateur de T. S. F. Neuville, Charensole et le toubib qui avaient l'habitude de jouer au bridge avec Thélis, demandèrent à l'aspirant de le remplacer pendant son absence.

Marbot, à ce moment, les appela.

– Venez voir, Maury rentre.

– Il rentre même bizarrement, fit Neuville. Il a coupé trop tôt les gaz.

L'appareil descendait lentement, insensiblement, comme si le pilote craignait de perdre trop vite sa hauteur.

– Il a sûrement une panne ou autre chose, dit Marbot.

Un cri joyeux leur échappa, lorsqu'ils virent sortir de l'appareil, enfin posé, Thélis et Maury. Le capitaine parlait avec animation.

– Très bien, l'atterrissage, mais là-bas, trop tard la spirale. C'est pourquoi ils nous ont abîmés.

– Vous avez été sonnés ? demanda Marbot.

– De première, fit gaiement Thélis, Quatre fokkers sur nous. Ils nous ont

crevé le radiateur. Heureusement nous étions haut et Maury est rentré comme un fin voilier.

– Il a de la chance, fit Herbillon. Un combat au premier vol.

– Ne pleurez pas, jeune homme, dit Marbot. Vous aurez votre compte de coups durs et vous n’en serez pas plus fier, je vous le garantis.

– Allons manger, s’écria Thélis. Je meurs de faim et vous autres...

Mais il s’arrêta.

– Et Deschamps ?

– Il est parti te rejoindre, voici un quart d’heure seulement, à cause de son moteur.

– Il va se cogner à la patrouille. Avec un autre je ne serais pas tranquille, mais il y voit clair.

Dans le mess, il aperçut les cartes distribuées.

– Commencez la partie, fit-il. Herbillon, tenez mon jeu pour l’instant et ne me déshonorez pas.

L’aspirant gagna et, très fier, le dit à Thélis qui se levait.

– Parfait, mon garçon, fit celui-ci. Maintenant laissez-moi défendre ma chance.

En tirant sa place, il dit :

– Deschamps doit encore me chercher là-bas.

Tandis que le jeu continuait, Herbillon s’approcha de Maury.

– Quelles sont vos impressions de premier combat ? demanda-t-il.

Claude allait parler, mais un tendre sourire passa sur ses lèvres et il murmura :

– Excusez-moi de ne pas vous le dire. Il est quelqu’un à qui je les veux confier avant tous.

Jean retourna vers le bridge. Thélis jouait avec cette fougue brûlante et enfantine qu’il apportait à toutes choses, qu’il s’agît de danser le quadrille de l’escadrille ou de se battre. Comme toujours, son ardeur donnait le ton aux

autres et la partie, avec lui, semblait plus vivante et plus riche d'attraits.

Marbot, qui veillait à la porte, vint l'interrompre.

– Dis donc, Thélis, Deschamps ne rentre pas.

Un pli rida le front du capitaine, mais il dit :

– Voilà une semaine qu'il n'est pas sorti, il a envie de se promener.

Une chance insolente protégeait Neuville et Thélis s'acharnait à le vaincre. Une heure coula rapide dans cette lutte. Soudain, au lieu de la nappe couleur de miel que le ciel jetait sur la table, une teinte blafarde se posa. Les yeux se portèrent vers le ciel. D'épaisses nuées le chargeaient de flocons livides.

– Deschamps ne va pas tarder, fit distraitemment le capitaine.

Mais sa voix rendit un son étrange et qui l'étonna. Elle témoignait d'une inquiétude dont jusque-là il n'avait pas eu conscience et qu'il sentit également vigilante chez les autres. Personne cependant ne la montra, car on savait à l'escadrille qu'en évoquant le malheur, on l'attire.

Le jeu les reprit mais énervés et travaillés d'une crainte sourde. Les doigts se crispaient sur les cartes.

– On n'y voit guère, dit tout à coup le toubib.

– Le soir est venu rapidement, répondit Herbillon.

– C'est que, nous avons déjeuné tard, observa Charensole.

Ils baissèrent la tête pour ne point échanger, fût-ce par le regard, une pensée qu'ils sentaient commune. Tous connaissaient l'invincible répugnance de Deschamps à voler dans les ombres crépusculaires et pourtant on n'entendait pas, même au loin, murmurer son avion.

Le silence ne fut rompu que par les exercices du capitaine Reuillard au manipulateur. Thélis, se tournant vers lui, dit très bas :

– Si vous cessiez, mon vieux. On croirait un appel de détresse.

Puis aux joueurs, fébrilement :

– Qu'est-ce que vous avez à vous taire ? Nous n'avons pas fini. Annoncez donc toubib !

Sur les cartes en éventail les visages se penchèrent de nouveau. Cependant les dernières clartés faiblissaient. De grosses gouttes de pluie tombaient sur le toit de tôle comme sur un gong.

– Herbillon, venez ici, dit le capitaine. Et, à son oreille, il murmura :

– Téléphonez – pas d’ici, du bureau – téléphonez aux batteries, aux observatoires, au corps d’armée, partout, pour avoir des nouvelles.

Quand le jeune homme revint, les ampoules éclairaient la pièce. Bien que Thélis n’eût rien dit, chacun tourna vers Jean un regard trouble.

– On ne sait rien, fit-il, avec un geste qu’il ne parvint pas à rendre insouciant.

– Ils étaient quatre, Thélis ? demanda Marbot à mi-voix.

Le capitaine ne répondit point. La mort entra dans le mess.

Mais Neuville, en qui se glissait l’épouvante, voulut une diversion.

– Sans atout, dit-il.

Et machinalement, Charensole répliqua :

– Deux trèfles.

Il parut à l’aspirant que l’air manquait à toutes les poitrines, mais on ne pouvait ouvrir la porte. L’orage frappait la nuit.

Comme ils ne trouvaient pas d’autre occupation, la partie continua.

Deux jours de suite, ils furent assiégés dans la baraque frémissante par une tempête qui, sur le plateau, traînait ses hurlements. Le vent déchira les toits des hangars. Pour marcher sur le terrain il fallait le combattre ainsi que le courant d’un fleuve.

Durant ces deux journées Thélis attendit des nouvelles de Deschamps. Il l’aimait profondément, rudement, d’une tendresse moins délicate sans doute qu’il n’avait aimé Berthier, mais plus forte, car elle était faite de mille souvenirs communs de beuveries, de reconnaissances, de luttes, trame palpable et quotidienne de trois années d’escadrille.

Lorsqu’il n’espéra plus, il fit afficher au mess cette note :

À la première éclaircie, patrouille de cinq avions.

Rechercher le combat.

Marbot lut cet ordre le premier et s'en fut trouver Thélis.

– Tu veux, dit-il, venger Deschamps, n'est-ce pas ?

Comme le capitaine se taisait, il poursuivit :

– Ce n'est pas notre métier. Nous ne sommes pas des chasseurs.

– Tu trembles, hein, Gélatine ? dit méchamment Thélis.

Le gros lieutenant haussa tes épaules.

– Tu sais fort bien, répondit-il, que pour l'ouvrage utile je fais ce qu'il faut. Mais tu as tort de risquer ta peau et la nôtre par sentiment.

Les sourcils du capitaine frémirent, mais il se contint.

– C'est juste, observa-t-il. Je prendrai les volontaires. Mais je te préviens que tu ne partiras point. J'emmènerai Herbillon qui n'est pas fatigué.

– Ce qui fera deux fous ensemble. Bonsoir.

Mais Thélis, voyant son épaisse silhouette aborder avec précaution la porte étroite, cria :

– Marbot, écoute. Tu as raison et moi aussi. On ne s'en veut pas ?

Le gros homme le considéra longuement de ses petits yeux vifs.

– Il faut, dit-il enfin, que tu sois bien remué, mon pauvre vieux, pour t'excuser devant moi.

Il tapota l'épaule du capitaine, ce qui chez lui était la marque la plus forte d'émotion. Mais il ne proposa point de prendre part à la patrouille.

Le matin suivant, quand, à l'aube, son ordonnance le vint réveiller, Herbillon eut un sursaut de joie. Il allait, cette fois, voler pour se battre.

Dans sa hâte il ne s'habilla point et sur son pyjama passa directement la combinaison fourrée. Au mess il trouva Thélis rasé, poudré, brillant comme pour une fête. Des tranches de viande froide, une bouteille de vin rose

attendaient sur la table.

Une brise molle, nocturne encore par la fraîcheur et l'arôme, s'enroulait autour de leurs fronts. Dehors, la clarté première luttait contre l'ombre dans le grand silence de la terre mouillée. Et nul repas ne parut meilleur à Jean que ces bouchées frugales, ce vin rugueux, partagés avec son héros dans l'attente du jour, de la gloire.

Sur le terrain, cinq avions vibraient. La voix monstrueuse des moteurs effaroucha la douceur du matin naissant. Autour d'eux l'air palpitait. Le ciel avait cette tendresse de fleur qu'il a seulement aux minutes où le soleil le touche de ses plus jeunes rayons. Les mécaniciens chantaient, les hélices bourdonnaient comme ivres de leur puissance.

Herbillon oublia tout pour goûter le bonheur d'être sain, d'être fort et de monter dans l'azur en même temps que l'aurore.

L'appareil du capitaine prit le premier de la hauteur et Jean vit monter vers lui, comme des fusées brunes, les camarades. Puis le groupe, formé en triangle, se dirigea vers les lignes.

L'ivresse du vol était encore neuve pour Herbillon. La respiration géante du moteur, le tourbillon de l'hélice, le vent furieux, tout cela l'étourdissait d'une vaste et brutale symphonie dont il commençait seulement à pénétrer les voix diverses.

Une indicible fierté gonflait sa poitrine de planer ainsi dans la solitude du ciel, de voir le bloc rouge du soleil bondir à l'horizon et d'aller en chasseur dans tes tranchées allemandes.

Pour achever son bonheur il aurait fallu ce combat que cherchait le capitaine, le crépitement des mitrailleuses, et, il en avait la certitude, l'orgueil de la victoire. Anxieusement, il scruta l'espace dans l'espoir d'y voir surgir des ailes aux croix noires.

Ce fut en vain. Ils croisaient depuis longtemps et le ciel d'une pureté de pierre précieuse était toujours vide. Sans doute cette reconnaissance se terminerait aussi paisiblement, aussi platement que ses autres missions.

Pour oublier son dépit il s'absorba dans la contemplation du paysage, essayant de démêler dans le lacs des boyaux, où les rayons obliques du soleil montant commençaient à verser des coulées mauves, ceux que le capitaine lui

avait dit de retenir pour de futurs réglages. Mais ses yeux encore mal exercés n'arrivaient point à établir entre les lignes adverses, une frontière fixe.

Il y travaillait avec ardeur lorsqu'une dure secousse le jeta contre le bord de sa carlingue. L'avion piquait, précédé d'une traînée rouge.

"Le capitaine fait un carton sur les tranchées allemandes", pensa Herbillon.

Maintenant l'appareil virait perpendiculairement, se redressait, montait d'un élan brutal, piquait encore, ballottait furieusement Herbillon en tous sens, meurtrissant ses épaules contre la tourelle.

Mais l'aspirant, habitué à ce que Thélis jouât ainsi avec lui, supportait d'un cœur paisible cette voltige aérienne.

Enfin l'appareil reprit son équilibre et le capitaine, tournant vers Herbillon un visage joyeux lui montra un point derrière la queue du biplan.

Jean ne remarqua rien sauf que tous les avions d'accompagnement s'étaient évanouis. Il crut que le capitaine lui demandait s'il n'avait pas peur de continuer la reconnaissance sans escorte et fit un geste d'insouciance.

Cependant cette disparition subite le laissa pensif.

"Il est peut-être arrivé quelque chose aux camarades, songea-t-il, tandis que le capitaine s'amusait à me faire danser."

Et il conclut.

"Il faudra que je lui demande de ne plus plaisanter de la sorte. Il m'empêche d'observer."

À ce moment précis, Thélis inclina fortement l'appareil et Jean aperçut, beaucoup plus bas, un avion qui semblait glisser vers l'arrière-front allemand. Son cœur battit.

– Un fokker !

D'un vigoureux élan il fit basculer sa tourelle et, ses mitrailleuses pointées sur l'ennemi, tira. Les balles encadrèrent d'assez près l'avion, mais un nouveau virage de Thélis le mit hors de vue.

"S'il m'avait laissé continuer, pensa Herbillon avec désespoir, je l'aurais descendu."

Quand le capitaine atterrit, trois appareils étaient déjà sur le terrain. Aussitôt qu'ils furent hors de leurs carlingues, Thélis dit à Herbillon :

– Hé bien, vous êtes content, vous l'avez, votre combat ?

L'aspirant, songeant aux quelques rafales qu'il avait lâchées, répondit :

– Ce n'est pas un combat, ce n'est rien du tout.

Le capitaine le contempla avec une sincère admiration.

– Compliments, le bleu. Sept avions à nos trousses et un descendu, cela ne vous suffit point !

Une vague inquiétude s'insinua dans l'esprit de Jean, qui l'empêcha de répondre.

Le capitaine, vraiment, ne paraissait pas plaisanter. D'ailleurs, les autres équipages s'approchaient et l'aspirant entendit Brûlard crier :

– On l'a eu, n'est-ce pas, mon capitaine ?

– Oui, fit Thélis. C'est Neuville et Virense qui l'ont abattu.

Herbillon frappé de stupeur n'arrivait point à comprendre son infortune. Ainsi les acrobaties du capitaine, loin d'être une brimade, avaient été des mouvements de lutte, ainsi les camarades égaillés sous l'attaque brusque avaient fait un travail glorieux et lui, absorbé par le paysage, incapable d'observer dans la danse des appareils, il n'avait rien vu.

Une bouffée de honte lui rougit le visage, mais comme il n'avait pas encore enlevé son passe-montagne, on ne s'aperçut de rien.

Surmontant son malaise, il allait se mêler à la conversation quand le dernier appareil du groupe vint rouler sur le terrain. Le toubib en jaillit et courut vers les officiers rassemblés près des hangars. Une fureur comique tordait ses lèvres. Dès qu'il fut auprès d'eux, il cria :

– Quel est l'animal parmi vous qui a failli me descendre ?

Personne ne répondit, mais Herbillon se sentit près de défaillir. Il ne lui restait même plus la consolation d'avoir effrayé un ennemi ; il avait tiré sur un camarade.

Cependant, le capitaine le montrait à tous en disant :

– Un fier cran, notre Herbillon. Le coup était dur, il n’a pas bronché.

V

Le soir, lorsque, selon son habitude, Maury se fut retiré de bonne heure après le dîner, Thélis réunit tous les observateurs.

– Il faut, leur dit-il, remplacer l'équipage Deschamps-Gival. Vous êtes trois disponibles : Reuillard, Charensole, Herbillon. Comme nouveaux pilotes, le sergent Duchêne et le caporal Boschot ne sont pas au point. Mais Maury vaut un vieux routier. Qui veut monter avec lui ? Les anciens, naturellement, choisissent d'abord.

Il regardait Reuillard, certain que le vieux soldat allait demander la préférence, mais celui-ci se bornait à tirer sur sa moustache à l'arracher. Les yeux étonnés de Thélis glissèrent de son visage osseux vers les autres. Sur tous ils perçurent la même hésitation.

Marbot, qui suivait la scène avec intérêt, murmura :

– Ils n'en veulent pas, c'est clair. Il a une tête de guigne.

Le capitaine poussa un juron furieux, mais il était trop tard. Le gros lieutenant avait donné une figure précise à la répugnance instinctive de chacun et Thélis, qui connaissait la force de la superstition sur des hommes qui jouaient chaque jour leur vie, comprit qu'il lui serait difficile de trouver un volontaire pour partager la chance de Maury. Il essaya pourtant de lutter.

– Tu es un imbécile, dit-il froidement à Marbot. Maury pilote aussi bien que moi et je voudrais avoir son calme.

Il n'y eut pas de réponse et Jean sentit que dans l'esprit de ses camarades et dans le sien propre se liait le même faisceau d'idées, grossières mais invincibles : à sa première sortie, Maury avait eu un combat malheureux et Deschamps était mort en essayant de le rejoindre.

Contre cela nul raisonnement ne tenait, mais personne n'osait en faire l'aveu.

– Je préfère un gars plus jeune, murmura Reuillard. Quatre-vingt-dix ans à deux, c'est trop lourd pour un seul coucou.

– Pour moi, dit Charensole, j'ai promis à Boschot, nous sommes du même régiment.

Il allait continuer lorsque Claude parut.

Aussi maître qu'il fût de lui-même, Thélis ne put retenir un geste vers ses camarades. Il ne fallait point la sensibilité de Maury pour deviner l'embarras que son entrée faisait naître. Pour lui, ce fut une oppression physique. Il murmura précipitamment, comme pour s'excuser :

– J'avais oublié mon livre sur la table.

Gauchement, cible des regards, il traversa la pièce et se retira, plus voûté et plus pâle encore qu'à l'ordinaire.

L'apparition n'était point faite pour rassurer. Comment se confier à des mains si débiles ? Comment lier son destin à celui de ce corps qui semblait d'avance accepter le malheur ? Thélis, frappé lui-même, ne savait par quel argument renouer l'entretien.

C'est alors qu'Herbillon se décida. Le passage de Maury qui, chez les autres avait simplement confirmé une inquiétude, ranima chez le jeune homme le sentiment de respect et de pitié qu'il éprouvait pour Claude. Son imagination se représenta, trop vivement pour qu'il la pût tolérer, la détresse de son ami rejeté encore, et de la plus cruelle façon, de cette fraternité morale qu'il recherchait désespérément.

Certes, ce n'était point là le pilote qu'il avait rêvé pour le conduire aux luttes mémorables. Mais son aventure du matin lui conseillait la modestie et, de plus, n'était-ce point une occasion éclatante de montrer à Thélis son courage en lui demandant ce que refusaient les camarades ?

Sans distinguer ce qui, de la vanité ou de la pitié, le poussait davantage, il déclara :

– Je ferai équipage avec Maury, mon capitaine.

Ce fut à partir de ce moment que Thélis tutoya Herbillon.

Claude se jeta vers l'aspirant qui entra dans sa chambre.

– Cela continue donc ? s'écria-t-il, cette hostilité, ce malaise...

Herbillon dit, feignant la surprise :

– Je viens finir votre whisky. C'est aujourd'hui l'occasion de nous enivrer. Je deviens votre passager perpétuel.

– Comment ? murmura Claude, interdit.

– Mais oui. Nous formons équipage.

Des yeux trop pénétrants se posèrent sur ceux du jeune homme, et plein d'une amertume infinie, Maury demanda :

– Les autres ont bien voulu vous livrer à mes soins ?

Puis il dit avec douceur et gravité, comme pour un serment :

– Ils ont eu raison.

Le printemps triomphait. L'air moins dense palpitait comme une flamme et du haut des avions, la cathédrale de Reims semblait moins meurtrie. Claude et l'aspirant volaient beaucoup.

Ils connurent ensemble les départs de l'aube où la voix sauvage des appareils éveille le jour ; les retours au crépuscule quand, moteur calé, ils descendaient lentement avec la lumière ; les surveillances paisibles, simples promenades attentives ; les combats où la même inquiétude et la même espérance faisaient bruir leurs tempes. Ils partagèrent l'émotion physique des chutes brusques et la joie mathématique des acrobaties. Ils apprirent à sentir en même temps, sans la voir et par une singulière divination, l'approche de l'ennemi. Dans la furie de l'hélice et du vent qui étouffait la voix humaine, ils surent se comprendre d'un signe et souvent Maury, se tournant vers son compagnon, trouvait en ses yeux la réplique de sa pensée.

Alors ils comprirent vraiment ce que les camarades entendaient par équipage. Ils n'étaient pas simplement deux hommes accomplissant les mêmes missions, soumis aux mêmes dangers et recueillant les mêmes récompenses. Ils étaient une entité morale, une cellule à deux âmes qui battaient d'un rythme pareil. La cohésion ne cessait point hors des carlingues.

Elle se prolongeait en subtiles antennes, par la vertu d'une accoutumance indélébile à se mieux observer et se mieux connaître. Ils n'avaient fait que s'aimer ; ils se complétèrent.

Leurs habitudes et leurs goûts n'en furent point changés. Ils étaient pour cela de natures trop différentes. Mais entre eux circula dès lors, invisible et sans défaillance, l'accord mystérieux qui, là-haut, dans l'air vif, chargé d'ivresse et de péril, modelait en même temps le sourire ou l'angoisse de leurs bouches.

Quand l'aspirant partit en permission, Maury le chargea de porter une lettre à sa femme.

DEUXIEME PARTIE

I

La journée qui suivit l'arrivée d'Herbillon à Paris fut étrange.

Au milieu de la joie des siens, nuancée d'un respect attendri, dans les rues familières dont rien ne pouvait entamer le murmure, les visages de l'escadrille le poursuivaient. Thélis donnait des ordres. Marbot fumait sa pipe, la nuque étroite de Maury se penchait sur un livre. Le fragile soleil le faisait songer à la brume qui devait flotter au ras du sol gênant l'observation, et l'odeur des automobiles lui rappelait celle des avions.

Cependant il parlait beaucoup et fiévreusement, pour répondre à l'admirative curiosité qui le cernait. Mais une secrète dissonance lui gâtait le plaisir de ses discours.

On attendait de lui des récits, arrangés à la manière des livres et comme son imagination s'en forgeait elle-même avant qu'il ne partît pour le front. Il s'irritait obscurément de céder à cet espoir de merveilleux qui agitait ses auditeurs et de fausser, malgré lui, la peinture de sa vie d'escadrille. L'aurait-on cru d'ailleurs s'il l'avait retracée fidèlement, avec sa paresse et ses vols pour la plupart paisibles ? Le pathétique grossier des journaux avait trop nourri les imaginations pour qu'elles pussent accepter une si étonnante simplicité.

Mais tandis qu'il liait et dénouait dramatiquement les épisodes, une phrase de Maury sans rapport apparent avec ses paroles l'obsédait :

"Savez-vous ce qu'est une attaque à la baïonnette ? des clameurs, des corps portés par une force étrangère, une sécheresse atroce dans la gorge. Voilà tout."

Cependant, à mesure que déclinait ce premier jour et que Jean prenait un contact plus étroit avec ses habitudes anciennes, les lignes dédoublées de ses sensations se mêlaient. Et le lendemain, lorsque dans sa garçonnière il

enveloppa Denise de ses bras avides, il fut en permission, véritablement.

Sa maîtresse, en le revoyant, n'avait pas eu de cri, mais elle tremblait d'un si puissant et trouble émoi que Jean n'avait point reconnu le visage léger. Au bondissement de son cœur, il avait compris combien ce corps lui était doux et chère cette tête ardente.

Ils s'étaient longuement écrit, mais se retrouvaient changés. Lui, s'étonnait de découvrir sur les lèvres de Denise un goût si profond. Elle, ne pouvait croire que trois mois de vie nouvelle eussent gravé tant de décision sur un front encore tendre et allumé un étrange regard, plus perçant et plus vague, en des yeux naguère enfantins.

Elle releva ses cheveux défaits pour le mieux contempler. Sous ces prunelles, Herbillon se sentit enfin tel qu'il rêvait d'être. Leur regard faisait refleurir l'image qu'il se faisait de lui-même lorsque Denise l'accompagnait à la gare et que son expérience avait lentement fanée. Auprès de son amie une gloire naïve étendit sur lui ses ailes. Et quand, parmi les caresses, il raconta sur le mode épique, et plus faussement que jamais, ses vols et ses combats, le récit lui en parut véridique.

Les entrevues suivantes atténuèrent ; cette gravité. Retombant dans le ton qui leur fut coutumier, leur amour eut de nouveau une nuance de jeu impudique et allègre.

Toutes les heures disponibles d'Herbillon coulaient auprès de Denise. Elle se montrait toujours prête à le rejoindre. Il marquait parfois la surprise heureuse que lui donnait cette parfaite liberté, mais, fidèle au mystère dont elle entendait envelopper sa vie, elle ne répondait que par un rire dont l'orgueilleuse insouciance disait l'exclusif empire que sa tendresse exerçait sur elle. Pourtant, Jean croyait alors saisit en ses yeux mobiles une flamme inquiète qu'il n'y connaissait point et comme une question qu'elle n'osait formuler...

Un matin, en s'éveillant, Herbillon eut un sentiment de regret. De son esprit confus, l'idée émergea que sa permission s'achevait le lendemain. À cette constatation pénible se mêlait le souvenir d'un devoir qu'il avait encore négligé de remplir. Il avait remis de jour en jour le soin de porter la lettre que Maury lui avait confiée et qui, depuis une semaine, attendait dans la poche de sa vareuse de voyage.

Il se jugea sévèrement et, comme son après-midi était occupé par Denise, il résolut de se rendre aussitôt à l'appartement de son ami.

Déjà, une curiosité impatiente se levait en lui. Il allait voir la femme qui avait chargé de tendresse et de souffrance l'existence de Claude. D'après le portrait qu'il en avait tracé, Herbillon imagina un visage grave et pâle, un front très net et, sur tous les traits, une expression de mystère.

– Il serait drôle que j'en devienne amoureux, se dit-il avec un sourire incrédule.

Il apporta le soin le plus attentif à son habillement, passa un vernis spécial sur ses bottes qu'il entretenait lui-même, coiffa son képi avec une minutieuse négligence et sortit, assez vain de sa personne.

La femme de chambre, en le priant d'attendre, le fit pénétrer dans un petit salon. La pièce, tendue de soie dorée très claire, respirait une accueillante gaieté. De grands vases blancs portaient une couronne ardente et rousse de soucis. Des coussins tendus d'étoffes précieuses et fanées se couvraient sur un divan bas.

Herbillon s'admirait dans la glace ovale, galonnée de vieil argent, lorsque le rythme d'un pas vif lui serra le cœur. Avant qu'il ait eu le temps de comprendre pourquoi, une jeune femme parut sur le seuil !

Un cri se brisa dans la bouche de Jean.

– Den...

Il venait de reconnaître sa maîtresse. Mais aussitôt la rencontre lui parut tellement inadmissible qu'il douta. Il subissait l'effet de quelque prodigieuse ressemblance ou bien ses yeux trop accoutumés à l'image de Denise l'apercevaient partout.

Mais la jeune femme demeurait dans l'embrasure de la porte et sa voix – quoique imperceptible – était bien celle qu'il craignait d'entendre lorsqu'elle dit faiblement :

– Je t'attendais.

Herbillon reculait lentement sans pouvoir arracher d'elle un regard égaré. Il cherchait un mot, un geste qui le pût tirer de la stupeur qui l'étourdissait. Elle cependant, toujours immobile, continuait :

– Claude m’a déjà demandé si tu étais venu.

Le nom de son ami sur les lèvres de sa maîtresse. La lettre qu’il avait dans sa poche... les aveux sur la route de Jonchery. Les caresses dans sa garçonnière... Tout ondoyait dans le cerveau du jeune homme, une lourdeur liait ses membres et le salon était plein de brume. Il balbutia, comme pour se convaincre de l’incroyable :

– Ainsi... Hélène Maury.

Elle baissa la tête. Jean essuya son front moite.

– Allons, explique, dit-il sourdement.

La jeune femme eut un geste d’impuissance : tout n’était que trop clair. Elle dit cependant :

– J’ai appris, par l’adresse d’abord, par ses lettres ensuite, que vous étiez à la même escadrille. Je croyais que tu n’ignorais plus rien.

– Quoi ? tu supposais que, sachant, je me tairais ?

– Je l’ai bien fait, moi.

De la révolte et une fierté obscure l’animaient ; tout à son anxiété de comprendre, Jean n’y prit garde... Il raisonnait pour lui seul.

– Comment pouvais-je savoir ? Tu m’as tout caché : jusqu’à ton vrai prénom ! Jusqu’au détail le plus infime !

– Mais il t’a parlé de moi, j’en suis sûre ! s’écria-t-elle.

Le regard de son amant se posa sur la jeune femme comme si jamais encore il n’avait scruté ses traits. Un murmure stupéfait coula de ses lèvres.

– De quels yeux t’a-t-il donc vue ? Mais il t’a décrite dix fois sans que jamais le moindre soupçon me vînt.

Accablé, il songeait à la méprise monstrueuse de son ami, ignorant encore qu’une femme a cent visages tous aussi véritables, car ce n’est pas elle qui les façonne mais ceux qui la regardent en la chérissant.

Profitant de sa rêverie, elle se jeta soudain vers lui, l’entoura de ses bras nus :

– Embrasse-moi, Jean, supplia-t-elle.

Chaque nerf d'Herbillon tressaillit de révolte.

Denise imaginait donc que, la première surprise dissipée, il allait la reprendre comme avant. Il défit brutalement les mains caressantes et d'une voix dure :

– Écoute, fit-il, tu ne sais donc pas combien il t'aime ?

L'humiliation assombrit les traits de la jeune femme, mais elle voulut trouver une raison flatteuse à ce refus.

– Tu es jaloux ? demanda-t-elle.

Un sourire insultant crispa le visage d'Herbillon. Denise ne voulait donc pas comprendre qu'une honte atroce, pareille à celle d'un inceste brusquement révélé, qu'un sentiment unique fait de respect et de pitié, de fraternité d'armes, se trouvait à jamais souillé, corrompu ! Et à l'instant même où il l'apprenait, elle osait le venir tenter de son corps dont il retrouvait avec une étrange haine la forme émouvante sous l'étoffe entrouverte.

Il lui sembla que le fantôme pitoyable de Maury était là qui suivait leur dialogue et tout frémit en lui de fureur indignée : sa jeune loyauté pure encore de compromis, son instinct de camaraderie, exalté par la vie d'escadrille la fierté qu'il avait des confidences d'un homme supérieur à lui par le raffinement spirituel et sensible, sa nature fougueuse qui n'admettait point d'accommodement avec le destin.

– Il s'agit bien de jalousie, cria-t-il. Mais j'aimerais mieux cela, mille fois mieux, tu entends. Comment vais-je retourner là-bas, maintenant ?

– Ah ! c'est à lui que tu penses ! Je ne suis plus rien pour toi ! Ignorais-tu, par hasard, que j'avais un mari ?

Herbillon répondit avec sincérité.

– Je le croyais à l'arrière.

– Pourquoi ?

– Son âge.

– Qui te l'avait dit ?

Il ne trouva point de parade. Triomphante, elle reprit :

– Alors, sur une simple supposition que tu n'as même pas contrôlée et qui

d'ailleurs n'excuse rien, tu t'absous, et moi tu me condamnes parce que le hasard t'a jeté sur Claude.

Un élan de rancune sourde lui fit négliger de poursuivre son avantage.

– Pourquoi est-il entré dans l'aviation ? s'écria-t-elle.

– Tais-toi ! dit Jean. C'est pour te plaire.

– La belle trouvaille !

Jean ne devina point que seul un amour primitif, éperdu et dont il était l'objet pouvait expliquer cette révolte contre une décision qui menaçait de l'éloigner d'elle. Il y vit une cruauté qui l'exaspéra.

– Vraiment, je ne te connaissais pas, fit-il avec froideur.

– Oui, parce que je riais pour te faire rire, parce que je ne voulais pas qu'une ombre t'effleurât, tu t'es imaginé que, comme toi, je jouais à l'amour.

– Mais comprends donc enfin ! Ton mari me chérit comme un frère.

– Tu n'y penserais pas si tu m'aimais, dit-elle très bas, en se laissant tomber sur le divan.

Sa colère avait fui, remplacée par une tristesse lasse. Des larmes embuaient ses prunelles. Jamais Herbillon ne l'avait vue pleurant. Il se sentit soudain désemparé, vide. N'avait-il pas été inutilement brutal ? De quoi était-elle coupable ? Il ne savait plus rien, sauf que sa nuque était douloureuse et qu'il ne pouvait pas laisser pleurer cette femme.

Il lui baisa doucement les cheveux puis, sans forces, s'assit auprès d'elle. Ils demeurèrent longuement silencieux. Avec gaucherie Denise referma le peignoir qui glissait, découvrant sa gorge. Ce mouvement de pudeur timide, qui s'alliait si mal à ce que Jean connaissait de sa maîtresse, le bouleversa de pitié pour elle, pour lui et aussi pour Claude.

Lisant dans ses yeux une peine poignante, elle dit, pleine d'un étonnement pensif :

– Tu l'aimes donc tant ?

Il hocha douloureusement la tête, voyant qu'elle subissait à son tour l'invisible présence de Claude.

Mais que répondre ? Certes le sentiment qu'il avait maintenant pour

Maury ne ressemblait en rien à l'amitié fière et nette qu'il nourrissait avant de franchir le seuil de ce salon. Il s'y mêlait une répugnance qui la faisait grotesque, difforme.

C'était si lourd, si intolérable, qu'il se leva, Denise n'eut pas un geste pour le retenir.

– Tu pars, Jean ? dit-elle.

Et après une longue pause.

– Pour toujours ?

Il l'enveloppa d'un regard sans vie, murmurant :

– Je ne sais plus rien.

Il se retrouva dans la rue. Les passants avaient des visages translucides, les voitures roulaient sans bruit car il n'entendait que le bourdonnement de ses oreilles. Il allait au hasard parmi des ombres dont il faisait lui-même partie.

Cependant, un vague souvenir lui faisait presser le pas. Il devait déjeuner tôt, car il avait un rendez-vous ensuite. Mais avec qui ? Une pensée aiguë le traversa : Denise l'attendait.

Aussitôt la rumeur de l'avenue, suspendue jusque-là par il ne savait quel sortilège, se déversa dans sa tête. En même temps les hommes et les femmes qu'il croisait reprirent une consistance et une couleur charnelles. De se retrouver parmi les vivants, il éprouva un allègement si vif, un si complet oubli, que l'idée de rencontrer bientôt sa maîtresse lui fut agréable. Il la revit telle qu'elle était hier encore, se complut à ses mouvements harmonieux et faciles, la fit sourire, s'étirer avec une langueur ardente, admira l'insouciance de ses yeux gris.

Cette image lui parut tout à coup très ancienne, la pièce dont il sortait lui revint à la mémoire. Et, au lieu du visage qu'il évoquait, un autre surgit, anxieux, trouble, qui n'avait avec le précédent qu'une parenté toute formelle. Il voulut l'anéantir. En vain. La vision neuve effaçait la première, s'appliquait sur elle ainsi qu'un masque, immobile d'abord, bientôt vivant. Il sut que jamais plus il ne retrouverait la figure qu'il avait si longtemps crue indélébile et sienne et songea qu'un matin suffit à tuer un visage dont aucune ligne pourtant n'a bougé.

Ses parents lui trouvant un air défait, crurent que son départ imminent était la cause de sa tristesse. Pour la dissiper ils simulèrent une gaieté qui n'éclaircissait point leurs regards et lui, pour les rassurer, usa de la même feinte.

Cependant la pensée de son après-midi vide le terrifiait. Il se sentait incapable de lire. L'heure hypnotique des bars était encore lointaine. Ses yeux croisèrent ceux de son frère qui suivait tous ses gestes avec admiration.

– Que fais-tu après le déjeuner, Georges ? lui demanda-t-il brusquement.

– Je vais au lycée, tu le sais bien.

– Non, tu restes avec moi. Nous n'avons pas eu le temps de causer et je pars demain.

Il savait que ce congé imprévu ne pouvait être refusé s'il le demandait et pour remplacer une présence qui peuplait ses jours, il avait besoin de la tendresse de l'enfant, à lui entièrement dévouée et comme amoureuse.

Malgré les protestations de son père, il emmena Georges au café, lui fit servir des liqueurs, le traitant en égal. Il lui parla de Thélis ainsi que d'une légende, sûr que le jeune garçon comprendrait mieux que personne l'âme ingénue et brûlante du capitaine. Il l'interrogea sur ses professeurs, ses camarades. De tout ce qui faisait la vie de son frère il était encore si près lui-même que son intérêt n'était point factice et qu'ils riaient des mêmes plaisanteries, vibraient des mêmes indignations.

Quand il ramena Georges, une douceur atténuait sa souffrance, car il avait, dans ce commerce enfantin, allégé le fardeau trop lourd encore pour lui de sa peine d'homme.

Durant toute la soirée, Herbillon put ne point songer à Denise. Il avait un dîner avec des camarades permissionnaires de sa promotion de Fontainebleau. Venant de leurs batteries camouflées, de leurs abris enterrés, ils écoutaient avec admiration les récits que leur faisait Jean de sa vie libre, pleine de confort et de risque, à l'escadrille. Mille commodités qui, là-bas, lui paraissaient insignifiantes, prenaient, comparées au sort de ses anciens camarades, figure de privilèges. Et le danger quotidien et mortel qui en était la rançon lui faisait considérer avec un dédain secret et ravi ces garçons rivés à la terre, ces comptables de tir, comme il les appelait intérieurement et pour qui les hommes de l'air avaient trouvé l'expression générique et hautaine de

rampants.

Comme il était naturel, le dîner, malgré les ordonnances de police, ne se termina qu'à l'aube et dans l'ivresse.

Pourtant la première image qui passa, au réveil, dans la pensée encore fumeuse d'Herbillon, fut celle de Denise. Le débat qu'il avait réussi la veille à différer par des artifices ingénieux s'imposait à lui. Il lui fallait arrêter définitivement sa conduite envers sa maîtresse et envers Claude. Pour celui-ci il avait le temps de réfléchir encore, mais pour Denise il devait agir sans retard.

Ils ne s'étaient pas expliqués, leur dernière entrevue s'était déroulée en paroles incohérentes, en mouvements instinctifs. Pouvait-il rompre ainsi une liaison dont il subissait toujours le charme empoisonné ? Pourquoi ne point la revoir, et, tendrement, lui dire l'impossibilité de leur amour ?

Mais, par un étrange revirement, les raisons que naguère il estimait irréfutables, lui semblèrent sans force, et prévoyant les réponses de Denise il se trouvait, d'avance, désarmé. Car la situation lui apparaissait sous une face nouvelle, non plus dans le plan de ses rapports avec Maury, mais sous l'aspect où sa maîtresse devait l'envisager.

À ses yeux, en vérité, rien n'était changé. Ce qui pour lui avait été une révélation déchirante servait depuis de longs mois de base à l'existence de Denise. Que son amant et son mari se fussent rencontrés à la même escadrille, qu'une affection profonde les eût liés, que la pratique de l'équipage eût soudé leurs nerfs en un même faisceau, qu'y pouvait-elle et en quoi cela devait-il l'éloigner de Jean ? Et comment pouvait-elle partager l'horreur d'une situation qu'elle avait acceptée dès le début et dont lui avait profité sans remords, lorsqu'il n'en connaissait point la victime ? Puisqu'il n'avait pas essayé de pénétrer en sa vie, puisqu'il s'était contenté de son corps et de son rire, qui donc lui donnait le droit de briser une tendresse qu'il venait de voir si véhémence et douloureuse ?

Et pourtant il ne pouvait plus s'y prêter. Cela, il le savait par une conviction intime, plus forte que tous les arguments. Mais dans l'impuissance où il était de la faire prévaloir devant sa maîtresse, et redoutant la souffrance qui l'accueillerait, il résolut de partir sans revoir Denise. Il ne restait d'ailleurs qu'à remplir quelques heures, puis l'escadrille l'absorberait.

Il passa cette dernière journée en compagnie des siens, tout imprégné de la tristesse languide qui suit les renoncements. Mais tandis qu'ils conversaient à mi-voix, parmi les ombres descendantes, celle de la mort glissa vers Herbillon. Des phrases de camarades se levaient en sa mémoire.

– Une escadrille se renouvelle vite.

– Plus on vole et plus on réduit sa chance. Il avait, en quelques semaines et par une accalmie du front, vu disparaître Berthier, Deschamps, Gival. Rien ne justifiait la foi qu'il avait en son corps invulnérable. Un éclat de ces obus qui mouchetaient chaque fois sa route aérienne suffisait pour lui fermer les yeux. Son destin dépendait de l'adresse d'un chasseur allemand, d'une inclinaison – juste par hasard – de mitrailleuse, d'un caprice de moteur.

Combien fragile était sa vie et vaine l'angoisse qui l'étreignait depuis deux jours ! Combien faible était sa chance, jumelée à celle de Maury, d'échapper aux embûches de l'air ! Et leur anéantissement simultané ne viendrait-il point tout résoudre bientôt ?

Mais en même temps que se faisait en lui ce travail funèbre, un désir profond comme l'instinct de vivre le dressa, impatient. Puisqu'il en était ainsi, que rien ne comptait auprès de la mort qui guette, n'avait-il point droit à tout, lui qui retournait vers elle, et pourquoi refuser du destin une offrande peut-être suprême ?

La nuit venait qui allume, plus vifs et plus rudes, les feux du désir. Elle le revit vers cette maison que la veille seulement il avait appris à connaître et hanté par la seule crainte de n'y point trouver Denise.

Lorsqu'elle aperçut sa bouche tremblante, ses fiévreuses paupières, elle se jeta vers lui plus emportée et plus belle que jamais.

II

De nouveau le train roulait Herbillon vers la ligne de combat. Mais il songeait à celui qui s'embarqua trois mois plus tôt avec un peu d'attendrissement et de dédain comme à quelque frère beaucoup plus jeune et très ignorant.

L'impatience d'arriver ne serrait plus sa gorge d'une angoisse enivrante. Les questions qui lors de son premier départ semblaient essentielles n'existaient plus pour lui. Il savait maintenant que l'on n'étonnait personne à l'escadrille par le courage, car brave ou non, chacun faisait honnêtement la même tâche périlleuse ; il savait que l'art de regarder valait plus que la témérité, que les fantaisies d'une balle folle faisaient un victorieux aussi bien qu'une victime et que la chance régissait les exploits. Le hasard dont il était le sujet passif lui inspirait une crainte dont il n'avait plus honte, sûr de ressaisir dans sa carlingue le sang-froid nécessaire et toute sa volonté de réussir.

Il se laissait cahoter sans mélancolie. Si l'expérience avait tараudé ses illusions héroïques, elle les avait remplacées par un sentiment de sécurité qui n'allait point sans douceur. À la gare de Jonchery l'attendait la voiture marquée du lapin blanc, totem de l'escadrille. Dans sa chambre familière, où les murs avaient, par ses soins, perdu leur maussaderie, Mathieu l'ordonnance aurait allumé la chanson crépitante du poêle à essence. Au réveil, il retrouverait les camarades. Le rire de Thélis animerait le mess ; la face réjouie de Marbot s'étonnerait des dépenses qu'il avait faites en permission ; le capitaine Reuillard de sa moustache grise tirerait des réflexions obscènes.

Il retournait dans une famille accueillante et nombreuse, la saine et rude famille des hommes seuls, où des lois élémentaires gouvernaient l'existence sans les charger d'inutiles soucis.

À mesure qu'il approchait du terme de son voyage, les images de Paris dont il vivait si fortement quelques heures plus tôt pâlissaient jusqu'à devenir

indistinctes.

Il lui avait fallu un jour pour s'adapter à la permission, le front le reprenait avant qu'il n'y fût.

Le lendemain, comme les premiers instants qui suivent le sommeil gardaient l'aspirant dans le réseau de leurs songes, Maury pénétra dans sa chambre avec précaution. Par une défense inconsciente, Herbillon referma les yeux, mais à travers les cils il observa.

Claude s'était arrêté sur le seuil. De la robe de chambre qui cachait les défauts de son corps émergeait sa tête pensive, ennoblie par la lumière du matin. Il contempla longuement le visage immobile d'Herbillon et ce regard attendri versait dans l'âme du jeune homme un trouble sans cesse grandissant. Son remords, abîmé dans les dernières caresses de son amie, ressuscitait plus aigu. Il eut envie de crier :

– Vous ne pouvez plus me regarder ainsi.

Mais, timidement, Maury ferma la porte.

Aussitôt, Jean rouvrit des yeux lucides sur la réalité. Dans les prunelles de Claude brûlait une tendresse qu'il ne méritait plus. Il n'avait même pas pour se défendre l'excuse de l'ignorance, puisqu'avant de partir il avait commis une consciente et suprême trahison. Les sophismes dont il s'était alors étourdi tombaient dans cette chambre aux lignes froides, aux tons sévères de cellule. Ici tout était net, comme la mentalité des mœurs de l'escadrille et cela forçait à juger avec précision et clarté. La situation qui, à Paris, semblait si complexe, se réduisait ici à des formes nues.

Le jeune homme résolut fermement de prier le capitaine de mettre fin à leur équipage et, s'il le fallait, de tout dire à Maury. C'était le seul parti auquel il pût s'arrêter dignement et peut-être même Claude pardonnerait-il.

Il imagina complaisamment cette scène faite de franchise et de générosité réciproques et pensa qu'elle convenait à la vie qu'il, reprenait. N'en voyant pas le côté puéril, livresque et cruel, mais seulement pathétique, il se leva délivré et plein de joie de revoir les camarades.

La réception fut celle qu'il avait prévue. Il était désormais celui qui revient occuper sa place à la table et aux luttes communes. On lui présenta les nouveaux arrivés : Narbonne, qui remplaçait Deschamps, et l'aspirant

observateur Michel. Il apprit que Neuville avait reçu la croix et qu'aussitôt il avait été réclamé au ministère, que Brûlard avait été blessé, qu'à Jonchery, Florence était soupçonnée d'espionnage.

Et la journée coula rapidement, dissipée en des habitudes où il s'encastrait avec un automatisme satisfait. Dans sa chambre il disposa des étoffes nouvelles rapportées de permission, rangea des livres, se rendit au terrain, visita les sous-officiers, s'installa dans l'existence qui pour quatre mois allait être sienne, à moins qu'un accident – probable, mais que son instinct n'admettait point – y vînt mettre fin.

Et quand, en sabots, une vieille vareuse couvrant mal son chandail râpé, il vint s'accouder au bar où le nouvel aspirant officiait, sa première conversation avec Marbot lui revenant à la mémoire, il s'avoua que le gros observateur avait eu raison, que l'essentiel, à l'escadrille, n'était ni les vols, ni les bravoures, ni la peur, ni même la mort, mais le confort et l'art de l'organiser.

Tandis qu'il fumait devant un verre de porto, une main, dont il reconnut la pression nerveuse, le toucha.

– Vous buvez seul, mauvais camarade, s'écria Maury. Vous n'avez pas trouvé un instant pour causer avec moi.

Herbillon esquaissa un geste vague, mais le reproche de son ami le pénétra de honte. Il avait en effet, évité de se trouver seul avec Maury et cela lui parut d'une insigne lâcheté. Puisqu'il devait avoir avec lui une explication nette, pourquoi user d'aussi pauvres moyens ?

Il répondit.

– Je remettais à ce soir notre entretien.

Sa voix porta la trace de l'effort qu'il faisait pour supporter le regard de Claude et du défi qu'il s'adressait à lui-même, Maury le remarqua mais, connaissant l'acuité malade et parfois trompeuse de sa sensibilité, n'y voulut point prêter attention.

Des camarades entraient, apportant cette gaieté sans apprêt qui était comme la tonalité de cette grande pièce où vibrait l'âme sonore de l'escadrille. Le jeune homme, assailli de plaisanteries, se détourna de Maury.

La table desservie, Thélis demanda :

– Herbillon, tu reprends le bridge ? L’aspirant hésita. Claude le fixait d’un regard suppliant. Allait-il différer encore la minute de l’aveu ? Il ne voulut point céder à sa faiblesse qui déjà se réjouissait de ce répit.

– Pas ce soir, mon capitaine, dit-il, je vais me coucher tôt.

Des railleries flatteuses sur l’emploi de sa permission commentèrent cette réponse tandis qu’il s’engageait dans le couloir.

Jusqu’à ce qu’ils fussent dans sa chambre, Claude, malgré l’impatience dont Herbillon le devinait tremblant, ne dit pas un mot, comme s’il n’osait point confier son émotion à des murs étrangers. Mais à peine la porte fut-elle refermée sur eux, avant que l’aspirant ait pu se composer un visage ni affermir sa résolution, Maury demanda :

– Comment trouvez-vous Hélène ? Comment vous a-t-elle parlé de moi ?

Devant ces yeux agrandis, devant ce corps qu’un mot imprudent pouvait, semblait-il, briser ainsi qu’une corde trop tendue, le jeune homme sentit que jamais il n’aurait la force inhumaine de parler. Les phrases qui, lorsqu’il était seul, lui avaient paru si nobles, si aisées, sa bouche maintenant se refusait à les livrer. Non, à un amour pareil mieux valait mentir, mentir avec ténacité, ruse et patience, mentir comme une femme éperdue plutôt que de laisser filtrer, fût-ce goutte à goutte, la vérité.

D’un coup il perçut de quelle impalpable matière étaient faits tant de silences qu’il avait jusque-là estimés ignominieux. Un immense mépris, une tristesse amère de la vie, emplirent son cœur, cependant qu’avec prolixité, avec une manière de rage et d’enivrement dans le dégoût qu’il prenait de lui-même, il disait à Maury les vertus de sa femme et l’amour qu’elle avait pour lui.

Lorsqu’il eut terminé, le regard attentif de Claude était nuancé de surprise.

Elle m’aime tellement ? demanda-t-il.

– Puisque je vous l’affirme, cria nerveusement Herbillon.

La dureté de sa voix frappa Maury qui observait que les paroles de l’aspirant ne lui donnaient point la joie qu’il était en droit d’attendre d’elles. Et Jean sentit chez Claude une étrange incrédulité.

Ils n'auraient su préciser la nature de leurs intuitions mais ce n'était pas en vain que des heures de vol partagées leur avaient communiqué une secrète puissance de pénétration mutuelle.

Inconsciemment presque, Maury murmura :

– Vous ne me cachez rien ?

Une envie furieuse de sincérité s'empara d'Herbillon, mais le sentiment de son impuissance à parler s'était trop fortement rivé en lui.

– Votre maladie de douter s'étend donc jusqu'à moi ? fit-il avec un sourire forcé.

De tout autre l'argument n'aurait point porté. Mais Claude avait de la franchise d'Herbillon et de son amitié une idée si haute que la sérénité revint en lui.

– Maintenant, dit-il affectueusement, parlez-moi de votre amie. Elle vous paraîtra plus proche.

Jean se leva d'un bloc. Il avait pu, en ses propos, construire d'Hélène Maury une image abstraite et vide. Mais y joindre maintenant celle de Denise, qui pour lui demeurerait vivante, chaude encore de trahison et de volupté, dépassait sa force.

– Excusez-moi, dit-il, je suis vraiment exténué.

Il sortit, trop brusquement sans doute, car Maury soudain eut très froid.

III

– Un couvert supplémentaire ! observa Herbillon entrant au mess avant le déjeuner.

Voyant que l'aspirant, son cadet, qui surveillait l'ordonnance de la table, disposait des coupes de champagne, il demanda :

– Tu attends un invité de marque, Michel ?

– Je ne sais rien. C'est l'ordre du capitaine.

– Alors, prenons un verre, en attendant.

Ils burent divers alcools qui chauffèrent leurs veines, les disposant aux confidences.

– Tu voudrais bien savoir la raison de ces apprêts ? demanda Michel.

– Mais tu l'ignores toi-même.

– Pas tout à fait, seulement Thélis m'a défendu de parler.

– Une surprise ?

– Pour quelques-uns.

Une timide silhouette s'encadra dans la porte ; une voix méridionale salua les jeunes gens. C'était Virense.

– Le capitaine m'a fait demander, dit-il.

– Vous déjeunez avec nous, répondit Michel.

Herbillon et le pilote regardèrent l'aspirant avec le même étonnement, car les sous-officiers mangeaient toujours à leur mess particulier. Michel, cependant, continuait, impassible :

– Le capitaine m'a recommandé de forcer les portions. Il paraît, mon vieux, que vous avez un rude estomac.

Thélis qui entrait entendit la phrase ;

– Ne troublez pas ce garçon, cria-t-il. Vireuse est comme une fille rougissante. Servez-nous du porto dans les grands verres. Herbillon paiera.

– Tu carbures du mystère ce matin, mon capitaine, dit le jeune homme.

Thélis ne répondit qu'en lui meurtrissant l'épaule. La pièce peu à peu s'emplit et Jean crut voir sur tous les visages, sauf sur celui de Claude, un air de conspiration joyeuse.

– Allons, un quadrille de luxe, cria Thélis.

Tandis qu'emportés par un rythme burlesque et fou, bottes et sabots martelaient les planches, Herbillon songeait à la danse qui l'avait accueilli. La moitié de ceux qui l'exécutèrent avait déjà disparu. Il le constata sans mélancolie ; au contraire, cette pensée lui fit goûter plus âprement l'allégresse simple qui animait tous les corps et comme, à bout de souffle, Marbot implorait grâce, il réclama une nouvelle mesure.

Puis le repas commença. C'était l'heure qu'ils aimaient entre toutes. Appétits sains, dents brillantes, gaietés sonores, ils rapportaient du ciel périlleux une faim de nourriture et de rire, une amitié rude, un besoin de vivre chaudement que contentait la table autour de laquelle, coude à coude, ils dévoraient et criaient en même temps.

Le capitaine fit asseoir près de lui Vireuse et plaça Herbillon près de Maury, maintenant pilote le plus ancien. La cave de l'escadrille contenait quelques vins de choix. Thélis ordonna de les faire monter tour à tour.

– Quel est donc le Mécène ? demanda Jean.

– Bois ! fut la seule réponse qu'il obtint.

Les verres se vidaient dans le bruit ; la boisson attisait la joie coutumière. Il semblait à Herbillon que les regards se posaient sur lui, Claude et Vireuse avec un attendrissement narquois. Cela ne laissait point de l'intriguer, car il pensait que Thélis ménageait à ses dépens quelque énorme plaisanterie ; mais les cris, le vin et cette gaieté plus exaltée encore qu'à l'ordinaire ne lui laissaient ni le temps ni le moyen de deviner.

Quand le champagne, en bouillonnant, s'étala dans les coupes, le tumulte, d'un coup tomba ; les regards se portèrent sur le capitaine qui, debout,

appelait :

– Maury, Herbillon, Virense, approchez, verre en main.

Ils obéirent.

– Trinquons.

Posant sur la table sa coupe épuisée, il tira de sa poche trois feuilles, en prit une au hasard et lut :

"Citation à l'ordre de l'armée : Herbillon Jean-Pierre, aspirant observateur à l'escadrille 39. Le 15 mars, sous un feu violent des batteries anti-aériennes, mène à bonne fin un réglage difficile. Le 26, de concert avec son pilote, abat un drachen. Le 2 avril, assailli par deux avions, repousse l'attaque et termine sa mission."

Thélis avait à peine achevé que Marbot clama :

– Allons, vous autres, un ban à faire trembler la baraque.

Pendant que la vaisselle résonnait, le capitaine fixait maladroitement une croix sur la vareuse d'Herbillon. Il lui piqua fortement la poitrine, et, tout à coup, Jean pensa :

– Je n'ai jamais eu si mal pour l'obtenir.

Maintenant Thélis lisait la citation de Virense et l'aspirant regagna sa place. Dans un engourdissement il vit tous les camarades venir heurter leurs coupes contre la sienne. Il répondait machinalement aux félicitations, mais il s'était comme détaché du groupe amical qui l'entourait et un sentiment bizarre de solitude remplaçait son animation récente.

C'était donc là ce dont il avait rêvé ainsi que d'une merveilleuse récompense ! Ce qu'il avait considéré avec un désir religieux sur l'uniforme des autres ! Thélis, son chef et son camarade adulé, le décorait de sa main et nulle fierté ne se levait en lui, pas même une émotion ! Était-ce la surprise qui tuait la joie lorsqu'elle aurait dû l'accroître !

Un instant d'examen loyal suffit à lui faire pénétrer la raison de son étonnante indifférence : il ne méritait point cette croix ou, du moins, il n'avait, pour la conquérir, rien accompli de rare. Il se rappela les termes de la citation. Certes, ils exprimaient des faits réels, mais ils supposaient un effort décisif, une intervention active du courage qui n'avaient point joué. En les

pesant, il eut l'impression d'une tricherie de sa part.

Il avait bien achevé un réglage alors que les flocons noirs le serraient de si près qu'il lui avait semblé pouvoir les cueillir ; mais ils lui paraissaient tellement inoffensifs qu'ils ne le troublaient point. Il avait bien, avec Maury, mis le feu à un ballon captif, mais le ciel était alors net de tout ennemi et cela ne fut qu'un exercice de tir à la cible. Il avait bien été mitraillé par deux chasseurs allemands, mais leur maladresse fut surprenante et ils avaient sans raison abandonné le combat, lui laissant le champ libre pour finir sa reconnaissance. En ces occasions il avait eu la chance d'être inaccessible à la peur comme aux éclats et aux balles, mais chacun de ses camarades sur le vaste front en faisait autant à chaque sortie. À ce compte ne devait-on pas les décorer tous et tous les jours ? Où était le mérite singulier, l'acte éclatant qui le désignait ?

Il tourna des yeux chargés d'inquiétude vers les visages familiers, pour y trouver une explication, mais il n'y découvrit qu'une affection paisible.

À ce moment, Claude revenait avec sa décoration. Et Jean découvrit sur le visage sensible l'indifférence douloureuse dont lui-même était plein. Il pensa :

"Lui saurait me dire."

Jamais depuis son retour il ne s'était senti si près de Claude, ni aussi privé de ne pouvoir se confier à lui. Percevant cet élan confus, Maury espéra que l'incompréhensible malaise qui s'épaississait entre eux chaque jour davantage, allait fondre enfin en cette heure qui, aux yeux de l'escadrille réunie, donnait ses lettres de noblesse à leur équipage.

– Cette croix, dit-il à mi-voix, n'a pour moi que la valeur d'avoir été reçue en même temps que la vôtre.

Avant que le jeune homme pût répondre, Thélis qui avait aperçu Claude se pencher vers son observateur et qui aimait qu'un sentiment plus profond qu'une simple camaraderie unît les membres d'un équipage, cria :

– Maury, Herbillon, vous n'avez pas honte ? Vous avez oublié de trinquer. Et puis, lorsqu'on décroche une palme ensemble, il est d'usage ici de s'embrasser !

Claude se leva. Toute la tendresse qu'il nourrissait encore pour Herbillon

palpitait obscurément dans ses prunelles. Son grand corps malingre se tendit vers Jean. Mais le jeune homme ne bougeait pas.

L'eût-il voulu, que le geste demandé par Thélis eût été pour ses forces impossible. Ses membres refusaient d'obéir. Il ne donnerait point sous le regard loyal du capitaine, en face de ses camarades, ce baiser de Judas. Jusque-là sa lâcheté ne s'abaisserait point.

– Tu dors ? cria Thélis.

Herbillon, obstinément, regardait la table.

– L'animal est ivre ! dit le capitaine stupéfait. Secouez-le.

Mais Claude était retombé sur sa chaise, évitant de frôler le jeune homme. Il dit dans un sourire contraint :

– N'insistez pas, je vous en prie, mon capitaine. Je sais qu'Herbillon n'aime pas des tendresses publiques.

– L'enfant est fou, ma parole, grommela Thélis.

Puis, remarquant la gêne qui avait suivi l'incident, il cria :

– La séance est levée. Qui m'accompagne à la nouvelle batterie de 105 ?

– Moi, fit Jean, arraché à sa torpeur affreuse par la crainte de se retrouver seul avec Maury.

– Bébé se réveille, fit le capitaine. Bébé veut montrer sa croix aux artilleurs ! Enfin, comme je n'ai rien à te refuser aujourd'hui, je t'emmène.

Jean croisa soigneusement sa peau de bique, tandis que Thélis lui criait :

– Ramasse tes esprits. Je suis plus dangereux au volant qu'en avion.

L'air brutal se refermait sur leurs visages, la voiture lancée par la main hardie du capitaine dansait sur la route défoncée. La vitesse qui, toujours, enivrait Herbillon, chassa les troubles souvenirs, les remords. Thélis irradiait vers lui sa joie de vivre.

Par un bizarre changement d'humeur il goûta enfin le plaisir de sa décoration. Son imagination qui se plaisait aux visions théâtrales lui peignit sous les plus glorieuses couleurs cette course démente, où, jeunes, braves,

élégants, deux aviateurs roulaient vers les lignes. Et pour qu'on la vît, il dégagea sa poitrine à la place où pendait la croix.

Sans souci des trous d'obus, des ponts branlants, des virages meurtriers, le capitaine poussait la voiture à la limite de sa puissance. Jonchery, encore vivant, Cormicy, ravagé, s'évanouirent à leurs yeux. Mais à un croisement de routes, Herbillon heurta du front le pare-brise. Thélis freinait furieusement.

Un piétinement sans cadence animait le chemin camouflé qui venait des tranchées toutes proches.

– Une relève, dit le capitaine. J'ai failli la couper en quatrième.

Les soldats passaient lentement. Leurs souliers difformes se posaient avec peine sur la terre dure. Le chargement pliait les dos. Toutes les faces, si disparates fussent-elles, portaient la même empreinte, on eût dit le même maquillage atroce et fraternel. Parmi la barbe qui rongait les joues ; les mêmes yeux s'ouvraient, immenses.

Et il parut à Herbillon que ces yeux touchaient d'une haine jalouse leur automobile, leurs fourrures, leurs visages nets, bien nourris et tranquilles. Il songea brusquement au repas dont il sortait, au champagne... De sa main crispée, insensiblement, de peur que Thélis le remarquât, il cacha sa croix toute neuve.

IV

Ils sautèrent en même temps de l'avion posé près des hangars. À voir la vibration qui parcourait leurs corps que la sécurité ne réussissait pas à détendre, Marbot comprit tout de suite.

– Un coup dur ? demanda-t-il.

– Cette fois, dit Herbillon, je crois bien que j'ai eu peur.

– Il n'y a pas de quoi te vanter, fit paisiblement le gros homme.

Jean et Maury parlèrent en même temps. Ils avaient été surpris par deux chasseurs, singulièrement habiles et tenaces. La mitrailleuse de Claude avait été faussée par une balle ; celles de l'aspirant n'avaient pu servir, les ennemis se tenaient toujours sous l'appareil. Ils avaient entendu siffler les balles incandescentes et c'était pur miracle qu'ils n'eussent point brûlé en l'air. Marbot s'approcha de leur avion.

– Belle écumoire, remarqua-t-il. Vingt-huit trous dans le fuselage.

– J'ai mal au bras, dit soudain Maury. Herbillon voulut défaire la combinaison de son pilote, mais s'arrêta. La manche était déchirée à la place que montrait Claude et la fourrure roussie.

– C'est le vent de la balle qui vous a meurtri, dit Jean.

– Et toi-même ton chandail est à jour, remarqua Marbot.

Jean regarda son torse. À sept endroits différents chandail et vareuse étaient percés.

Il aspira l'air avidement. Claude avait eu le même réflexe. Ils se regardèrent avec une impression hallucinante d'identité. La tension terrible qui venait de fondre en un bloc leurs craintes et leurs espérances persistait en eux. Il leur semblait qu'au geste de l'un devait continuer à répondre le mouvement complémentaire de l'autre. Le danger, dont ils sortaient, plus pressant que tous ceux qu'ils avaient jusque-là courus ensemble, rendait plus

parfaite encore qu'à l'ordinaire la fusion de leur instinct de vivre.

– Mais comment vous êtes-vous endormis ? s'écria Marbot. Vous avez pourtant bon œil tous les deux, il me semble.

De nouveau, ils croisèrent leurs regards, mais pour les détourner aussitôt, cette fois. Le songe qu'ils poursuivaient, là-haut, sous le ciel pâle, au moment où crépitèrent les premiers coups de feu, revint les visiter.

Maury pensa :

"Pourquoi les lettres d'Hélène cachent-elles une anxiété depuis le retour d'Herbillon, changé ?"

Et Jean :

"Claude me soupçonne-t-il déjà ?"

C'était la hantise qui souvent assoupissait aux heures de vol, l'acuité de leur attention et de leurs sens. Mais comment l'avouer à Marbot ? Tous deux répondirent par une vague défaite.

Ils se dirigèrent vers leur baraque, échangeant quelques machinales réflexions sur leur combat. L'émotion pareille dont il avait chargé leur corps se dissipait difficilement. Mais cette communion d'espèce mécanique, loin d'apporter un apaisement au malaise méfiant qui s'emparait d'eux lorsqu'ils se trouvaient ensemble, ne faisait que l'accroître, car elle les rendait plus pénétrants pour des mouvements de leurs âmes qu'ils auraient voulu tenir secrets.

C'était l'heure des lettres. Au mess les enveloppes décoraient la table de leurs couleurs vives. Dès la porte, ils distinguèrent celles qui leur appartenaient, mais Herbillon serra ses mâchoires pour ne rien laisser transparaître de l'émotion qui l'agitait : il y avait – et presque côte à côte – deux lettres de Denise, l'une pour Claude, l'autre pour lui. La sienne avait beau être d'une écriture déformée et d'un papier différent, il pensa que Maury ne s'y tromperait point. Un mouvement rapide le porta vers la table avant son compagnon. Il saisit le courrier, s'écriant pour expliquer sa hâte :

– Cela fait plaisir en venant du danger.

Pour se débarrasser de cette enveloppe qui crispait ses doigts il la froissa brutalement, la jeta sous la table.

Il allait passer dans sa chambre, lorsque Maury le retint.

– Vous n’avez pas envie de vous réchauffer un peu ? dit-il en montrant le bar.

Puis, avec une ironie triste :

– Vous devenez bien sobre en ma compagnie.

Une mélancolie profonde s’empara du jeune homme. Il fallait que son compagnon désespérât vraiment de leur amitié pour vouloir la ranimer par des moyens si grossiers et qui lui répugnaient naguère, mais il n’eût pas la force de repousser ce misérable appel.

Cependant leur joie de la mort évitée, devenue inconsciente, accordait quelque répit à leur gêne mutuelle. Le vin qu’ils burent avait une saveur plus vivante que de coutume ; les meubles primitifs du mess leur donnaient une singulière tranquillité domestique. Une sorte d’équilibre superficiel maintenait en suspens leurs pensées douloureuses.

Maury, qui avait jusque-là retardé la lecture qui suffisait à changer pour lui la tonalité de la lumière, ouvrit la lettre de sa femme. Herbillon, nové d’un bien-être animal, rêvait.

Sentant le regard de Claude appuyé sur son visage, il releva le front, et ne put réprimer un tressaillement. Les traits de Maury portaient un tel effroi mêlé à tant de désir de savoir, qu’il dit malgré lui :

– Vous avez de mauvaises nouvelles ?

– Pourquoi me demandez-vous cela ? cria presque Maury.

– Vous avez l’air si défait.

Claude sauta de l’escabeau qui le soutenait et se mit à marcher à travers le mess. Jean connaissait bien ces promenades d’automate mal construit et qui avaient pour but de dompter une émotion trop vive. Lorsque Maury s’arrêta, il avait réussi à tendre de calme son visage.

– Vous vous trompez, dit-il. Simplement, les balles m’ont énervé.

Il reprit la lecture de sa lettre mais artificiellement et trop vite, ainsi qu’on le voit faire au théâtre par de mauvais acteurs qui feignent trop grossièrement de découvrir une phrase qu’ils connaissent déjà. Et, brusquement, il dit :

– Hélène me demande de vos nouvelles.

Herbillon mit très longtemps à faire glisser la gorgée de vin qu'il avait dans la bouche.

– Votre femme est très aimable, murmura-t-il enfin.

– Le mérite vous en revient tout entier, car à l'ordinaire mes amis ne comptent guère pour Hélène.

– Oh ! c'est pure politesse, fit le jeune homme en serrant son verre à le briser.

– Non, je vous assure, insista Claude. Elle met à ses questions un intérêt dont je suis ravi puisque vous en êtes l'objet.

Il avait appuyé sur les dernières paroles avec tant d'amertume que Jean sortit sans répondre. Les yeux de Maury erraient comme hébétés à travers la pièce.

Absorbé par les travaux et les jeux quotidiens, Herbillon ne put, jusqu'au soir, réfléchir comme il l'eût désiré à cette conversation. Sa valeur tragique lui apparut seulement lorsqu'il fut seul dans sa chambre et que la nuit profonde isola la baraque. Depuis son retour il n'écrivait plus à Denise bien qu'elle continuât à lui adresser des lettres pleines d'une fervente soumission.

À bout de patience elle avait voulu recevoir de ses nouvelles par Claude.

Était-ce un calcul de sa part pour l'obliger à répondre ou simplement la marque d'une intolérable anxiété ? Herbillon haussa les épaules. Que lui importait de savoir ce qui avait gouverné ce mouvement ? Il n'avait pas à s'en indigner, à s'en irriter même, alors qu'il persistait à partager le sort de Maury, accepter son amitié agonisante et qu'il n'avait même pas cette audace en sa lâcheté de rassurer complètement la confiance de son camarade.

Ce qui comptait maintenant, c'était le soupçon qu'il avait surpris ce matin dans le regard de Claude. Jusque-là ses réticences et sa froideur, son refus surtout d'étreindre Maury le jour de leur décoration les avait enveloppés d'une sourde et perfide méfiance. Mais désormais elle allait cerner dans l'esprit de Claude un doute précis et se résorber en lui comme en un ferme noyau.

Son silence n'avait servi de rien. La logique des passions dont sa jeune

tête ignorait encore et la marche et le poids l'entraînait vers le point fatal qu'il voulait éviter. Une révolte le saisit contre ce développement inflexible d'une situation qu'il se croyait encore maître de dénouer à sa guise. Ce dynamisme indépendant de lui l'épouvanta sans le convaincre de sa toute-puissance.

Claude ne saurait que si lui, Jean Herbillon, le permettait. Maury pouvait soupçonner, suivre la piste juste, – privé de ses paroles, il ne trouverait rien !

Mais alors, il fallait joindre la simulation au silence. Il fallait vaincre le malaise né de son revirement, capter de nouveau, insensiblement, la tendresse effarouchée de Claude, reprendre les longues causeries, écouter les confidences, en inventer. Il fallait renouer la correspondance avec Denise, disposer artificieusement les rets de la duperie pour endormir une douleur près de se connaître. La trahison devait être parfaite en son ignominie.

Mais était-il capable de cette feinte incessante, odieuse ? Et l'essayât-il, Claude sans doute ne s'y laisserait pas prendre. Ils s'étaient livrés trop entièrement l'un à l'autre, leur équipage avait fait de leurs réactions un alliage trop intime pour qu'un mensonge aussi lourd ne fût pas dépiqué. Cette cohésion maudite qu'ils portaient comme une nerveuse tunique de Nessus ne permettait certes pas à Claude d'apprendre un fait matériel, mais sur une nuance d'âme il ne se trompait point.

Alors, que faire ? Le jeune homme enfouit sa tête dans ses paumes cherchant un compromis inaccessible entre la dissimulation complète et l'aveu.

Mais son esprit fatigué par l'émotion du combat soutenu, par la tension de sa lutte intérieure, n'était plus capable que d'un effort dispersé. Les pensées se fragmentaient, s'accrochaient à d'inutiles détails. Des images sans lien voguaient en un cortège confus. Bientôt il n'y eut plus rien en lui qu'une attente vide.

Soudain il fut atteint de l'étrange et nette sensation qu'il éprouvait lorsque, dans sa carlingue, il savait que Maury se tournait vers lui.

– Voilà que je rêve, murmura-t-il. Il faut dormir.

Il se leva, mais sans parvenir à dissiper son inquiétude. Il subissait vers Claude une attraction si matérielle qu'il fit sans en avoir conscience un pas vers la porte. Se reprenant, il commença lentement à se déshabiller. Les gestes machinaux l'engourdirent encore et de nouveau l'appel obscur contre

lequel il se débattait revint avec tant de puissance qu'il ne douta plus. La chambre de Maury exigeait sa présence.

Il traversa le couloir, tourna sans bruit le loquet. Claude penché sur sa table confrontait de ses doigts tremblants deux enveloppes. Dans l'une d'elles, Herbillon reconnut aussitôt celle que, le matin, il avait jetée sous une banquette du mess.

Maury l'accueillit sans étonnement.

– Je pensais que vous viendriez, dit-il.

La nuit était fort avancée. Dans l'ombre ne passait aucun souffle. Ils conversèrent très bas, s'attachant davantage aux regards qu'aux paroles.

– Vous avez ramassé mon enveloppe, dit Jean. Pourquoi ?

– J'ai cru reconnaître une écriture.

– Celle de votre femme ?

Claude, sans répondre, attendit et l'aspirant était si las qu'il eut la tentation de ne plus se défendre. Mais devant son silence, Maury avec une prière honteuse, qui dégradait son visage, demanda :

– Ce n'est pas vrai, dites ?

Alors Herbillon mentit ; avec art, avec douceur, il montra la folie, la puérilité des soupçons. Il n'avait vu Hélène qu'une fois et si peu. Comment Maury pouvait-il admettre qu'une correspondance fût née d'un bref entretien et qui n'avait roulé que sur lui ? Et comment soutenir l'hypothèse qu'elle écrivait à un homme dont elle demandait des nouvelles à son mari ?

Claude écoutait avec une attention qui gonflait les filets bleus de son front. Il demanda :

– D'où vient alors cet éloignement pout moi que vous avez rapporté de Paris ?

Jean le fixa durement, et, scandant chaque mot :

– Il y a en vous quelque chose qui repousse. Ne me l'avez-vous pas dit ?

Quand Herbillon fut sorti. Claude eut, un instant, un sentiment de délivrance. Ensuite il murmura :

– Il a été trop cruel pour dire vrai. Cependant la logique de l’aspirant était valable, irréductible même. Jean ne s’était rendu chez sa femme que la veille de son départ. Rien ne pouvait les avoir liés en un temps si court.

Mais avec détresse Claude pensa que ce n’était là que du raisonnement.

Pour ne pas briser un équipage qui avait fait ses preuves, Thélis refusa, à Jean qui l’en priait, de lui donner un autre pilote. Et l’aspirant n’ayant pas voulu que le capitaine apaisât le différend que celui-ci supposait entre Claude et lui, Thélis ajouta :

– Vous aurez le temps de vous réconcilier. Nous allons au repos à la fin de la semaine.

V

Les filles du village de Baïes étaient venues, parées, voir arriver les aviateurs. Et chacun d'eux en sautant de carlingue aperçut avec joie leur troupe bariolée, image des jours de repos qui allaient se suivre dans la paresse et la sécurité.

Le village était charmant, fait de maisons basses aux toits économes et penchées ainsi que des petites vieilles.

L'église ancienne s'habillait de lierre. Tout près un noble parc se composait autour d'un château dont les fenêtres étaient closes.

Le hasard des billets de logement mena Herbillon dans une grande chambre tapissée de papier à humbles fleurettes pâles où le bois lourd et poli des meubles sentait la cire fraîche. Abandonnant à Mathieu le soin de défaire sa cantine, l'aspirant s'en fut prendre les instructions de Thélis :

– Vous êtes en vacances, dit le capitaine aux camarades assemblés. J'en profite pour aller en permission, Maury prendra la sinécure du commandement. Amusez-vous et ne faites pas trop de bruit.

Les soldats emmenèrent des filles dans le grand parc où la chaleur de juillet tenait chaque feuille étalée et immobile.

Le conseil fut suivi fidèlement. Les avions restèrent enfermés dans les hangars et seuls, les très jeunes pilotes, pour séduire un cœur difficile, exécutèrent parfois au-dessus du terrain des acrobaties propres à leur rompre le cou.

Herbillon découvrit vite que Baïes offrait des ressources médiocres à son agrément. Quand il eut traîné ses bottes sur les herbes fléchissantes qui dormaient sous les arbres et qu'il eut essayé en vain de nouer une aventure avec les beautés assez malpropres du village, il se trouva devant la face odieuse de l'ennui. Il tenta de lire, mais s'apercevant que les mois qu'il avait passés dans le désœuvrement lui rendaient fatigant tout livre qui ne fût pas

stupide, il regretta la vie mécanique de l'escadrille où les jours se dissolvaient en un vol monotone mais rapide.

Maury habitait la maison où s'étaient installés les bureaux. Il signait des papiers, assurait l'ordinaire de la troupe et se promenait longuement dans les allées solitaires du parc. Sa faculté de rêve, de réflexion et le doute qui l'absorbait lui rendaient insensible la fuite du temps. À force d'examiner sous tous les aspects ses rapports nouveaux avec Jean, il s'était arrêté à une explication qui calmait son inquiétude : il croyait que l'aspirant avait été simplement sensible au charme de sa femme et qu'il en souffrait.

Connaissant l'intransigeance juvénile d'Herbillon, Maury estimait que ce motif suffisait à Jean pour briser leur affection. Porté par sa nature aux suppositions les plus défavorables pour lui, il admettait même qu'Hélène n'eût pas subi sans émoi la séduction de l'aspirant, qu'il jugeait invincible. Mais certain que ce trouble, privé d'aliment ne pouvait être que passager, il se rassurait peu à peu. Et il découvrit aux lettres de sa femme, empreintes pourtant d'une tendresse égale, un accent plus profond.

Le repos imposé à leur équipage et qui les rendait moins perméables l'un à l'autre contribuait à cet apaisement. Une sorte de trêve s'était établie entre eux.

Lorsque l'aspirant, qui traînait son désœuvrement accablé, rencontrait la haute silhouette de Claude, il éprouvait un impérieux désir de lui parler. Ils échangeaient quelques paroles, mais trop d'angoisses et de luttes intimes avaient rongé, meurtri leur affection pour qu'il pût reprendre avec Maury ces entretiens subtils où fondaient les heures.

Après l'avoir quitté il se retrouvait seul avec un ennemi d'autant plus intolérable qu'il emplissait un repos qu'il avait imaginé riche de fêtes.

Aussi eut-il un tressaillement de joie lorsque le sous-lieutenant pilote Narbonne vint lui proposer de fonder un poker stable.

Son camarade occupait dans le seul hôtel-café du village une chambre basse encombrée de photographies sous verre, de fleurs artificielles et d'images de piété. Le soir, Herbillon y trouva Charensole, Michel, Virense et le toubib. On lui raconta en riant que Marbot, pressenti, avait refusé avec une farouche véhémence. Une bouteille de cognac, une boîte de cigares, des paquets de cartes chargeaient la table. Déjà, la fumée changeait la couleur de

la lumière des lampes, mais elle grisa le jeune homme comme une bouffée d'opium.

Il échappait aux soirs mornes, aux rues du village qu'il avait en deux soirs appris à connaître jusqu'à l'écœurement, à l'alcool solitaire absorbé sur une table poisseuse. Son évasion lui donnait un tel plaisir qu'il joua follement sans même s'enquérir de ce que valaient les jetons alignés devant lui. Narbonne, qui était riche, montrait une insouciance pareille. Leurs camarades en profitèrent. Se levant de table au moment où l'ombre lavait la tache d'encre que la nuit faisait aux vitres, Jean constata qu'il avait perdu toute sa solde. Comme ses parents lui envoyaient le double de son montant chaque mois, il ne regretta rien.

Il fut plus attentif le lendemain, mais sa nature impétueuse ne pouvait lutter à chances égales contre des hommes pour qui le jeu n'était qu'un divertissement passager. Lui, aimait le risque pour le risque même, incapable de prendre de l'intérêt à un coup sans y engager plus qu'il ne pouvait raisonnablement le faire. Un vertige le saisissait en face de cette quintessence d'aventure brutale et rapide qu'est une combinaison de cartes.

Le sachant, il s'abstenait, à l'ordinaire, de jouer, mais une fois gagné par l'enivrement morbide, rien ne l'y put ravir.

De la salle du bas, montaient des refrains ivres et l'écho de querelles sans acrimonie. Le sang circulait plus abondant, plus nourri, dans ses veines. Un coup hasardeux réussi le soulevait d'un orgueil immense, d'un sentiment de victoire auprès duquel pâlissait tout autre triomphe. Un bourdon fiévreux murmurait à ses oreilles et par tout son corps circulait cette béatitude spéciale, angoissante et artificielle, que versent les stupéfiants.

Dès lors, il fut la proie du jeu. Sa vie entière, cadre vide, oscillait autour de l'axe que formaient les heures qu'il passait chez Narbonne. Il se levait très tard ; l'après-midi coulait, incolore, sous ses yeux rougis par les veillées. La fatigue imbibait son corps, trompait l'ennui. À mesure que s'épaississait le crépuscule, l'appétit du risque le ranimait et plein d'une joie frelatée, mais puissante, il gravissait les marchés qui menaient à la chambre où les cartes attendaient. Là il n'avait qu'une crainte, voir la partie cesser. Tant qu'il se trouvait à la table magique, un lourd enchantement pesait sur lui.

Cependant, il perdait avec régularité et bientôt n'eut plus d'argent.

Narbonne lui fit une avance accompagnée de conseils de prudence. Herbillon les écouta distraitemment ; mais il lui fut assez pénible de demander à son père de nouveaux subsides.

En trois parties, ils furent épuisés et Jean dut encore s'adresser à son camarade. Mais ce soir-là avant que la partie commençât, le toubib dit à Narbonne :

– Mercier m'a demandé d'être des nôtres.

Narbonne hésita. Le commandant Mercier, chef du secteur, entrant dans leur groupe jeune et libre n'allait-il point par ses galons et son âge introduire une contrainte ? De plus, il était connu dans toute l'aviation pour un partenaire dangereux, lucide, hardi, aimant les enjeux considérables, très large mais gagnant toujours. Il pouvait, déséquilibrer une partie qui pour être assez chère, évitait les enjeux excessifs.

– Il y tient beaucoup ? demanda Narbonne.

– Beaucoup, répondit le toubib.

Le lendemain, Mercier s'asseyait à leur table. C'était un homme carré d'épaules, de front, de mâchoires. Son visage semblait un masque de bois avec des yeux très clairs, comme dépolis par une fureur sombre et mal contenue, un désir inapaisable du risque. Bien que, par ses fonctions, il dût ne jamais voler, il partait souvent, sur un appareil de chasse, patrouiller seul. On admirait son courage indomptable, mais personne ne l'aimait.

Il sut pourtant dissiper rapidement la gêne qui suivit son entrée et parut se prêter de bonne grâce à un jeu pour lui trop modeste. Au bout d'une heure, voyant qu'Herbillon et Narbonne perdaient, selon leur coutume, il s'écria :

– Vous jouez vraiment trop mal. On vous dépouille.

– Nous avons de l'entraînement, mon commandant, fit Narbonne.

– Non, je vous assure, j'ai honte, insista Mercier. Faisons plutôt un chemin de fer. Là, chacun peut se défendre.

– C'est un peu dangereux, fit avec timidité le toubib. On se laisse entraîner.

– Allons donc ! Commençons petitement. À un louis la banque.

Les officiers s'inclinèrent. Narbonne ouvrit le jeu. Sa banque sauta, du premier coup. Avec des fortunes diverses, elle passa de main en main et l'on put noter que Mercier se bornait à suivre le jeu sans y prendre part.

Quand ce fut son tour d'être banquier, il déplia négligemment un billet de cent francs et dit :

– Je n'ai pas de monnaie, messieurs, mais vous n'êtes pas forcés de couvrir ma mise.

Les joueurs étant nombreux, elle le fut facilement. Mercier gagna. Ses deux cents francs furent également tenus. Il gagna encore.

– Vingt louis en banque, dit-il paisiblement.

Quelques mains posèrent de faibles enjeux, mais Narbonne, pour faire plaisir au commandant, déclara :

– Je fais le reste.

Mercier eut encore le meilleur jeu.

Il regarda la somme, doublée, réfléchit.

– Je donne encore une fois, dit-il enfin.

– Je tiens, dit Narbonne.

Il perdit. Alors le commandant ramassa les billets, repoussa les cartes et fit en plaisantant :

– Qui rachète la banque ?

Narbonne, énervé, crut-il distinguer un défi dans la phrase, cherchait-il une revanche ou était-il simplement à cet instant inéluctable du jeu où s'oublie la valeur de l'argent ? Jamais il ne le sut, mais ses camarades, étonnés, l'entendirent s'écrier :

– Moi, mon commandant.

Et il étala seize billets de cent francs. Mercier dit en riant :

– Je ne joue jamais le premier coup contre ma banque. À vous, messieurs !

On ponta, mais faiblement. Les cartes données, Narbonne abattit : il avait neuf.

– Allons, tant mieux ! fit Mercier.

Et les officiers virent passer dans ses prunelles l'éclat avide et cruel des heures d'envol.

– Banco, dit-il.

Il regarda son jeu et déclara :

– Je n'en veux plus ! Narbonne avait trois.

– Je crois que j'ai fait une mauvaise affaire, dit-il en prenant une carte.

Mais il retourna un cinq.

– Beau tirage, fit le commandant. Il me coûte cent louis. Vous en retirez ?

– Je continue.

– Alors, banco !

Narbonne abattit neuf. Mercier lui tendit quatre mille francs.

Un grand silence se fit dans la pièce, car on savait le commandant riche seulement de sa solde. Mais le visage carré ne bougea point et la voix était très calme lorsqu'il dit :

– Cette main passe sept fois. C'est rare.

Narbonne, embarrassé, tambourinait sur la table. Il ne voulait point se retirer avec un gain si fort et, d'autre part, comment continuer une telle partie ? Il rencontra les yeux du commandant et crut discerner dans leur dure flamme une sorte d'imploration qui lui fit mal. Il proposa :

– Encore, mon commandant ?

– Volontiers.

Tous les regards se portèrent sur eux. L'enjeu était de huit mille francs et l'attrait morbide du gain brusque, de la fortune hasardeuse, de la somme engagée, semblait monter de la table en exhalaisons malsaines.

– Je veux bien une carte, dit Mercier.

Mais en voyant le roi que Narbonne lui tendit, il eut une crispation dans les mâchoires.

Le lieutenant avait six et partie gagnée, quand, à la surprise générale, il

prit une carte.

"Il est fou, pensa Herbillon, ou bien il veut perdre."

Narbonne tira un trois. Il avait encore amélioré son jeu.

– Je vous dois huit mille francs, mon cher, dit Mercier, et il fit mine de se lever.

– Mais non, mon commandant, je ne peux pas vous laisser ainsi, murmura Narbonne. Voulez-vous jouer votre dette ?

– Tout ou rien ! dit Mercier, d'une voix qui sonna dur dans la petite pièce.

Le toubib murmura à l'oreille d'Herbillon :

– À la rigueur, il aurait pu payer les huit mille. Les seize, jamais.

– Mais il est forcé de gagner, voyons. C'est mathématique.

Cette fois, les doigts de Mercier frémissaient légèrement en prenant les cartes. Il abattit huit. Narbonne avait neuf.

Le malaise fut tel que les jeunes gens baissèrent la tête pour ne pas voir la figure du commandant et les respirations retenues alourdissaient les poitrines. Mais Mercier dit sans attendre :

– Banco des trente-deux mille.

L'eût-il voulu, Narbonne ne pouvait se dérober. Et il gagna encore.

Et trois fois de suite, Mercier doubla la somme et perdit. Il devait un demi-million. Il semblait à tous le voir s'enfoncer dans un gouffre.

Que Narbonne persistât à accepter les mises c'était une aumône évidente du subordonné au chef. Et nul n'aurait pu dire qui était le plus torturé : du commandant qui la recevait, malgré tous les usages, ou du lieutenant qui, même, aurait triché pour perdre, s'il avait été sûr de ne pas être vu.

Et pourtant, il allait continuer. Mercier ne disait même plus : banco ! Narbonne ne l'interrogeait même pas du regard. Il se bornait à donner les cartes, à les regarder, à faire des tirages insensés et à gagner. Car il gagnait toujours, poursuivi par une chance maudite, par un acharnement prodigieux des cartes à se disposer de manière à lui donner la supériorité. C'était un défi à tous les calculs, à toutes les probabilités, à toutes les vraisemblances et il semblait que, la nuit entière, il en irait de même.

Enfin – après avoir passé dix-huit fois – Narbonne eut le dessous.

Mercier se leva et sortit, sans un mot, sans toucher à l'argent qui traînait sur la table et qui, de droit strict, lui appartenait.

On n'ébaucha pour le retenir ni une parole, ni un geste.

Le matin même, l'escadrille apprit que le chef du secteur, ayant voulu essayer son nouveau moteur, s'était tué au départ. Et, craignant de livrer leurs pensées, les camarades, réunis au mess, dirent :

– Encore une perte de vitesse.

Quand ils se retrouvèrent chez Narbonne ; les voix furent étouffées, les paroles rares, mais le jeu fut mené avec furie. Il semblait, que l'aventure de Mercier, loin de servir d'avertissement, attisât les passions. Les sommes qui, la veille, avaient traîné sur cette même table laissaient une sorte de vertige. La notion des valeurs en était faussée. Les visages durcis, l'accent plus bref, trahissaient l'instinct primitif et cruel de la victoire qui faisait oublier leur amitié à ces hommes unis par tant de liens. On eût dit que la mort les surveillait de ses yeux pâles. Narbonne, à qui sa fortune laissait une indifférence relative, avait parfois, en regardant ses camarades, un sentiment d'effroi.

Plus sensible encore que les autres à cette étrange influence du disparu, croyant étreindre en ses cartes l'essence même de sa vie soumise au hasard, Herbillon étonna chacun par son audace insensée.

En rentrant dans sa chambre où les fleurettes passées des murs émergeaient déjà de l'ombre, il se jeta sur son lit sans même enlever ses bottes et voulut s'endormir pour tout oublier. Il avait perdu, sur parole, huit mille francs. Mais le sommeil fuyait sous la poussée obsédante des visions de jeu.

Cœurs saignants, carreaux plats, trèfles mouchetés, piques dardant leurs pointes funèbres, visages impassibles et mystérieux des rois, des valets et des dames, ils défilaient sous les paupières brûlantes, sous le front douloureux, cortège maudit, ronde ensorcelée.

S'épuisant en vain à lutter contre cette possession, le jeune homme alla vers la fenêtre ouverte sur l'aube d'été. Du jardin monta comme une vague

l'arôme des œillets poivrés. À l'horizon une bande rose rongait doucement le ciel obscur. Devant l'éveil du matin virginal, Herbillon se sentit misérable et marqué de souillure.

Comme la mort de Mercier avait fixé l'attention de l'escadrille sur les soirées de Narbonne, Claude n'eut point de peine à deviner pourquoi une expression hagarde dilatait le visage d'Herbillon. À la tendresse qui, malgré son angoisse latente, veillait chez lui pour le jeune homme, se joignit un sentiment de responsabilité. Le capitaine ne lui avait-il pas laissé la charge morale de ses camarades ?

Il prit le bras de l'aspirant et ce geste pénétra Jean de reconnaissance. Il avait en ce jour tellement besoin de secours et d'appui ! et la pensée de Denise s'évanouissait dans la première conscience qu'il prenait de son désastre.

Ils cheminèrent en silence jusqu'au vaste parc où la chaleur et la lumière coulaient en ondes atténuées.

– Vous avez beaucoup perdu ? demanda Maury avec bonté.

– Trop !

– Il n'y a pas de quoi désespérer. Vous êtes jeune, désœuvré...

Il ajouta d'un ton qui enlevait tout reproche à sa remarque :

– Et vous vous sentez tout permis, parce que la mort est notre plus proche compagne.

Ses paroles s'étaient comme un onguent sur les souffrances d'Herbillon. Elles citaient l'excuse dont il n'osait plus se couvrir en ayant trop usé. Et il pensait amèrement que cette même excuse l'avait poussé une dernière fois vers la femme de celui qui maintenant le consolait.

Affaibli par son anxiété, ses insomnies, il murmura :

– Ah ! si nous étions restés les mêmes, je ne serais pas allé jusque-là.

Une émotion qu'il connaissait trop bien, rendit lumineux le regard de Maury.

– Jean, dit-il, rien sur terre ne meurt tout à fait. Pour l'instant, promettez-moi de ne plus retourner chez Narbonne.

Il avait mis tant d'affection dans sa voix que le jeune homme, un instant, eut l'illusion que leur amitié était prête à renaître.

– Laissez-moi regagner, s'écria-t-il, et je vous jure que je m'arrête.

– Résignez-vous, cela vaut mieux.

– Je ne peux pas. Je dois trop.

– Combien ?

– Huit mille, dit Jean, à voix basse.

– Écoutez, fit Claude résolument. Je vous les prête. Vous me les rendrez peu à peu.

Aussitôt, il pâlit. D'un geste brutal, inconscient, Herbillon l'avait repoussé. La répulsion frémissante qui fit crier au jeune homme son refus, réveilla chez Maury, plus âpre et plus certaine, cette épouvante qu'il croyait à jamais endormie.

VI

À la mémoire du Capitaine Thélis Vachon.

Le repos fut rompu le jour même où Thélis revint de permission. L'escadrille recevait l'ordre de se porter sur un terrain aménagé à la hâte près de Coulommiers pour prendre part à la deuxième bataille de la Marne.

Quand le capitaine communiqua ces instructions aux camarades, l'échine des plus insoucians fléchit un peu sous la crainte. Ils se comptèrent du regard en pensant à ceux qui bientôt manqueraient, car aucun d'eux ne pouvait admettre qu'il fût marqué lui-même pour la fatale échéance. En même temps, une fièvre gagnait les plus jeunes, ceux qui n'avaient encore connu que des fronts calmes et qui attendaient des grands mouvements la moisson des exploits.

Herbillon, qui s'imaginait être un vieil observateur, fut également la proie de cet enthousiasme. Un vent purificateur passait sur lui. Qu'importaient et les pertes qu'il avait faites et le dégoût de lui-même dont il s'était imprégné auprès de la campagne où ils allaient entrer ? Le jeu continuait ; mais avec la mort pour partenaire. Cette partie-là effaçait toutes les autres.

Une heure après la réunion chez le capitaine, les avions s'envolaient en groupe. Chaque appareil emportait, outre son équipage, un mécanicien pour que, dès l'arrivée au nouveau terrain, l'escadrille fût prête au travail.

Le bruit du canon les accueillit à l'atterrissage. La rumeur lointaine, rappel et menace à la fois, faisait aux paroles comme aux gestes un fond grave. Des tentes blanchissaient sur le terrain ; chacune devait abriter un équipage.

En pénétrant dans la sienne où deux lits de camp étaient dressés côte à côte, Herbillon songea que son intimité physique avec Maury allait devenir

plus étroite. Mais il chassa résolument le malaise qui, à cette pensée, s'insinuait en lui. Ce n'était pas l'heure de s'abandonner aux déchirements intimes. Il fallait tendre toutes ses forces pour la tâche qu'annonçait le grondement sourd de l'horizon.

Il rencontra Thélis qui venait du nouvel état-major. Jamais le jeune homme ne vit au capitaine visage si beau. Le feu du regard, tout l'élan du corps disaient la joie de l'effort, de la lutte, l'enivrement profond d'une grande œuvre à pétrir.

– Quelle chance j'ai ! cria Thélis. Sortir de permission pour tomber dans un pareil travail !

Trouvant dans l'émotion de l'aspirant le reflet de la sienne, il ajouta :

– Tu es content, hein, bleusaille ?

Il devint tout à coup sérieux :

– Mais ouvre grands les yeux, dit-il. Tu ne sais pas encore ce qu'est un secteur en feu.

Une ombre flotta dans ses prunelles comme si, d'avance, elles assistaient à l'hécatombe des camarades. Il dit d'une voix si timide que Jean la reconnut à peine :

– Souviens-toi d'une chose, Herbillon. Je suis très croyant. S'il m'arrivait de ne pas rentrer, qu'on dise une messe.

Sans laisser le jeune homme répondre, il courut à son appareil, car il partait, le premier, reconnaître la figure du front.

À son retour, la lumière fondait imperceptiblement. Une table fut dressée en plein air et l'on dîna de conserves, le cuisinier ne devant arriver que le lendemain avec du matériel roulant. Au cours du repas, Thélis distribua le travail. Deux avions reconnaîtraient chaque matin l'avance et les travaux ennemis, trois assureraient les réglages, deux effectueraient la patrouille du soir. Enfin, un équipage se tiendrait en alerte permanente pour remplir les missions d'urgence.

Herbillon et Maury prirent leur tour de surveillance un jour plus tôt qu'il n'était prévu au tableau de service. La veille, Charensole et Brûlard n'étaient pas revenus.

L'aspirant errait sur le champ sommairement déblayé parmi les moissons couleur de miel et songeait aux vols qu'il avait déjà faits sur le nouveau front. Ils avaient été calmes, malgré le tir généreusement précis d'une batterie embusquée près de la Marne. Mais le péril latent qui guettait leur équipage avait tendu avec une rigidité plus grande que jamais les fils mystérieux qui le liaient à Claude et que le repos avait légèrement relâchés.

Ils retrouvaient les rythmes concordants de leurs émotions, mais aussi la morsure plus vive de leur souffrance. Herbillon devinait que Maury était parvenu à cette limite extrême du soupçon où tout apparaît comme possible. Sa raison venait buter encore contre ce qu'il estimait une impossibilité matérielle ; son instinct, lui, ne doutait plus. Et le jeune homme discernait chez Claude une affreuse certitude que celui-ci ignorait peut-être lui-même, mais qui répandait sur son visage une détresse d'animal touché à mort.

L'ombre d'un avion sur le sol vint détourner le cours de sa rêverie. Virensse rentrait avec Michel. La douceur de l'atterrissage montra la science du pilote. Jean se dirigea vers l'appareil pour interroger les camarades. Mais aucun d'eux ne sortait des carlingues. Herbillon appela sans obtenir de réponse. Sourdement inquiet, il se hissa sur le marchepied du pilote et retint un cri. Le gouvernail, les parois, le coussin de cuir étaient couverts de sang et Virensse affaissé sur le siège avait les yeux clos. Le regard du jeune homme plongea dans la carlingue de l'observateur : une manière de tas humain gisait sur les planches.

Devant cet appareil sinistre, qui était revenu, semblait-il, de lui-même déposer les deux corps inertes, Herbillon frissonna.

On sut plus tard que Virensse, le poignet droit brisé par un éclat d'obus, avait eu la force de piloter son avion chargé d'un cadavre jusqu'au terrain et s'était évanoui aussitôt que les roues avaient touché le sol.

Narbonne qui devait partir grommela, les sourcils froncés :

– La mauvaise passe.

Il croyait fermement – et l'expérience générale confirmait cette foi – que la mort, comme le jeu, se plaisait aux séries. Néanmoins il fit signe gaiement au mitrailleur Sorgues qui montait avec lui.

Une heure passa. Tout à coup, Herbillon tressaillit, leva la tête. Dans le ciel embué de brume fine, il ne distingua rien et cependant l'air résonnait

d'un faible crépitement.

– Maury ! appela le jeune homme.

Claude sortit de la tente et s'écria sans que Jean l'eût averti :

– Mais on se bat là-haut.

Ils écoutèrent quelques secondes, et ne doutèrent plus. Des mitrailleuses claquaient à bord d'avions invisibles. Pâlis, ils échangèrent un regard.

Claude hésita :

– Ils sont au moins à cinq mille, dit-il. Nous n'aurons pas le temps.

Il avait à peine achevé que Jean lui meurtrit la main.

– C'est fini, murmura-t-il.

Du haut du ciel, de si haut qu'un instant encore Maury douta, une étincelle tombait. Elle grandit vertigineusement, hirondelle ardente, bloc de feu, avion en flammes.

Une troupe de pilotes et de mécaniciens avait surgi des tentes, des exclamations jaillissaient.

– Est-ce un Français ?

– Oui, un Salmson.

– Poursuivi jusqu'au terrain.

– Un des nôtres.

– Narbonne.

Perçant cette rumeur, Maury cria :

– Il ne tombe pas ; il pique volontairement C'est clair, il est encore vivant.

Frappés d'angoisse impuissante, ils assistèrent à cette lutte suprême de leur camarade qui, par la vitesse de sa chute, essayait de toucher le sol avant l'embrasement total. Ils l'imaginaient écrasé contre le gouvernail de profondeur, le moteur lancé à pleine puissance, crispé dans sa volonté furieuse de jeter l'appareil sur ce champ que lui cachait la chevelure brûlante qui le précédait.

Des paroles que la raison ne contrôlait plus rythmaient ce combat désespéré.

– Pourvu que les ailes tiennent !

– On entend le moteur.

– Le voilà sur nous !

– Place ! Place !

Mais personne ne bougea. La torche ailée était à une dizaine de mètres au-dessus du terrain et tous pensaient avec épouvante à cet atterrissage dément, lorsqu'une clameur s'éleva unanime :

– Il saute !

Une masse, enflammée se détacha de l'appareil et s'écrasa sur le sol. En même temps l'avion ardent, heurtant d'un choc sourd le champ de blé voisin, s'y enterrait à demi.

Herbillon et Maury se ruèrent les premiers vers le pilote. Ils ne trouvèrent qu'une boursouflure énorme. La peau glissait en lamelles laissant apparaître une chair noircie. Dans le visage tuméfié, tous les traits avaient fondu en une graisse grumeleuse. Ni Claude, ni l'aspirant ne reconnurent leur camarade et l'horreur qu'ils éprouvèrent ne laissa pas de place à la pitié.

Mais un tremblement nerveux les agita. De cet amas informe, en qui rien ne rappelait celui qu'ils avaient vu partir une heure auparavant, une voix s'élevait, la voix familière, la voix qui résonnait au mess, à la table de jeu, qui riait avec tant de franchise. Loin de délirer, elle était animée d'une conscience lucide. Et de ses lèvres qui n'étaient plus qu'une pâte molle, cet étranger monstrueux et brisé fit, par la voix intacte de Narbonne, ses recommandations suprêmes.

Ce même jour, le corps d'armée chargea l'équipage alerté de photographier les ponts de la Marne.

La mission était dangereuse entre toutes. Thélis, qui était revenu des lignes et dont le front était chargé d'une fureur douloureuse, résolut d'assurer avec le toubib la protection de Claude.

Les trois avions furent vite en ciel ennemi. Maury scruta l'espace et se tourna vers Herbillon. Un regard leur suffit pour sentir battre au même pouls toutes leurs facultés. De la minute qu'ils choisiraient pour s'engager au-dessus de la Marne dépendaient et le succès de leur mission et leur vie. L'appareil, de Dormans à Château-Thierry, devait se tenir à la même hauteur, aller à la même vitesse afin d'assurer la régularité des clichés. Il fallait être sûr que des avions allemands ne les rejoindraient pas au cours de ce vol méthodique.

Une dernière fois les yeux de l'aspirant fouillèrent le ciel avec une attention minutieuse, n'apercevant aucun point suspect. Il y avait bien, vers la Vesle, quelques nuages qui pouvaient dissimuler des ennemis, mais comme il ne voulait pas prolonger indéfiniment une attente dangereuse, Herbillon fit un signe à Claude ; lentement l'appareil vira. Derrière lui, les deux avions de protection reproduisaient avec fidélité ses mouvements.

À travers le hublot ménagé sous les pieds de l'aspirant, parut la coulée bleue du fleuve. Il rentra la tête dans sa carlingue et confia son destin à Maury, car la manœuvre du massif appareil photographique qui gênait la liberté de ses gestes allait désormais l'absorber tout entier.

Sous ses yeux la Marne glissait lentement. Régulier comme une machine, il pressait la détente, escamotait les plaques. Et, invinciblement, l'image de Denise l'accompagna. Il aurait voulu qu'elle le vît, adroit et lucide, aurolé de périls mortels, exécutant une mission qui aidait la victoire.

Dans sa carlingue, les doigts serrés sur le gouvernail, l'oreille auscultant le souffle du moteur, les yeux fixés tour à tour sur les cadrans et sur le ciel, Maury songeait à la même femme.

Et tous deux – âmes jumelles d'une cellule unique – liaient leur savoir et leur divination pour mener à bien la même tâche. Ils avaient beau souffrir l'un par l'autre, se haïr même, leurs sens, leurs nerfs emmêlés aussi étroitement que les commandes de l'appareil, tressaillaient d'une mesure égale. Rouages intelligents de la frêle et puissante machine qui les emportait, le même fluide circulait en eux.

Un avertissement mystérieux tira Herbillon de son travail. En même temps l'avion piqua.

Des nuages perfides jaillissaient des étincelles sombres. C'étaient douze

avions allemands, mais du premier regard Jean vit qu'il se trouvait hors de danger ; Claude ayant prévenu à temps l'attaque, l'ennemi ne les pouvait rejoindre.

Cependant la joie de cette sécurité se dissipa aussitôt. Thélis et le toubib qui avaient également discerné l'approche de la patrouille funeste, mais qui n'avaient pas voulu abandonner l'avion qu'ils protégeaient étaient encore au-dessus de la Marne, et, déjà, les chasseurs allemands fondaient sur eux. Comme de sources ardentes ruisselaient les balles tandis que les deux appareils piquaient vers le sud. Mais les monoplaces plus rapides les rejoignaient.

Un sentiment d'épouvante étreignit le jeune homme devant cet essaim de guêpes sauvages acharnées à tuer. Pendant une seconde qui fut longue comme une vie douloureuse, il hésita. Il avait échappé au péril ; se mêler au combat ménageait une fin presque certaine. Et, conscient pour la première fois du péril, il eut peur, misérablement.

Maury tourné vers lui, attendait sa décision, respectant la discipline stricte qui soumet l'équipage à l'observateur. Jean, alors, écouta ce qui vibrait dans le cœur de Claude. Il le sentit d'abord, comme lui, indécis, puis se dégageant de sa lâcheté et prêt à tout entreprendre pour secourir les camarades.

Il leva la main dans la direction du combat, et, brutalement renversé, l'avion monta vers l'espace rayé de balles incandescentes.

Toute crainte avait fui le jeune homme. Il ne pensait à rien. De son esprit vide, des ordres mécaniques allaient à son corps. Il assura les chargeurs de ses mitrailleuses, vérifia la souplesse de la tourelle mobile. Une forme ailée bondit sous ses yeux, serrée par d'autres. Par petites rafales sèches, régulières et rapides, ainsi qu'on le lui avait enseigné à l'école, il tira. La mitrailleuse de Claude lui répondit.

C'est à l'atterrissage seulement qu'il reconstitua la scène : les chasseurs, surpris par cette attaque, leur flottement qui dura un temps inappréciable, mais permit à Thélis de se dégager, la manœuvre heureuse de Maury pour fuir de nouveau. Mais sur le lieu du combat il vit seulement un avion aux croix noires tomber comme un bloc vers la Marne, pensa :

"Je l'ai abattu."

Et se retrouva soudain à quelques mètres du sol, tandis que la patrouille

ennemie se dirigeait vers l'ouest.

Les yeux de Claude étaient encore sur lui, qui l'interrogeaient. Leur mission n'était pas terminée, la moitié des clichés demandés manquant Herbillon écouta le moteur bruire allègrement. Rien, dans l'appareil, ne s'opposait à ce qu'il reprît la tâche interrompue. Mais leur protection n'était plus là et les chasseurs allemands n'avaient pas disparu de l'horizon.

Cependant, il sentit de nouveau que le même désir naissait, irrésistible, chez Claude et chez lui. Il enleva les rouleaux épuisés de ses mitrailleuses, les remplaça par de nouveaux. Maury n'avait pas eu besoin d'autre indication et se dirigeait vers le fleuve.

Ils reprirent la hauteur qu'ils avaient avant l'attaque et, commençant par Château-Thierry, ils suivirent la Marne en sens inverse. À l'instant même où, dans le hublot, Jean aperçut le pont ruiné qui marquait le recoupement final de ses clichés, la patrouille ennemie revenait vers eux. Mais elle ne pouvait plus les atteindre et bientôt apparurent les tentes du terrain. Cependant il fallut qu'Herbillon aperçût l'ombre de l'avion se rapprocher pour avoir le sentiment d'être sauf.

Thélis qui les attendait les étreignit avec emportement, mais lorsqu'il sut qu'ils avaient, seuls, achevé leur mission, il dit simplement :

– Je ne sais pas si j'aurais risqué la chose.

Les deux hommes sentirent qu'aucune récompense ne vaudrait pour eux cette parole.

Le capitaine continuait à les considérer avec une émotion profonde :

– Maury, Herbillon, fit-il doucement. Depuis longtemps je sais qu'il y a une ombre entre vous. Mais si vous ne voulez pas gâter ma joie, embrassez-vous aujourd'hui.

Cette fois, ce fut Claude qui détourna la tête.

Après l'avoir, en quelques jours, réduite de moitié, le sort épargna l'escadrille. Mais tous ses membres durent fournir un effort hors de mesure avec la résistance humaine. Les yeux brûlaient plus grands dans les faces tirées, les nerfs vibraient ainsi que des cordes trop sèches. Seul, Thélis

réussissait par son exemple à maintenir parmi ses hommes surmenés et que la fin des camarades avait chargés de lourds pressentiments une bonne humeur fiévreuse.

Il volait tout le temps, pour toutes les missions, changeant d'appareils, emmenant les nouveaux observateurs qui remplaçaient les disparus, suppléant à leur inexpérience par une habileté sans égale, un courage sans défaillance. Aucune prière, aucun avertissement ne le pouvait retenir. Il était à cette limite d'épuisement que peut vaincre seulement un mouvement forcené. On eût dit qu'il voulait s'enivrer de fatigue et de péril pour oublier l'holocauste et attirer sur lui seul l'attention de la mort.

Il y parvint.

Un matin, guidé par une main peu sûre, un avion vint briser son train d'atterrissage contre le remblai d'un chemin creux dans la campagne de Meaux.

C'était l'instant indécis où la nuit laisse encore traîner dans la clarté de l'aube avec ses dernières ombres sa suprême douceur. La paix la plus vaste et la plus recueillie se referma sur le sillage impétueux dont l'appareil avait troué l'air immobile.

De la carlingue arrière se dressa l'ombre massive de Marbot. Une traînée rouge coulait de son épaule. Il descendit péniblement et marcha vers l'avant de l'avion. Comme le moteur affaissé touchait le sol, il put mettre sa tête au niveau de l'orifice d'où émergeait tout à l'heure encore le casque du capitaine.

— Thélis, gémit-il faiblement. Mon vieux Thélis.

Il ne s'étonna point de ne pas entendre la voix de celui qu'il appelait. À bout de forces, il s'accouda au rebord de la carlingue. Des images brouillées, où se résumaient trois années de luttes et de joies communes, glissaient en lui, mêlées de sensations de douleur physique.

Leur première sortie alors que Thélis était encore sous-lieutenant... Qu'il avait mal au cou... Le soir où ils avaient forcé une cave à Reims... La tête lui tournait... La voix du capitaine plus mordante qu'un clairon... Ses jambes fléchissaient... Et sur la vision du rire avec lequel Thélis montait en avion, il s'évanouit...

Le temps coulait. La masse confuse que faisait l'appareil émergeait lentement à la lumière. Thélis eut enfin le sentiment que le gouvernail de profondeur lui écrasait la poitrine. Arc-bouté contre le siège, il se releva et les premiers feux du soleil l'éblouirent. Avec des gestes dont il n'avait plus la maîtrise, il se dégagea de la fourrure qui l'étouffait, puis, ramassant ses forces défaillantes, glissa de la carlingue vers la terre toute proche.

Là ses pieds butèrent contre un torse, il tomba sur les genoux, chuchotant :

– C'est toi, Marbot. Tire donc encore.

De nouveau le silence flottait sur la plaine. Thélis, accroché au fuselage de l'avion, se redressa et demeura sans mouvement. Ses lèvres desséchées aspiraient l'air avec un râle.

Lentement, confusément, le capitaine comprenait qu'il vivait encore ; du combat il ne lui restait que le souvenir du bruit agonisant du moteur, d'un choc. Et il se mit en marche. Sans but, uniquement pour fuir l'appareil brisé, le corps de son camarade et l'odeur du sang répandu autour de lui.

Les champs le tentèrent par leur tranquillité. Il ne pouvait songer à rien. Il sentait son cœur bruire en lui comme un insecte frêle. L'air spacieux de l'aurore distendait ses muscles et il éprouvait, à se mouvoir, une légèreté trompeuse qui le faisait trébucher à chaque pas. Comme il n'avait plus conscience de son corps, ses bras l'étonnaient par leur mouvement de balancier déréglé. Parfois, il s'asseyait, sans le savoir.

De son flanc gauche coulait une source tiède, mais il ne s'en apercevait point.

Infinie lui parut cette marche hallucinée à travers la campagne déserte, mais le soleil était frais encore lorsqu'il tomba une dernière fois. Il avait soif, mordit l'herbe grasse de rosée, voulut se relever, n'y parvint pas. Alors, il s'étendit sur le dos, les bras en croix et le ruissellement qui chauffait ses hanches se fit plus rapide.

Soudain, le matin s'anima. Une plainte suave traînait sous le ciel. Timide, elle effleurait la terre à sa naissance. Puis elle devint plus profonde. Des appels nouveaux l'enrichirent et renforcée, soutenue, elle vibra pleine et légère. Thélis, sans reconnaître le chant des cloches qui, dans un couvent voisin, sonnaient la messe de l'aurore, accueillit leur voix comme une amie,

très vieille berceuse des enfances.

Il ne reconnut pas davantage le chœur féminin qui accompagna le froissement de l'airain et du bronze, mais le sentit à la douceur divine qui le baigna.

Il ne gisait plus dans un champ où l'avait traîné un corps déchiré. Ce n'était pas le soleil qui, d'une bouche d'or, baisait son visage. Et la terre et le ciel s'étaient dissous en un fluide espace. Il sut que son existence avait pris fin, que le chant fondu des cloches et des voix humaines saluait son âme dépouillée.

Et dans la tendre mort le capitaine entra vivant encore.

Lorsque sa dépouille fut ramenée à l'escadrille, il n'y eut pas de plaintes parmi les camarades, mais ils sentirent tous que le sourire dessiné par une main trop ferme sur ces lèvres qui furent si joyeuses emportait un lambeau très cher, très pur et très noble de leur jeunesse.

VII

Marbot ne voulut point se rendre à l'hôpital avant l'enterrement. Rongé de fièvre, un pansement grossier sur son épaule meurtrie, il veilla Thélis, ne permettant à personne d'approcher le corps inerte. Seul, Herbillon obtint la faveur de passer quelques instants auprès de lui et d'entendre de sa bouche quel fut le dernier combat du capitaine contre cinq avions.

Quand l'aspirant quitta la tente sous laquelle reposait Thélis, il entendit les voix animées de Reuillard et du toubib. Maury venait d'être nommé chef de l'escadrille et cela irritait aussi bien le vieux capitaine que le médecin pilote ; car ils jugeaient, le premier, que ce poste devait revenir à son grade, l'autre, à son ancienneté dans l'aviation. À cette colère, Jean vit que déjà se désagrégeait la cohésion de l'escadrille.

Son âme dormait là-bas, sous la blanche toile où veillait Marbot.

Elle revécut un matin encore, celui des funérailles. Jusqu'au plus humble mécanicien, ils entourèrent tous la fosse où descendit le cercueil. Dans les yeux les plus durs et les plus insoucians, Herbillon vit germer les larmes difficiles à couler qui brûlaient les siens.

Lorsque tout fut terminé, l'aspirant revint au terrain avec Maury, car ils devaient voler ensemble. La même peine déchirante courbait leurs nuques, car tous deux – bien que d'un amour différent – aimaient également Thélis. Les premières minutes de cette douleur abolissaient tout autre sentiment. Et Claude murmura :

– Essayons d'être amis de nouveau, Jean.

Herbillon leva sur lui un regard dépouillé de vie, tandis que Maury poursuivait :

– Ne pensons plus à rien. Qui sait ce que nous avons encore à vivre.

Comme pour imposer silence à tout ce qui se rebellait en eux entre leur amitié, il parla de Thélis. Et si grande était la tendresse dont ils l'avaient chéri

qu'ils s'oublèrent pour ne songer qu'à leur capitaine. Mais cela poussa Claude à dire, pour montrer combien loin rayonnait la souffrance née de la mort de Thélis :

– J'ai reçu d'Hélène une lettre désespérée. Je ne pensais pas avoir su le lui faire tant aimer.

Une révolte secoua Herbillon. Il lui sembla, qu'à se taire, il trahirait la mémoire de Thélis et cria :

– C'est moi qui, dès mon arrivée ici...

Il n'osa pas continuer, mais Claude eut l'impression que se levait un dernier rideau ténébreux. Ils n'échangèrent plus un mot avant de monter en avion.

Des aiguilles glacées criblaient les doigts de l'aspirant qui essayait de réduire par les rares mouvements de ses mains la souffrance intolérable du froid. Il savait qu'il lui faudrait endurer encore longtemps ce supplice, car ils revenaient d'une mission qui les avait conduits très loin dans les lignes allemandes et, pour diminuer le risque, volaient à six mille mètres d'altitude.

Il avait revu des paysages familiers : l'Aisne, la côte 108 et le plateau de Rosny que maintenant occupait l'ennemi. Mais la souffrance physique avait rapidement vaincu la mélancolie qui l'avait ému devant les lieux où il était né à la vie d'escadrille, où Berthier, Deschamps et Thélis lui étaient apparus, où il s'était lié si noblement avec Maury et où dormaient tant de ses illusions.

Une sorte de cangue lui écrasait les épaules, ses articulations paraissaient à jamais roidies. Le moindre geste exigeait un effort démesuré. Il avait l'impression que ses tempes cédaient sous une pensée à chaque instant plus rude et que de là venait le mal qui lui martelait la tête.

Devant lui, le casque de Claude et son collet de fourrure ne bougeaient pas d'une ligne. Économe de ses mouvements, oppressé lui aussi par cette atmosphère où le cœur travaillait avec un pénible désordre. Maury veillait seulement à ce que l'appareil plus lourd ne s'enfonçât point.

Il semblait, tellement à cette hauteur les lignes du sol se déplaçaient peu, que l'avion, lancé à plein moteur, demeurerait immobile. Le regard embrassait toujours le même horizon immense et comme immuable, toile verte, tendue à

plat et couturée de fils gris – les routes, de fils azurés – les rivières.

De temps en temps, Herbillon, tendant son énergie, se levait, inspectait l'espace, poussé par l'habitude plus que par sa volonté, car sa torpeur lui rendait indifférente l'idée du péril. Claude éprouvait un engourdissement semblable.

Mais si leurs membres étaient liés d'une paresse morbide, l'activité de leur esprit demeurait intacte. On eût dit seulement que l'abdication des corps lui donnait une lucidité cristalline et un détachement parfait de l'objet de ses réflexions. Leur pensée remuait avec froideur et comme des éléments abstraits les sentiments qui les faisaient, à l'ordinaire, tressaillir au plus profond de leur chair.

Ainsi Maury pressait rigidement l'équation de son malheur.

Il envisagea dans ses rapports les plus lointains son intimité avec celui dont il sentait la présence dans l'avion comme une partie indivisible de son être. Il revécut le premier soir où, portant sur son visage le réconfort de sa juvénile pitié, Herbillon était venu vers lui ; le développement de leur tendresse et la joie que lui donnait chaque jour la vue de ce corps élancé, comblé par le destin de tous les dons qui lui furent refusés. Il entendit résonner – sans amertume ni humiliation – les confidences par lesquelles il avait livré à Jean le plus secret de sa vie.

Il s'arrêta sur le portrait qu'en ce jour Herbillon avait tracé de sa maîtresse, le confronta point par point au visage d'Hélène, tel qu'il le connaissait. Aucun trait n'était semblable. Mais son intelligence avertie par l'âge et la souffrance de penser, comprit que leurs natures étaient trop différentes pour se peindre – fût-ce d'un objet insensible – une image identique. De quelles nuances inconciliables ne devaient-ils point vêtir la figure mouvante et le regard d'une femme ?

Cependant leur existence commune continuait à se dérouler avec une précision rigoureuse. Ce fut l'équipage, l'accoutumance de leurs nerfs à réagir ensemble et les subtiles correspondances tressées entre leurs sens, la perfection de leur entente. Puis, la cassure de la permission.

Avec le retour de l'aspirant où l'épouvante était née, son analyse devint plus stricte encore, s'attacha aux faits aussi bien qu'à l'impondérable.

Il revit cette gêne honteuse qui semblait impossible dans le regard loyal

qu'il aimait tant à surprendre ; cette nuit où, comparant misérablement des enveloppes, il savait que Jean viendrait. Seule une hantise incessante et voisine du remords pouvait expliquer une apparition si divinatrice.

Comment avait-il pu alors épuiser son doute en supposant chez Herbillon un frémissement amoureux à sa naissance ? Pour s'être contenté d'une si pitoyable hypothèse, que son instinct de bonheur s'était montré peu exigeant ! Comment n'avait-il point vu qu'une éclosion timide n'aurait pu entamer leur amitié nouée si fortement ? Le démenti n'avait pas tardé.

Sous le murmure des grands arbres, le refus terrifié de Jean avait sonné comme un aveu. Mais lui avait eu peur encore d'accepter la vérité, mettant son dernier espoir dans l'impossibilité matérielle de la trahison. Il avait fallu, voici quelques minutes à peine, ce cri qui l'avait déchiré, ce cri que maintenant perçait le halètement du moteur et le bourdonnement atroce de ses oreilles.

À son esprit, sans pitié, la conclusion s'imposait, glacée ainsi que cet air irrespirable.

Comme averti que le raisonnement de Claude touchait à sa limite fatale, Herbillon à cet instant, éprouva le besoin invincible d'agir, de rompre à tout prix le douloureux enchantement où il sentait obscurément se dissoudre, maille par maille, le frêle tissu dont il avait essayé d'envelopper sa trahison. Se dressant, il étira ses membres rebelles. Son regard tomba d'aplomb sur la Vesle et il comprit qu'ils atteindraient bientôt le ciel ami. Voici qu'apparaissait – et sous un angle aigu – le drachen qui avait jalonné leur route.

Et soudain, il eut la tentation de l'abattre. Il ne s'avouait point qu'il voulait échapper ainsi au carcan que l'atmosphère raréfiée serrait autour de son corps en même temps qu'à la trouble angoisse que suscitait en lui la rigidité de Claude. Il crut que seul l'attirait le désir d'un exploit audacieux et utile. D'un mouvement brutal il modifia le sensible équilibre de l'appareil. Dans les yeux de Maury qui, à regret, se dirigèrent vers lui, Jean lut le froid décompte de leur détresse, mais il montra le ballon captif. Claude répondit par un geste de machinale approbation.

Déjà l'aspirant imaginait la chute volontaire où se brise tout à coup le chant du moteur, et siffle durement le tourbillon de l'hélice, l'angoisse

vertigineuse et douce qui point le cœur, le tir flamboyant sur la cible blanche du drachen et la descente du parachute, feuille lente et frêle.

Il se ramassait dans sa carlingue pour offrir moins de prise au vent, lorsque, une fois encore, glissa vers lui de la place de Claude le flux mystérieux qui était en même temps leur salut et leur tourment. Il releva la tête et vit le casque de Maury, incliné vers le sol. Suivant la même direction, ses yeux plus jeunes distinguèrent aussitôt ce que fixait l'attention de son pilote et, malgré le calme indifférent où le maintenait l'altitude, Jean ne sentit plus le froid.

De très bas montaient vers eux des taches brunes. On eût dit un vol de moucheron, mais il jetait parfois au soleil un éclat dur où l'aspirant reconnut le reflet des métaux. Une patrouille allemande guettait leur retour. Il compta cinq avions et pensa :

"Autant que pour Thélis."

Ils s'élevaient, semblait-il, imperceptiblement, mais Herbillon, qui avait appris à juger les distances, sut qu'ils seraient rejoints avant d'avoir franchi la Marne. Une chance leur restait : les chasseurs étaient peut-être incapables de monter à leur hauteur.

Sans qu'un signe fût échangé entre eux, Maury essaya de cabrer l'avion pour s'élever plus haut encore, mais aux molles réactions de l'appareil, à l'essoufflement du moteur, ils virent qu'ils avaient atteint une altitude qu'ils ne pouvaient dépasser. Cependant les taches brunes grandissaient et discernant les ailes courtes, le profil ramassé des avions nouveaux, ils abandonnèrent l'espoir de les survoler. Au contraire, plus souples dans cet air que le pesant biplace, les chasseurs avaient, par la hauteur même, un avantage de plus.

Malgré le sceau de plomb posé sur ses membres, Jean raffermi ses chargeurs, baissa la tourelle. Cet effort lui ravagea la poitrine et il resta étourdi, mais debout et songeant :

"Maury devrait piquer. On se battrait plus à l'aise."

Comme pour répondre à son désir, un souffle glacé brûla ses mains et le choc des abruptes descentes coupa son souffle oppressé. Claude exécutait la manœuvre que voulait Herbillon.

Le moteur, retrouvant un air plus dense, grondait comme un orage, la queue de l'avion dressée au-dessus de la tête du jeune homme semblait celle d'un poisson fabuleux, tandis qu'écrasé contre la paroi de sa carlingue, rivé à ses mitrailleuses, il guettait l'ennemi.

Maintenant, c'était avec une vitesse de sonde que la patrouille venait à eux.

Les balles pourpres, les soubresauts de l'appareil, la voltige vertigineuse des avions allemands et cette plaque d'acier qu'il serrait contre sa poitrine comme un être vivant, telle fut – pour des secondes et des heures, – l'essence vitale du jeune homme. Puis l'ivresse étonnée d'exister encore le souleva. Dans cette chute folle où Maury avait risqué de briser l'appareil, ils avaient franchi le barrage. La chance les avait couverts de son aile. La Marne bleuissait ; dans quelques instants ils allaient la franchir, sauvés.

Mais un cri jaillit de la bouche de Claude et, sans l'entendre, Herbillon eut le sentiment que son cœur s'épuisait. Venant du ciel français tombaient trois monoplaces barrés de croix noires. C'était le deuxième rideau de la patrouille et les chasseurs qui les avaient assaillis les premiers revenaient à l'attaque. L'espace peuplé d'ennemis éblouit le jeune homme. Pris entre les deux lignes agiles et terribles, ils ne pouvaient échapper, Maury essayait bien de trouver un défaut dans cette armature volante qui se déplaçait avec les mouvements rapides et brisés de la foudre mais à chaque élan de leur appareil répondait une rigoureuse parade.

Herbillon, passif, attendait la fin de cet effroyable jeu. Combien dura-t-il ? Ils ne le surent ni l'un ni l'autre, mais tous deux comprirent enfin qu'ils allaient mourir.

Alors, chez Claude ce fut comme un spasme. Il voulait savoir. Il avait eu beau parvenir à une conviction abstraite, maintenant que sonnait la minute poignante de la fin, le doute se levait, irréductible, et qui balayait toute logique. Il eut, en cet instant suprême, l'espoir que son ami ne l'avait point trompé, que sa femme le pleurerait, fidèle.

Il ne pouvait disparaître sans emporter une certitude d'innocence ou un aveu de trahison. D'un geste familier, il se tourna vers Jean qui, debout, attendait son regard.

Les premières balles mettaient autour de leurs têtes un sillage de feu. Le

vent ivre les heurtait de sa vague et le moteur cadencait d'une mesure surhumaine le rythme de leur sang. Et tout cela pénétrait en leur âme, dilatée par la mort entrouverte, l'emplissait du même souffle fatal. Ils ne furent qu'un être et qu'une pensée.

Ce qui hantait les yeux de Maury, Herbillon, sans effort, le sut. L'équipage allait disparaître et Claude exigeait la vérité. À l'homme qui en même temps que lui allait s'abîmer dans l'espace, Jean ne se reconnut pas le droit de rien dissimuler.

Mais, devant périr, il eut peur de sa haine. Il désira que sa mort lui fût fraternelle et que l'équipage y entrât réconcilié. Humblement, sous le regard immobile, il joignit les mains.

Puis, furieusement, il saisit la crosse des mitrailleuses.

D'un mouvement automatique, Maury coucha sur le flanc son appareil pour éviter d'être pris sous le fuselage par un chasseur qui montait, empanaché d'une gerbe d'étincelles. Autour de lui dansait la meute vorace. Son inconscient travaillait seul à lutter contre elle.

Il s'étonna comme en rêve de son adresse, car le geste d'Herbillon avait frappé chaque fibre de son être et il ne demandait qu'à mourir. Vite, vite qu'une balle vînt arrêter le tourbillon atroce de sa pensée !

Une telle colère déferlait qu'il fut qu'il fut heureux d'entraîner dans sa perte le compagnon félon rivé à son destin et qu'il voulut la hâter.

Comme, de nouveau, un ennemi remontait vers lui, il jeta d'une saccade son appareil sur le chasseur. Il ne tirait même pas, sût de le fracasser de sa masse.

Mais un souvenir le perça de sa flèche. Aucun camarade, sauf Herbillon, n'avait voulu de lui comme pilote. Allait-il ainsi reconnaître cette confiance généreuse ?

Un coup sauvage du gouvernail fit craquer l'avion. De l'Allemand, ils passèrent si près que Maury aperçut l'homme qui, abandonnant les commandes, attendait le choc. Les ennemis, épouvantés sans doute par cette manœuvre désespérée et craignant de toucher leur camarade, avaient suspendu le feu. Et la Marne était là, et derrière sa ligne bleue, le salut.

Mais Claude hésitait à diriger vers lui l'appareil.

Une morsure, tout à coup, lui déchira le flanc. Et lorsqu'il comprit qu'une balle le frappait, Claude sentit, avec stupeur, avec épouvante, se déchaîner en son cœur l'instinct de vivre.

Malgré l'aveu, malgré la fin de toute espérance et de toute douceur, il ne voulut pas mourir. Les lèvres percées par ses dents frémissantes pour vaincre la faiblesse qui le submergeait, la main roidie sur le levier qui miraculeusement gouvernait l'appareil il piqua vers la terre de sécurité. La force qui ranime les bêtes à l'agonie, lui fit choisir un champ propice, accomplir les gestes rituels.

Quand l'avion roula sur l'herbe drue, il se dressa vers Jean pour lui crier sa joie délirante. Mais dans la carlingue, les secousses de l'appareil ballottaient une tête qui portait à la tempe une sombre écume.

Le soleil versait à travers les volets clos une clarté mate aux reflets d'ambre.

Elle ne blessa point les yeux de Claude quand ils s'ouvrirent après seize jours d'inconscience. Près du lit ils aperçurent une forme assise et la tête penchée. Sa robe parmi la blancheur des murs faisait une tache d'ombre. À la courbe des épaules, à la simplicité de la coiffure, Maury reconnut Hélène.

Mais une volupté si tranquille et si lasse le baignait qu'il n'osa la briser par un geste et ferma ses paupières. Légère comme une caresse, la fièvre effleurait sa peau. Il ne désirait rien que prolonger sans terme cet instant où coulait divinement la félicité de sa vie reconquise.

Malgré lui pourtant il regarda Hélène qui n'avait point remué. De sa figure il ne voyait que le front lisse et la courbe nette des cheveux. Comme ils étaient près et qu'elle était pour lui lointaine, vague, sans importance ! Maury, en la contemplant, sentit naître l'envie sourde qu'un autre visage accueillît sa résurrection.

Une tête mâle et tendre s'estompa confusément dans les limbes de sa mémoire. Herbillon ! Mais pourquoi portait-il cette rouge corolle à la tempe ?

Son faible souffle devint plus pressé ! Le combat, la terreur de la mort, l'ivresse du salut et le désir immense de la partager avec son compagnon – il revécut tout. Et puis, cette vision d'un corps abandonné qui l'avait anéanti.

À qui songeait Hélène immobile ? À Jean sans doute. Qu'elle avait raison ! Auprès des minutes où ils avaient plié ensemble sous le battement des ailes funèbres, que tous les soupçons et les souffrances jalouses fuyaient pitoyables ! Comment avait-il pu leur confier sa raison de vivre ?

Maintenant qu'il sortait du royaume des ombres et des âmes nues, il savait...

Herbillon ! Son jeune visage, son jeune corps ! Comme là-haut, dans le ciel funeste, il avait tristement joint les doigts !

La poitrine de Claude ne contient plus qu'une déchirante et suave pitié.

Quand Hélène, enfin, releva sa tête gravée d'un tourment profond, elle trouva un regard lumineux. Elle eut un mouvement vers lui, mais d'un signe des paupières il l'arrêta.

– Où l'ont-ils enterré ? demanda Claude si bas qu'elle dut se pencher pour l'entendre.

Comme poursuivant son propre songe, elle murmura :

– Près du capitaine.

– C'est bien.

Épuisé, il se tut. Une guêpe, comme une balle folle, tourbillonnait. Ses yeux la suivirent dans ses élans, puis, de nouveau, se posèrent sur Hélène. Des larmes, qu'elle retenait, brillaient entre les cils.

– Pleure, pleure, dit Claude. Je voudrais tant pouvoir.

Elle vit qu'il savait, et, honteusement, lui prit la main. Lui, serra la paume fraîche. Alors elle fit tomber sa tête sur les draps et ses épaules se soulevaient.

La ligne du cou était si pleine, si ferme, et tant de jeunesse animait son désespoir que Claude sourit pensivement. Hélène oublierait avant lui l'aspirant Jean Herbillon.

La Vallée aux Loups.

4 septembre 1923.

Table des Matières

PREMIÈRE PARTIE

I

II

III

IV

V

DEUXIEME PARTIE

I

II

III

IV

V

VI

VII